

1949-2019 / COLLECTION ANNIVERSAIRE / VOLUME 1

LES DÉCENNIES

PARIS  
**MATCH**

NOS ANNÉES  
**1950**

PARIS MATCH / HORS-SÉRIE N°1 / AVRIL-JUIN 2018 / FRANCE MÉTROPOLE : 7,95 € / BELGIQUE : 8,70 € / ITALIE : 7,90 € / PORTUGAL : 8,90 € / ESPAGNE : 8,90 € / CROATIA : 13,99 CAD / CHINE : 13,90 CHF / DOMINIQUE : 8,90 € / CANADA : 13,99 CAD / LUXEMBOURG : 8,70 € / MAROC : 8,50 MAD / PORTUGAL : 8,90 € / PHOTOS : W. RIZZO / J. LACHEVAL / J. MANGEOT / C. BEATON / GETTY



BB : « Et Dieu... créa la femme »



Himalaya : l'exploit français à 8 000 m



De Gaulle : le retour et la gloire



Elizabeth II : Paris acclame la reine

M 08276 - 1H - F: 7,95 € - RD



# 43<sup>e</sup> TOUR DU MONDE EN JET PRIVÉ

du 11 Novembre au 1<sup>er</sup> Décembre 2018

**DEMANDEZ LA DOCUMENTATION  
ET VOTRE DVD GRATUITS DU  
TOUR DU MONDE**



**04 91 77 88 99**



[contact@tmrfrance.com](mailto:contact@tmrfrance.com)  
 [www.tmrfrance.com](http://www.tmrfrance.com)



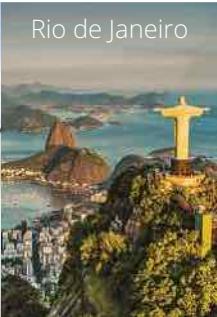
Singapour



Sydney



Chutes d'Iguaçu



Rio de Janeiro



Île de Pâques



Samarcande



Hambantota



Tahiti

PRÉSIDENT D'HONNEUR  
 Daniel Filipacchi.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION  
 Olivier Royant.

DIRECTEUR ADJOINT DE LA RÉDACTION  
 Régis Le Sommier.

DIRECTEUR DE LA PHOTO  
 Guillaume Clavières.

DIRECTEUR DE CRÉATION  
 Michel Maïquez.

RÉDACTEUR EN CHEF  
 Patrick Mahé.

RÉDACTEUR EN CHEF PHOTO  
 Marc Brincourt.

RÉDACTRICE EN CHEF  
 TECHNIQUE  
 Tania Gaster.

DIRECTRICE DU PROJET  
 Anne-Françoise Bédiet.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO  
 Christian Brincourt, Juliette Camus (iconographie), Irène Frain, Annick Geille, Jérôme Huffer (iconographie), Pascal Meynadier, Pascale Sarfati (révision), Alain Tournail, Valérie Trierweiler.

ARCHIVES PHOTO  
 Yvo Chorne (chef de service).

DOCUMENTATION  
 Chantal Blatter (chef de service).

FABRICATION  
 Philippe Redon, Patrick Renaudin.

VENTES  
 Laura Félix-Faure. Tél. : 01 41 34 61 43. Frédéric Loisy. Tél. : 01 41 34 78 64.

IMPRESSION Roto France Impression, Lognes (77) et Malesherbes (45). Achevé d'imprimer en mars 2018. Papier provenant majoritairement de France, 0 % de fibres recyclées, papier certifié PEFC. Eutrophisation: Pot 0.010 kg/T.

PARIS MATCH est édité par Hachette Filipacchi Associés, S.N.C. au capital de 78 300 €, siège social : 149, rue Anatole-France, 92534 Levallois-Perret Cedex, RCS Nanterre B324286319. Associé : Hachette Filipacchi Presse.

GÉRANTE - DIRECTRICE DE LA PUBLICATION  
 Claire Léost.

Hachette Filipacchi Associés est une filiale de Lagardère Active SAS.

PRÉSIDENT DU DÉRICTOIRE  
 Denis Olivennes.

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

Numeré de commission partiaire : 0917 C 82071. ISSN 0397-1635. Dépôt légal : mars 2018 / © HFA 2018.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

10, rue Thierry-Le-Luron

92300 Levallois-Perret.

Présidente : Valérie Salomon.

Directrice commerciale et diversification : Fabienne Blot.

Assistante : Aurélie Marreau.

Tél. : 01 41 19 9221.

POUR VOUS PROCURER LA COLLECTION COMPLÈTE « LES DÉCENNIES », tél. : 01 71 09 52 89 ; ou [decennies.parismatchabo.com](http://decennies.parismatchabo.com)

Commandez un ancien hors-série au 01 41 34 74 56.

## EDITORIAL

PAR PATRICK MAHÉ RÉDACTEUR EN CHEF



# Bienvenue à bord

« *Paris Match ? Le meilleur magazine du monde !* » La citation est signée Henry R. Luce, empereur de presse (*« Life »*, *« Time Magazine »*, *« Sports Illustrated »*).

Derrière le compliment, un défi permanent à relever : celui de l'info mise en lumière par l'éternel choc – ou chic – des photos. Et un mot de passe, le scoop – ou l'exclusivité – hissé à la une, sous le label tant envié du « poids des mots ».

Ainsi va Paris Match depuis... soixante-dix ans !

Le 25 mars 1949, Churchill ouvrait le bal. Cette première couverture composait une mosaïque de quatre visuels. Dès le numéro 2, le style s'impose : un portrait pleine page du héros, du couple, de l'héroïne de la semaine rayonne au fronton des kiosques.

Pour attaquer les sept décennies qui embrasent nos 70 ans, retour à la formule du premier jour ; aucune célébrité, fût-ce Brigitte Bardot, de Gaulle ou l'Abbé Pierre, ne saurait symboliser dix années à elle seule. Certaines rebondiront, cependant. Elles

seront une sorte de fil rouge : ainsi BB, le Général, mais aussi la famille princière de Monaco ou la reine d'Angleterre.

**Un chiffre signe un record : 2 231 594 exemplaires.** C'est à Elizabeth II, en visite à Paris en avril 1957, que Paris Match le doit. A l'heure où fleurit le premier de nos numéros hors-série, la reine, elle-même, confie à la BBC qu'au-delà de sa charge, le poids de sa couronne (1,3 kilo, ornée de 2868 diamants, 17 saphirs, 11 émeraudes) était... « à me briser la nuque ». Parole de souveraine ! Les téléspectateurs de *« The Crown »*, meilleure série télévisée américaine en 2017, en redemandent.

**L'actualité n'est pas sans « passerelles ».** Impossible, en regardant le film *« L'Everest »* sur France 2, en mars dernier, de ne pas revoir l'Annapurna. L'odyssée himalayenne propulsa Match au sommet à l'été 1950. Elle ouvrit le livre d'or et de larmes des « conquérants de l'impossible », des naufragés du mont Blanc (1957) aux sauveteurs de l'extrême à Chamonix (2018)...

Impossible, au sortir du froid « sibérien » de janvier, de ne pas revivre le SOS de l'Abbé Pierre au cœur du terrible hiver 54.

**L'info est renouvellement.** A la veille d'une énième Coupe du monde de football, on vibre encore au souvenir des 13 buts de l'indétrônable Just Fontaine marqués... en 1958. Quand Martin Fourcade rafle ses médailles d'or aux Jeux olympiques d'hiver en Corée, le triomphe de Jean-Claude Killy, en 1968, resurgit en force.

Guerres, barouds, photoreporters en première ligne, Match est sur tous les fronts. De Diên Biên Phu à Budapest où tomba Jean-Pierre Pedrazzini, Suez (Jean Roy) ou la Syrie (Rémi Ochlik) ; sur tous les terrains des faits divers (éternelle affaire Seznec, cavales et prises d'otage) et des drames de société (terrorisme barbare).

Match est aussi dans les coulisses de la culture. Tous les grands écrivains, de Céline, Gide ou Léautaud hier, à Houellebecq aujourd'hui (et, bien sûr, Sagan l'indémodable), ont posé pour Match. Au seuil de sa mort, Matisse peignait encore sous nos yeux... Picasso et Dalí surgissaient dans son sillage. Sciences, mode et musique y swinguent de conserve : ici Dior et Saint Laurent ; là Boris Vian ou Johnny, en pionnier du rock.

**Ainsi va Paris Match.** Fidèle à sa légende. Son fonds photographique est sans fin. Ses archives textes recèlent des trésors. Ainsi s'ouvre le premier numéro d'une collection hors-série. De décennie en décennie, donc.

Voici « Nos années 50 », tête de pont d'une collection anniversaire, dont on peut dire, sans rougir, qu'elle n'a pas d'équivalent en France.

Bienvenue à bord. •



Deux numéros 1 pour un journal :  
 le magazine,  
 daté du  
 29 mars 1949,  
 et ce hors-série,  
 sept décennies  
 plus tard.

<b>ET PARIS MATCH FAIT DE GRACE KELLY LA PRINCESSE DE MONACO</b>	6
<b>DE GAULLE : « MÉMOIRES DE GUERRE » ET L'APPEL DU RETOUR</b>	14
<i>Jean Farran</i> : « Je l'imagine solitaire dans sa grande maison, non loin de sa "forêt gauloise" »	20
<b>LE MONDE SE DÉCHIRE POUR BB</b> <i>Par Raymond Cartier</i>	22
<b>LA FRANCE SUR LE TOIT DU MONDE !</b>	32
Annapurna: l'interview-testament de Maurice Herzog <i>Un entretien avec Christian Brincourt</i>	36
<b>ELIZABETH II, DU COURONNEMENT À « THE CROWN »</b>	42
Paris 1957 : au triomphe de la reine <i>Par Irène Frain</i>	46
<b>ON LES APPELAIT LES VEDETTES</b>	50
<b>FESTIVAL DE CANNES 1950</b>	
Hollywood s'amarre à l'Eden-Roc	54
<b>AFFAIRE DOMINICI: LE « J'ACCUSE » DU FILS</b>	56
<b>C'ÉTAIT LES ANNÉES 50</b>	
Fontaine, Bobet, Coppi, Fangio... sportifs de légende	62
<b>INDOCHINE: REQUIEM POUR DIÊN BIÊN PHU</b>	68
Infirmière et captive, on me surnomma « l'Ange de Diên Biên Phu » <i>Par Geneviève de Galard</i>	76
<b>LA SEMAINE TRAGIQUE DE PARIS MATCH</b>	78
« Pedra » et Roy: le playboy et le baroudeur <i>Par Patrick Mahé</i>	80
<b>ET SOUDAIN, L'ALGÉRIE S'EMBRASE</b>	84
<b>MODE: PARIS, CAPITALE SANS RIVALE</b>	86
<b>HIVER 54: LE CHEMIN DE CROIX DE L'ABBÉ PIERRE</b>	94
« Mes amis, au secours! Une femme vient de mourir, gelée, cette nuit... » <i>Par Valérie Trierweiler</i>	100
<b>« MARILYN, MA FEMME »</b> <i>Par Arthur Miller</i>	102
<b>C'ÉTAIT LES ANNÉES 50</b>	
Au bonheur des arts ménagers	108
<b>... ET SAGAN NOUS LÉGUA SA LIBERTÉ</b> <i>Par Annick Geille</i>	114
<b>SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS MÈNE LA DANSE</b>	120
<b>PICASSO SURGIT DANS LE SILLAGE DE MATISSE</b>	126
<b>PARIS MATCH EN CAVALCADE</b>	128

VOLUME 2  
**NOS ANNÉES 60**  
En kiosque dès  
le mois de mai 2018



**CRÉDITS PHOTO** Couverture: W.Rizzo, L.Lachenal, J.Mangeot, C.Beacon/Bettman/Getty Images. P.6 et 7: F.Detaille/G. Detaille/Archives Palais Princier. P.8: M.Simon. P.9: P.Slade, M.Jarnoux. P.10 et 11: W.Carone, F.Detaille/G. Detaille/Archives Palais Princier. P.12: AGIP, H.Conant. P.13: P.Halsman/Magnum. P.14 et 15: J.Mangeot. P.16 et 17: J.Mangeot. P.18 et 19: G.Gery. P.20: G.Menager. P.21: W.Carone. P.22: W.Rizzo. P.25: W.Carone, M.Simon, J.Garofalo/M.Simon. P.27: C.Azoulay. P.29: R.Vital. P.31: G.Garofalo, F.Pagès, IZIS. P.32: M.Ichac/L.De Boissieu/Archives P.Match. P.33: L.Lachenal. P.34 et 35: M.Ichac, M.Jarnoux, M.De Potier. P.36: B.Bachelet. P.40 et 41: M.Jarnoux. P.42 et 43: Bettmann/Getty Images. P.44: IZIS, J.Mangeot. P.45: C.Beacon/Bettman/Getty Images. P.47: C.Azoulay. P.48 et 49: F.Pagès, J.Garofalo. P.50 et 51: N.De Morgan, W.Carone, M.Descamps, W.Rizzo, DR.P.52 et 53: M.Jarnoux, Bettman/Getty Images, J.Mangeot, Stills/Gamma, DR, M.Ochs Archives/Getty Images. P.54 et 55: A.Sartres. P.56 et 57: J.Garofalo. P.58: F.Pagès. P.59: H.De Segonzac. P.60: G.Gery. P.61: J.Garofalo. P.62 et 63: P.Le Tellier. P.64: W.Carone. P.65: J.Garofalo, J.De Potier. P.66: Gamma-Keystone via Getty Images, Mondadori via Getty Images. P.67: M.Jarnoux. P.68 et 69: M.Descamps. P.70 et 71: P.Corcuff/ECPAD, DR, Camus/ECPAD, DR. P.72 et 73: W.Rizzo, ECPAD, J.Peraud/J.De Potier, R.Vital. P.74: W.Carone. P.75: R.Vital. P.76: F.Pagès, J.Garofalo. P.77: Archives Paris Match. P.78 et 79: Goess. P.80: Archives Paris Match. P.82: Y.Valat. P.83: D.Camus. P.84 et 85: C.Courrière. P.86 et 87: Willy Rizzo. P.88 et 89: W.Carone. P.90: M.Litran. P.91: M.Jarnoux. P.92: W.Carone. P.93: W.Rizzo. P.94 et 95: Roger Devaux. P.96 et 97: L.Tonnaire-Taylor, IZIS. P.98: M.Segonzac. P.99: Intercontinentale / AFP. P.100: W.Carone, H.De Segonzac. P.102 et 103: S.Shaw/Shaw Family/Bureau 233. P.104 et 105: Milton Greene, Bettmann/Getty Images, W.Carone. P.106: A.Eisenstaedt/Tony Life/Getty Images. P.108 et 109: M.Jarnoux. P.110 et 111: W.Rizzo, J.Garofalo, M.Simor, B.Lipinski/Roger Viollet, Leemage. P.112 et 113: Dalmas, IZIS, M.Jarnoux. P.114: W.Rizzo. P.116: P.Le Tellier. P.118: P.Le Tellier. P.119: M.Simon. P.120 et 121: W.Rizzo. P.122: P.Habans, Getty Images. P.123: J.De Potier, J.Garofalo. P.124 et 125: IZIS, W.Rizzo, A.Lefebvre. P.126: W.Carone. P.127: W.Rizzo.

30  
MARS  
31  
AOÛT  
2018

STÉPHANE THIDET

# DÉTOURNEMENT

À LA CONCIERGERIE À PARIS



CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX



Partenaire d'honneur  
 VEOLIA

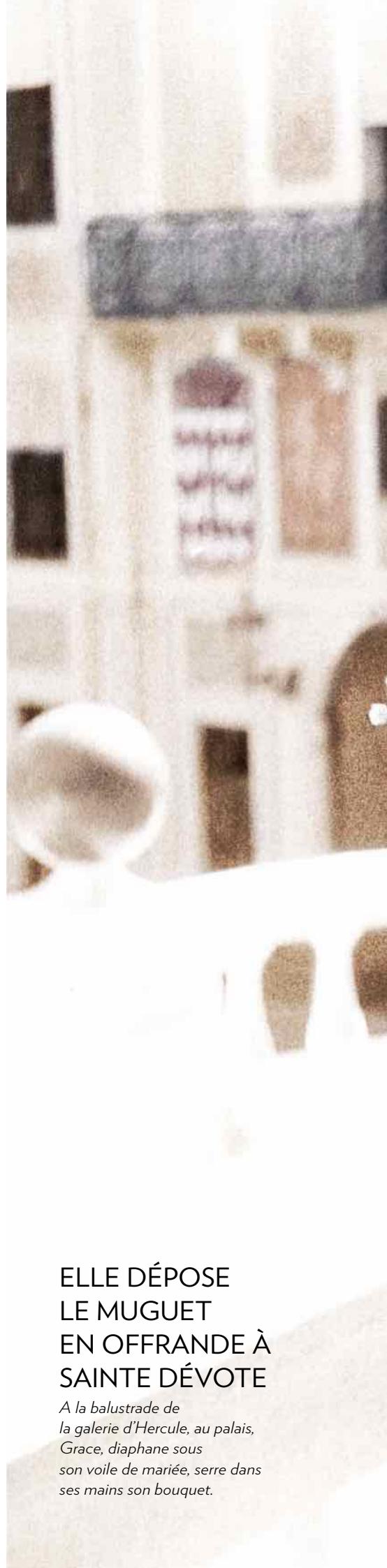
# Et Paris Match fait de Grace Kelly

# LA PRINCESSE DE MONACO

19 avril 1956. Un jeudi. Onze coups carillonnent au clocher de la cathédrale. Devant un large parterre d'officiants, dont le père Tucker, chapelain irlandais, et Mgr Marella, représentant personnel de Sa Sainteté le pape Pie XII, Mgr Barthe prononce les phrases sacrées: «Rainier, Louis, Henri, Maxence, Bertrand Grimaldi, prince de Monaco, voulez-vous prendre pour légitime épouse Grace, Patricia Kelly, ici présente, selon le rite de notre sainte mère l'Eglise? – Oui, Monseigneur.» Se tournant vers la princesse d'une blondeur dorée – elle a déjà prononcé le «yes» du mariage civil, la veille, dans la salle du trône – l'évêque n'a plus qu'à solliciter: «Grace, Patricia Kelly, voulez-vous prendre pour époux Rainier, Louis, Henri, Maxence, Bertrand Grimaldi, prince de Monaco, ici présent, selon le rite de notre sainte mère l'Eglise?» Et obtenir le «oui» aimant de la confirmation espérée. Après le premier bain de foule sur le parvis, le couple rejoint en Rolls-Royce décapotable blanc et noir la petite église Sainte-Dévote, patronne de Monaco, qui surplombe le port de plaisance sur l'autre rive. Puis c'est la réception des 700 invités dans la cour d'honneur du palais.

ELLE DÉPOSE  
LE MUGUET  
EN OFFRANDE À  
SAINTE DÉVOTE

*A la balustrade de  
la galerie d'Hercule, au palais,  
Grace, diaphane sous  
son voile de mariée, serre dans  
ses mains son bouquet.*





*Le 6 mai 1955, le majordome guide l'actrice américaine sous les arcades du palais princier en attendant de faire la connaissance du souverain monégasque... qui aura vingt minutes de retard.*



## SCÉNARIO POUR UN SCOOP : GRACE EST CONDUITE AUX MARCHES DU PALAIS

*Grace n'a pu trouver, comme l'exige pourtant le protocole, de couvre-chef. Sa styliste a improvisé un éphémère diadème floral.*



C'est à Paris Match que tout s'est noué, avant le Festival de Cannes 1955. Auréolée d'un Oscar de la meilleure actrice, Grace Kelly est alors la star rêvée. A l'affût d'un sujet original, Gaston Bonheur, patron du journal, toujours en quête d'un bon mot, lance à la cantonade: «Et si nous présentions Grace Kelly, princesse de cinéma, à Rainier, prince d'opérette?» Banco! Le reporter Pierre Galante, époux de l'actrice Olivia de Havilland – qui joua Melanie dans «Autant en emporte le vent» –, est missionné. Le 3 mai, sous la verrière de la gare de Lyon, le tout-cinéma, en partance pour Cannes, s'éblouit à l'apparition de l'étoile blonde. Grace Kelly est accompagnée de Gladys de Segonzac, directrice d'une grande maison de couture parisienne. Tout va se jouer à bord du train, au wagon-restaurant. Grace et Olivia se croisent et, dans un sourire, la seconde se risque: «Accepteriez-vous de rencontrer le prince Rainier à Monaco dans le cadre d'un reportage? – Pourquoi pas, si mon studio [la MGM] est d'accord.» Le 6 mai, l'équipe de Match retrouve Grace au Carlton. Elle a revêtu une robe de satin noir imprimé fleuri. En guise de chapeau, Gladys de Segonzac lui a confectionné une tiare de fleurs. Aux marches du palais, surgit soudain une Lancia conduite par Rainier à la décontraction rassurante. Révérence, baisemain... Le soir, elle retrouve Olivia de Havilland et lui confie: «He is very, very charming», «Il est très, très charmant»...



*Le 6 janvier 1956, au lendemain de l'annonce de leurs fiançailles, Grace et Rainier, très amoureux, assistent à un bal donné au Waldorf Astoria, à New York.*

*Le 12 avril 1956, quai Antoine-I<sup>er</sup> à Monaco . Rainier est venu chercher sa fiancée avec le yacht princier « Deo Juvante II ». Elle a traversé l'Atlantique à bord du paquebot « Constitution », resté au large.*





*Le mariage religieux, célébré  
en la cathédrale de Monaco le 19 avril  
1956, est retransmis à la télévision  
en direct et en Eurovision.*

## 700 INVITÉS ACCLAMENT LES MARIÉS AVANT LEUR CROISIÈRE EN MÉDITERRANÉE

*A union princière, gâteau  
royal : la pièce montée pèse 90 kilos  
et mesure 2 mètres de haut !  
Rainier la tranchera à l'épée.*

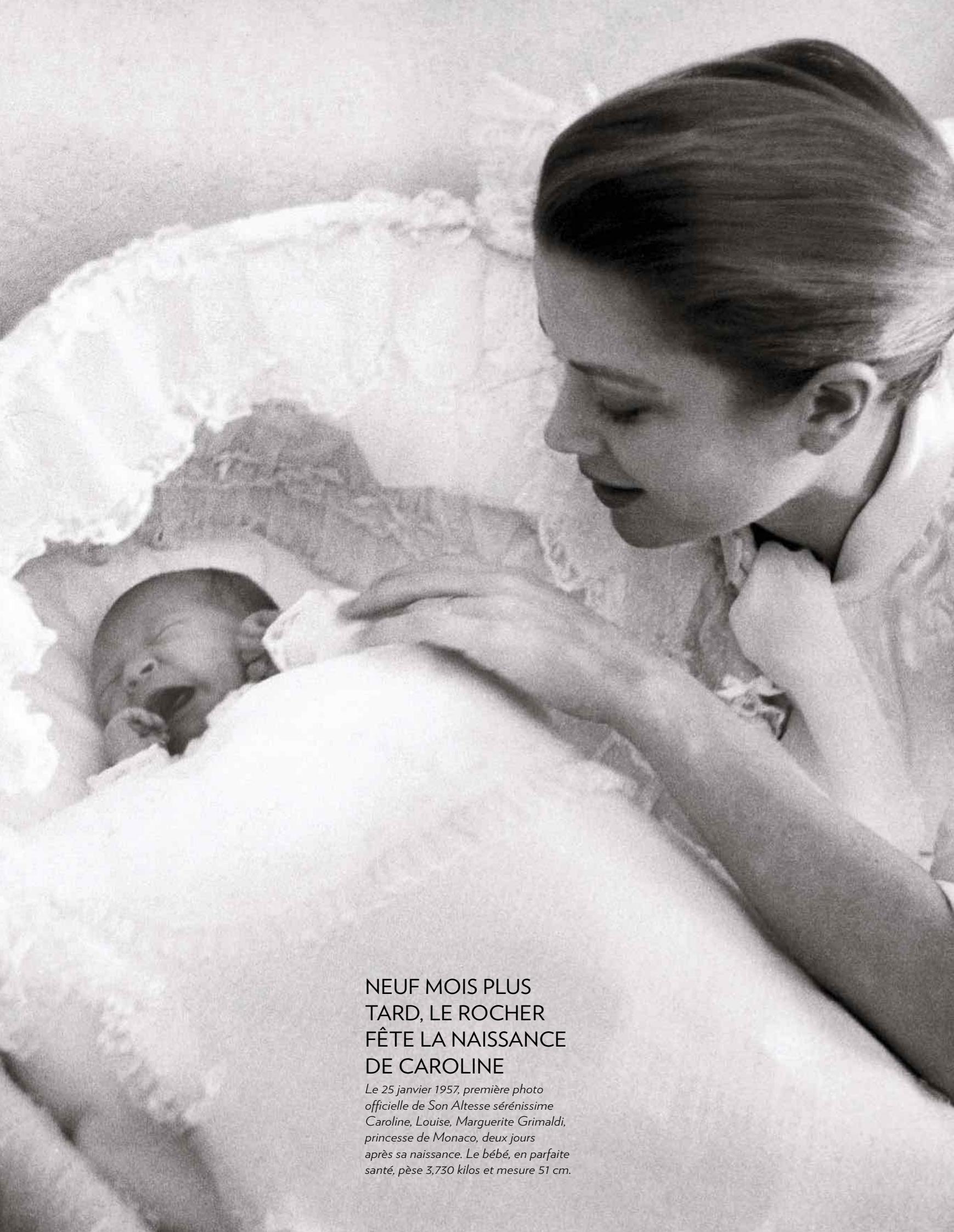


*Dans la galerie d'Hercule, le prince et son épousée. Celle-ci porte une robe somptueuse, dessinée par Helen Rose, créatrice de costumes aux studios MGM. Elle a nécessité 46 mètres de taffetas, 90 mètres de tulle de soie et 290 mètres de dentelle de Valenciennes.*



Dès la fin du Festival de Cannes 1955, Grace Kelly repart aux Etats-Unis. Dans ses bagages, elle a glissé un jeu de tirages photo, fourni par Paris Match, de sa visite à Rainier. Le prince, lui, lève l'ancre pour une mini-croisière. Dans sa cabine, il a tout loisir d'admirer un jeu similaire. Puis Rainier et Grace commencent à échanger des lettres, non sans ébauche affective. Dans les coulisses, un scénario de conte de fées s'esquisse entre les mains pieuses du père Tucker. Chapelain du palais, il est d'origine irlandaise. Comme les Kelly. Alors, il prend la main... Ainsi se plaît-il à annoncer un voyage de Rainier aux Etats-Unis, où, confie-

t-il, « le prince serait heureux de revoir Grace Kelly ». Quand il embarque pour New York, le souverain monégasque a pris soin de glisser un double anneau d'or serti de diamants et de rubis, rappelant les couleurs de la principauté... 12 avril 1956 : vêtue d'une robe de soie marine et coiffée d'une capeline blanche, Grace Kelly apparaît à Monaco à la coupée du « Constitution » battant pavillon américain. Elle passe sur le pont du « Deo Juvante II », le yacht princier, sous une pluie d'œillets rouges jetés du ciel depuis l'hydravion d'Aristote Onassis. Le 19 avril à 11 heures, 21 coups de canon répondent au carillon de la cathédrale.



NEUF MOIS PLUS  
TARD, LE ROCHE  
FÊTE LA NAISSANCE  
DE CAROLINE

*Le 25 janvier 1957, première photo  
officielle de Son Altesse sérénissime  
Caroline, Louise, Marguerite Grimaldi,  
princesse de Monaco, deux jours  
après sa naissance. Le bébé, en parfaite  
santé, pèse 3,730 kilos et mesure 51 cm.*

« Tout nous autorise à présumer pour votre foyer un avenir radieux. » Ainsi Mgr Marella, évêque de la Principauté, a-t-il conclu sa bénédiction nuptiale... Neuf mois plus tard, apparaît une première jeune pousse qui portera les jolis prénoms de Caroline, Louise, Marguerite. Elle vient au monde, à Monaco bien sûr, le 23 janvier 1957. Puis c'est au tour d'Albert, Alexandre, Louis, Pierre, marquis des Baux, le 14 mars 1958. Enfin, vient Stéphanie, Marie, Elisabeth, un septennat plus tard, le 1<sup>er</sup> février 1965. Et comment ne pas voir

en eux, un peu des enfants de Paris Match! Des enfants un rien rebelles, libres dans leur tête et dans leur vie. Caroline, Albert, Stéphanie, trois destins singuliers. Toute leur enfance et leur jeunesse durant, ils feront la joie des photographes officiels lors de séances privées, en famille. Puis, l'émancipation générationnelle aidant et les responsabilités protocolaires s'accumulant, ils apprendront à surmonter bien des épreuves et des drames, avant de répondre, à leur tour, aux vœux de bonheur prononcés naguère par le prélat.



*Loin de l'image glacée de la blonde hitchcockienne qu'elle a si bien su interpréter, Grace, le chignon impeccable, serre tendrement dans ses bras Albert et Caroline, le 15 juin 1959.*





# DE GAULLE

## « MÉMOIRES DE GUERRE » ET L'APPEL DU RETOUR

Mais que devient le Général ? Depuis la Libération et la mise en sommeil de son mouvement, le Rassemblement du peuple français (RPF, 1947-1954), il s'est replié à La Boisserie, aux portes de Colombey-les-Deux-Eglises. Il y rédige ses Mémoires et n'ouvre sa porte que pour Paris Match. En 1958, il arrivera au pouvoir.

PHOTOS JEAN MANGEOT



## EXCLUSIF : YVONNE ET CHARLES DANS L'INTIMITÉ DE LA BOISSERIE

*Le couple de Gaulle vit en ermite à Colombey. Matin et soir,  
Yvonne et Charles écoutent les informations à la radio  
dans ce salon, où madame pratique la couture pendant que  
le Général lit les journaux.*

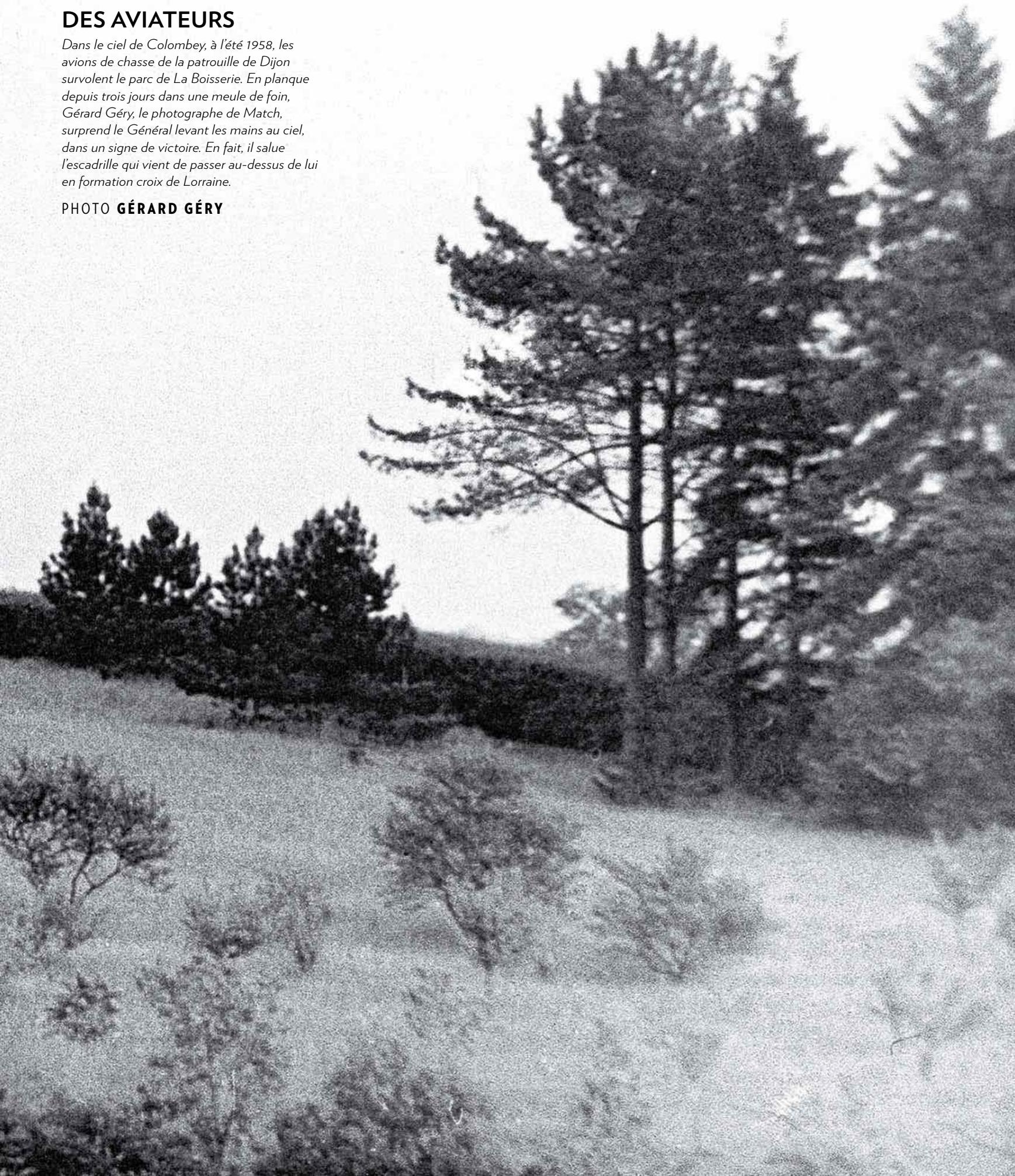




# SON V DE LA VICTOIRE RÉPOND AU SALUT DES AVIATEURS

*Dans le ciel de Colombey, à l'été 1958, les avions de chasse de la patrouille de Dijon survolent le parc de La Boisserie. En planque depuis trois jours dans une meule de foin, Gérard Géry, le photographe de Match, surprend le Général levant les mains au ciel, dans un signe de victoire. En fait, il salue l'escadrille qui vient de passer au-dessus de lui en formation croix de Lorraine.*

PHOTO GÉRARD GÉRY





Le président de la République dédicace son portrait lors d'une visite de l'orphelinat de la Police nationale, à Osmoy, dans le Cher, le 9 avril 1959.

JEAN FARRAN

*«Je l'imagine solitaire dans sa maison, non loin de sa “forêt gauloise”»*

1954

C'est la traversée du désert et la sortie du premier tome des Mémoires. Paris Match avait passé un accord avec l'auteur, Charles de Gaulle. Le contrat stipulait que l'hebdomadaire diffuserait des extraits du premier tome de ses Mémoires, accompagnés d'une longue interview du Général. L'homme qui a négocié et préparé ces contrats s'appelle Georges Pompidou.

Jean Farran était chargé du reportage et Jean Mangeot des photos.

Pour des raisons d'angles de vue et de meilleures possibilités de travail, il avait été convenu que les deux journalistes arriveraient à La Boisserie par hélicoptère.

Un matin, à l'heure prévue, il fait un soleil radieux. L'hélicoptère survole le parc et Jean Farran aperçoit une silhouette sur le perron de la maison.

«Devant les marches, un parterre de fleurs en forme de croix de Lorraine. La porte de l'appareil avait été enlevée et Mangeot était déjà au travail.

Pour nous accueillir, le Général était sorti de son bureau, sur le pas de la porte. La tête levée, il nous regarde atterrir. D'en haut, c'est un très bon angle de vue.

Personnellement, je suis resté trois jours à La Boisserie pour un reportage complet. Je suis le seul journaliste à avoir ce privilège. Sur le plan photographique, comme dans la visite d'un musée, nous voulons tout découvrir.

On connaissait mal de Gaulle et on ignorait tout de La Boisserie. Mangeot a pris des photos dans le salon, la salle à manger, le bureau.

Au mur, des photos encadrées. Le Général se transforme en guide. «Voilà, mon grand-père Untel... Celui-ci, c'est mon oncle, et là-bas, ce sont les photos de la maison de mes parents...»

Son attitude est d'une courtoisie illimitée. Au déjeuner, à la fin du repas, il se lève pour aller chercher des cigarettes. D'un bond, je me retrouve debout également. Chaque fois qu'il se lève, je ne peux rester assis, c'est plus fort que moi. Quand il m'offre un cigare, je me lève pour le prendre.



Octobre 1959 : Charles de Gaulle reçoit Paris Match dans le salon Doré de l'Elysée, à la l'occasion du 3<sup>e</sup> tome de ses « Mémoires de guerre ».

Lorsqu'il quitte la table pour chercher une bouteille, me voilà debout. Je suis écrasé et un peu décontenancé par cet homme d'une courtoisie sans limite. Tout simplement parce que je suis son hôte, il me témoigne une grande délicatesse d'accueil.

Au cours du seul repas que je prends à La Boissière, je pose les questions principales de l'interview. Nous ne sommes que trois à table, Mme de Gaulle, le Général et moi, servis par une vieille bonne. C'est un repas simple, mais copieux, avec un vin très fin.

Personnellement, je suis assez intimidé. C'est rare. En reportage, c'est la seconde fois ; la première, c'était au cours de ma rencontre avec Montherlant. Je soupçonne d'ailleurs le général de Gaulle d'avoir une certaine timidité naturelle qui devient à son tour intimidante.»

Pendant le reportage, l'hélicoptère attendait toujours dehors, dans le jardin, comme une voiture de maître. Farran propose à Mme de Gaulle de faire une petite promenade pour survoler la région et le village de Colombey.

«La proposition l'enchantait, elle, qui chaque matin, fait le tour du jardin avec son mari. Cela va lui permettre de voir ses arbres et ses fleurs sous un angle nouveau.

A l'atterrissement, ravie, elle me remercie comme une petite fille. Je propose la même chose au Général.

“Voulez-vous, à votre tour, survoler Colombey ?”

Le Général, qui s'ennuyait mortellement, a une envie folle d'accepter, ça se lit sur son visage. Mais sa dignité l'empêche de le faire. J'insiste. Il pousse un énorme soupir et, comme si chaque matin de sa vie j'arrivais chez lui en hélicoptère, il me répond : “La prochaine fois, Monsieur.” Pendant ces trois jours, il nous a tout montré, tout dit. Dans son bureau des centaines de feuilles de papier : les premiers Mémoires.

“C'est très difficile d'écrire, je refais chaque page six ou sept fois. Quelles difficultés pour arracher de soi ce qui doit être jeté sur le papier !”

Mme de Gaulle reste discrète, parle peu, quelquefois de ses enfants. Le Général, plus bavard, évoque son passé et ses parents, il connaît par cœur son arbre généalogique. Le jour de mon départ, j'avais renvoyé l'hélicoptère. Une voiture m'attendait devant le perron. Le Général sort pour m'accompagner. C'est la fin de l'automne et il ne fait pas chaud. Dans la voiture qui m'emporte, je vois dans le rétroviseur le Général, debout, me regardant partir, le premier vent de l'hiver balayant ses premiers cheveux blancs. Par la suite, nous nous sommes revus.

Les journalistes ont une règle : ne pas faire censurer leurs papiers. Cependant, comme il était prévu dans le contrat, j'ai été obligé de faire relire mon texte par le Général. Il n'y avait qu'une seule correction, une annotation. Je parlais, à un moment, du cimetière de Colombey où dormait sa jeune fille, Anne, infirme, morte à l'âge de 20 ans. Dans la marge, deux mots de sa main : “Sa préférée.” Maintenant, lorsque je repense à lui, je l'imagine, solitaire dans sa maison de La Boissière, non loin de sa “forêt gauchoise”, où les troupes de César ont pourchassé les soldats de Vercingétorix.

“Je vais dans cette forêt et je marche, Monsieur. On peut se promener des heures, sans jamais rencontrer personne”, me disait-il.

Plus loin, derrière la maison, une colline. Lorsque j'étais chez lui, il m'a dit également : “Vous voyez, cette colline. Lorsque je mourrai, on y construira une croix de Lorraine et de partout, Monsieur, on pourra la voir.” ●

Jean Farran était rédacteur en chef à Paris Match. Extrait du livre « Les reporters », de Christian Brincourt et Michel Leblanc, éd. Robert Laffont.

Mai 1952,  
Brigitte a 17 ans.  
Depuis l'âge de  
7 ans, elle suit  
les cours du  
Conservatoire  
de Paris, où elle  
a reçu un  
premier accessit.

# LE MONDE SE DÉCHIRE POUR

BB



« Et Dieu... créa la femme » (1956) fait d'une starlette ingénue la cible des censeurs



*Le style Bardot!  
En 1959, Brigitte  
lance la robe Vichy  
créée par le  
couturier Jacques  
Esterel, « artisan en  
robes et chansons »,  
qui connaît un  
succès mondial.*

PHOTO  
**WILLY RIZZO**

# En Amérique, curés et pasteurs se liguent contre l'impudique « Bardotte »



Il ne s'agit pas d'un sujet futile, mais sérieux et même profond. Nous avons consulté des moralistes, des psychanalystes et des sociologues. Les questions posées étaient les suivantes : « Comment interprétez-vous, à la lumière de votre science, le phénomène qu'est le succès national et international de Brigitte Bardot ? Quels enseignements vous apporte-t-il sur la psychologie des foules modernes et sur l'évolution des mœurs de notre temps ? »

PAR RAYMOND CARTIER

PARIS MATCH NUMÉRO 506 DU 20 DÉCEMBRE 1958

**L**e cas Bardot n'est pas sans de nombreux précédents. Une débutante, perdue dans la gentille infanterie féminine du spectacle, quêtant des rôles, comptant ses échecs puis, d'un seul coup, devenant la figure de proue de son métier. C'est arrivé à Marilyn Monroe, à Lana Turner, à Greta Garbo. Le témoignage d'une époque et, assez souvent, un roman social.

Lake Placid, dans l'Etat de New York, est une station de sports d'hiver et de repos d'été. Le vendredi, jour du changement de programme, le directeur du Palace Theatre, James McLaughlin, composa lui-même sur sa marquise le titre de son nouveau film : « ... And God Created Woman », avec le nom de Brigitte Bardot. L'archiprêtre de la paroisse Sainte-Agnès, Mgr James T. Lyng, accourut. D'abord, il suppria. « Brigitte Bardot, dit-il, est une actrice dont le nom est associé à tout ce qui défie la décence et la moralité. Je vous en prie, retirez ce film. » McLaughlin objecta qu'il n'avait rien sous la main pour le remplacer. « Je vous donne, reprit le prêtre, 350 dollars de mon argent personnel pour vous indemniser... Je paie un avion pour que vous alliez à New York ou à Buffalo vous chercher un autre film... » Bien qu'il soit irlandais et catholique, McLaughlin refusa. Sa clientèle avait envie de voir cette fille, « Bardotte », et le film ayant été visé par la censure de l'Etat de New York, il se sentait couvert.

Le dimanche suivant, en chaire, Mgr Lyng jeta l'interdit sur le Palace Theatre. Pendant six mois, quels que fussent les films, les fidèles devaient s'abstenir d'en franchir le seuil et les commerçants de Lake Placid devaient refuser d'en afficher les programmes dans leurs magasins. D'ordinaire, comme dans toutes les petites villes américaines, les églises protestantes observent ce que fait l'Eglise catholique, pour faire le contraire, mais, exceptionnellement, Brigitte Bardot rétablit l'unité religieuse à Lake Placid. Le révérend Carpenter de l'Adirondack Church et le recteur Davies de la Saint Eustache Episcopal Church donnèrent raison à leur frère catholique. McLaughlin resta inflexible. Il ne fit pas tout à fait le plein de son cinéma comme il l'espérait, mais quand même sa deuxième meilleure recette de l'année. Il commença ensuite à mesurer ce qu'il en coûtait de braver le front uni des Eglises. L'interdit de Mgr Lyng, renouvelé chaque dimanche, fit baisser le coefficient de remplissage de la salle – et Dieu sait que les affaires ne sont pas tellement brillantes dans le business du cinéma !

Pourtant, McLaughlin récidiva. Quelques semaines après « ... And God Created Woman », il donna « La Parisienne » (titre américain d'« Une Parisienne ») ravivant ainsi des foudres qui s'éteignaient.

Ranimée par « Une Parisienne », la controverse se poursuit à Lake Placid, mais c'est une controverse curieuse, dans laquelle tout le monde est d'accord sauf sur un point : Mgr Lyng a-t-il ou n'a-t-il pas outrepassé ses prérogatives spirituelles en jetant l'interdit sur une entreprise commerciale légale comme le cinéma de James McLaughlin ? Les pasteurs protestants qui se sont associés à la dénonciation d'« Et Dieu... créa la femme » ont refusé de suivre Mgr Lyng dans les trois mois de pénitence qu'il a infligés au Palace Theatre. Pour le reste, l'opinion est unanime : le film est immoral, du commencement (une femme nue) à la fin (la même femme, toujours nue). Cette « chatte française » n'est pas grand-chose et ne serait rien du tout sans l'obscénité délibérée des producteurs. « Elle n'a jamais gagné un concours de Miss America, a déclaré une conseillère municipale, et je voudrais bien savoir quel est son Q.I., son quotient intellectuel. »

N'être rien et diviser un pays comme l'Amérique est déjà quelque chose. Lake Placid n'est qu'une bourgade montagnarde, mais Philadelphie est la troisième ville des Etats-Unis, le berceau de leur Constitution, le beffroi d'où sonna sur la nation naissante la cloche de la liberté. Le Studio et le World, situés l'un et l'autre à quelques pas des autels patriotiques du City Hall, donnaient « ... And God Created Woman ». Six détectives, envoyés par le district attorney Victor H. Blanc, se présentèrent dans les deux cinémas, saisirent les bobines et arrêtèrent les deux directeurs.

La bataille engagée par Victor H. Blanc dure encore. Il faut toutefois rassurer les bons coeurs sur le sort des deux directeurs de cinéma arrêtés : ils ne languissent pas derrière des barreaux. Remis immédiatement en liberté, sous une caution de 500 dollars, ils obtinrent la restitution de leur film par une ordonnance de référé et ajoutèrent aux attractions de Brigitte l'auréole de la persécution. Le maire de Philadelphie, Richardson Dilworth, puissance du Parti démocrate, déclara que le district attorney Blanc avait fait du zèle pour gagner les voix des femmes prudes, ce qui entraîna une verte réplique des vestales de la cité. Brigitte Bardot, pauvre lapin, est aujourd'hui au centre d'une des polémiques électorales les plus venimeuses qu'ait connues la grande ville de Philadelphie, dont le nom, décerné (*Suite page 26*)



1. A Louveciennes, en 1952, Brigitte passe ses week-ends avec « le Boum », ce grand-père qu'elle admire et qui lui parle en latin et en français !

2. Au Festival de Cannes 1953, elle est encore une inconnue. Jeune starlette, elle accompagne Roger Vadim, envoyé spécial pour Paris Match. Et, déjà, elle monopolise les attentions, notamment celles de Kirk Douglas, à la plage, qui joue à la poupée avec elle...

3. Irrésistible BB au Festival 1956. François Mitterrand, alors garde des Sceaux, tombe sous son charme tandis que sa femme, Danielle (en marinère), regarde ailleurs.

1



par l'illustre quaker William Penn, signifie « amour fraternel ». A Cleveland, à Middleton, à York, d'autres directeurs de cinéma furent arrêtés. A Providence, les trois juges du tribunal se rendirent, en robe, siéger au cinéma pour se faire une opinion. A Dayton, 125 membres des Chevaliers de Colomb allèrent en cortège demander l'interdiction d'« Et Dieu... créa la femme », mais dix mains seulement se levèrent quand le magistrat demanda à ceux qui avaient vu le film de se désigner. A Pittsburgh, les directeurs de salle suspendirent spontanément les films de Bardot pendant la semaine sainte. A Memphis, un comité de censure interdit « ... And God Created Woman », mais l'exploitant du film le transporta sur l'autre rive du Mississippi à West Memphis où, proscrit de l'Etat de Tennessee, il prospéra sous la protection des lois de l'Etat d'Arkansas. Le cas Bardot se pose ainsi, sous des formes plus ou moins comiques, dans toute l'Amérique. Le « Saturday Evening Post », qui s'enorgueillit d'avoir été fondé par Benjamin Franklin et qui refusait jusqu'à une date toute récente la publicité des spiritueux, consacra une partie de son numéro du 14 juin à « The Bad Little Girl », Brigitte Bardot.

**J**'ai pris l'Amérique parce qu'elle est le meilleur des miroirs grossissants. Mais ce qui se passe en Amérique se passe dans le monde entier. On s'est battu pour ou contre Brigitte Bardot à Rio de Janeiro et à Bogota. Son nom a retenti au Parlement britannique, quand le député travailliste Leslie Hal proposa de la nommer à la Chambre des lords pour ramener le public vers une maison dont il s'est détourné. C'est naturellement un scandale qu'une tête futile soit plus connue que les savants, les sages et les saints, et qu'une frimousse – ou autre chose – recueille plus d'argent qu'un laboratoire. Mais ce scandale est vieux comme le monde. Les courtisanes romaines et alexandrines avaient plus d'admirateurs que les philosophes. Les actrices et les demi-mondaines du siècle dernier étaient entourées d'un délire d'adulation. Rien ne ressemble plus à l'accueil de Brigitte Bardot à Venise que l'accueil de Sarah Bernhardt à New York, le 27 février 1880, lorsqu'elle s'évanouit dans l'enthousiasme qu'elle provoquait. Les prédicateurs tonnaient contre « la courtisane européenne venant ruiner les mœurs du peuple yankee »; mais, par un froid de 10 °C, 15 000 New-Yorkais défilèrent sous les fenêtres muettes de l'Albemarle Hotel en scandant: « Good night, Sarah ! » Le culte des héros cinématographiques a les certitudes et les intransigeances d'une foi religieuse. Des sociologues le considèrent même comme une foi de remplacement, venant, dans un monde déchristianisé, donner un dérivatif au besoin humain d'adorer et de s'émouvoir. C'est aujourd'hui un spiritualisme dégénéré qui fige les foules en extase devant les stars.

Cette interprétation, qui fait des actrices les ersatz des madones, met sur leurs épaules une lourde charge. Des psychanalystes, plus crus, cherchent au culte démesuré des vedettes des explications strictement freudiennes, avec la mise en scène pédante et dégoûtante de la libido. Le succès de Bardot, par exemple, est « une libération de l'érotisme, une défection de l'interdit moral, un recul de la métaphysique ». Il suffit de mentionner l'existence d'un effort scientifique pour expliquer le culte des vedettes. Si elles ne sont pas les ersatz des saintes, elles sont la réincarnation des divinités perverses de la Grèce et de l'Orient: Eros, Adonis, Vénus, Ishtar, Isis...

Ce qui est clair, c'est qu'il faut aux héros et héroïnes du cinéma une tête solide. On s'exaspère de leur vanité et de leurs caprices: on doit, au contraire, s'émerveiller de leur modestie. Sur 20000 jolies filles qui entrent dans la carrière, comme des galères chargées d'espérances,

une dizaine tout au plus atteignent la grande gloire et la rigueur seule de cette sélection autorise déjà l'orgueil. Il est fantastique, il est admirable qu'il ne se trouve pas chaque semaine un acteur de cinéma pour fonder une religion, sauver une nation et finir dans un cabanon sous un accès de mégalomanie chaude.

La carrière de Brigitte Bardot commença prosaïquement par une naissance. Elle eut lieu au numéro 36 de l'avenue de La Bourdonnais, dans un beau quartier, et il est important d'y noter qu'elle se place sous le signe de la Balance, lequel, selon le symbolisme profond du zodiaque, indique un tempérament équilibré. La providence se manifesta en ceci qu'il eût suffi d'une différence de six jours pour faire naître Brigitte sous le signe de la Vierge, ce qui eût, soit profondément modifié sa carrière, soit occasionné aux astrologues de sérieuses difficultés d'interprétation. Il est dit, dans les relations les plus authentiques, que le bébé – déjà ! – avait au sommet du crâne trois affreux cheveux noirs. Il fut nommé Brigitte, du nom que Mme Bardot connaît à sa poupée de préférence. La même année, Dillinger fut abattu à Chicago, le feld-maréchal Hindenburg fut enterré à Tannenberg et Adolph Hitler devint le Führer des Allemands. Sans doute aussi naquit-il quelques futurs savants, médecins ou philanthropes. Mais sur la page des hommes illustres de 1934, il n'est encore inscrit que le nom de Brigitte Bardot.

Le pavé est le terreau du talent, 90 % des vedettes viennent des couches populaires. L'âpreté, l'horreur de leur milieu jettent parfois les belles filles des rues sans joie à la conquête de l'échelle sociale, avec les armes que Dieu permet au diable de leur donner. Brigitte Bardot,

au contraire, grandit dans la peluche. Elle disait « vous » à ses parents. Une gouvernante la promenait au Champ-de-Mars, puis, quand la famille déménagea rue de la Pompe, dans les allées de la Muette. Sans doute ne connaît-elle jamais les contacts brutaux avec les réalités sexuelles, les terribles leçons de psychologie et d'anatomie que la promiscuité des quartiers pauvres donne aux fillettes qui doivent jouer dans les terrains vagues. A la maison, elle avait sa chambre blanche, avec un divan vert, un fauteuil Empire, une coiffeuse romantique, des candélabres, son chat Crocus et des oiseaux que le chat, embourgeoisé comme le reste, ne songeait pas à dévorer. La chambrette et la vie s'inséraient dans un appartement de sept pièces, 5<sup>e</sup> étage, moquette crème, mobilier Louis XIV.

L'été se déroulait à Louveciennes dans un chalet construit en 1870 sur le modèle des maisons norvégiennes. Il serait difficile d'imaginer un cadre plus conventionnel pour un roman bourgeois.

**A**ujourd'hui encore, les rapports des parents Bardot avec la carrière de la fille-phénomène sont empreints d'embarras. Ils oublient que même les rayons indirects de la gloire irradient tout et qu'ils sont devenus phosphorescents. M. Bardot, dont le surnom familial est « Pilou », aimerait mieux qu'on n'établisse pas de rapport entre M. Bardot, président-directeur général des Etablissements Bardot et Cie, air et oxygène liquides, 18, rue du Pilier, Aubervilliers (Seine), et M. Bardot, père de l'illustre. Il semble toutefois que Mme Bardot au moins ait devancé les rencontres fortuites et rêvées pour sa fille d'ambitions qui faisaient craquer le cadre d'une famille d'industriels – belle femme, vive et imaginative, Anne-Marie Bardot, dite « Tatty », avait grandi à Milan et s'était pétierie de musique et de danse dans la loge que ses parents avaient à la Scala. Dès que Brigitte eut 5 ans, elle la conduisit chez Recco, danseur d'opéra, puis la fit admettre au cours de Mlle Bourget, rue Spontini. Elle-même, (*Suite page 28*)



*Dans le Var, à La Madrague, la propriété qu'elle a achetée après le tournage de « La femme et le pantin », BB oublie « tous les ennuis » pour « faire la fête aux crustacés de la plage ensoleillée ».*

Anne-Marie Bardot, éprouvait un désir d'évasion. Elle s'était créé une petite entreprise de couture dans deux pièces de sa maison de la rue de la Pompe. L'importance de cette tentative commerciale sans lendemain fut de guider les pas innocents de Brigitte vers les opportunités modestes d'où sa trajectoire de feu allait jaillir.

**Tout naquit d'une suggestion de Mme Bardot à son ami le créateur de mode Jean Bartet. Celui-ci (c'était en 1948) présentait à la Galerie Drouant-David sa première collection de chapeaux.** Mme Bardot, ayant Brigitte en tête, conseilla la danse comme thème de la mise en scène. Brigitte, en tutu, un ruban noir et une rose au cou, annonçait les modèles en les dansant : « 22... twenty-two... entrechats... 37... thirty-seven... jeté-battu... » Brigitte, alors âgée de 14 ans, éprouva le sentiment du ridicule, mais elle était entrée dans l'engrenage. La rédactrice en chef du « Jardin des Modes » demanda à Mme Bardot l'autorisation de faire poser sa fille pour une robe de sa collection junior – ce qui entraîna une demande du magazine « Elle » pour une couverture. Le terme de « cover-girl » sonne d'une manière équivoque pour la bourgeoisie du XVI<sup>e</sup> arrondissement. Mme Bardot hésita, pesa, crut conjurer la hardiesse par la gratuité et l'anonymat en exigeant que Brigitte ne fût ni payée ni nommée. Précaution vaine : le « oui » fatal était lâché. Le relais, à cet instant important, s'appelle Marc Allégret. Il vivait sous une nostalgie. Le visage, les lèvres, la moue de Brigitte sur la couverture du « Elle » éveillerent une résonance. Allégret s'enquit de cette jeune personne, la fit rechercher.

Vadim Plemiannikoff, 22 ans, était l'assistant à éclipses de Marc Allégret. Il fut chargé de retrouver la fillette de la couverture. On connaît dans les moindres détails biographiques les circonstances de l'approche, l'impression causée par le col roulé de Vadim, les négociations, les hésitations et – après l'échec de l'essai Allégret – la demi-effraction morale par laquelle Vadim réussit à reparaitre rue de la Pompe, pendant que M. et Mme Bardot, étant sous les pins des Landes, la garde de Brigitte et de Marie-Jeanne, sa sœur, était laissée à une grand-mère. Trois mois après la première rencontre, Brigitte Bardot déclara qu'elle voulait épouser Vadim Plemiannikoff. Elle n'avait pas encore 18 ans. Le « non » familial fut sans inflexions.

Le soir même, Mijanou (Marie-Jeanne) voulut aller voir les illuminations de Notre-Dame. Brigitte préféra rester à la maison. Place du Trocadéro, saisie d'un pressentiment, Mme Bardot fit faire demi-tour à son mari, se précipita à son 5<sup>e</sup> étage et trouva sa fille aînée inanimée sur le carreau de la cuisine, avec les robinets du gaz ouverts. Brigitte, petit animal sain, s'est couchée sous les robinets du gaz en pensant qu'elle avait au moins de grandes chances de mourir. Elle avait perdu connaissance, ce qui signifie qu'elle était virtuellement partie.

Dans le cas de Brigitte, ce ne fut qu'un pas qui la conduisit à l'autel. Le mariage fut célébré, le 20 décembre 1952, en l'église Notre-Dame de Grâce de Passy avec tous les accompagnements bourgeois de rigueur. Les Bardot virent à celui qui devenait leur gendre une chemise pour la première fois. Vadim avait décroché pour Brigitte un petit rôle qui justifiait le titre de « Manina, la fille sans voiles ». Le scandale fut immédiat. A Casablanca, où les panneaux publicitaires représentaient une Brigitte pratiquement nue, le révérend père Legendre alla déchirer de ses mains les affiches impudiques. M. Bardot se souvint qu'il n'avait donné son autorisation qu'à la condition que rien ne choquerait les bonnes mœurs et qu'il resterait à Manina au moins le voile d'un bikini. Il fit projeter le film devant huissier et obtint quelques modifications. C'était la dernière victoire de la décence familiale.

Vadim ne respirait que pour le cinéma. Cinéaste sans studio et sans contrats, il avait pour unique actrice sa femme, et la route de la gloire paraissait devant celle-ci un sentier bien escarpé. Elle jouait mal, parlait faux et les rôles qu'elle avait tenus étaient exécrables. Elle ne possédait même pas une beauté au-dessus de toute discussion. Vadim s'empara de sa muse qu'il repétit avec une persévérance et une intelligence de grand sculpteur. Brigitte Bardot fut refaite autrement, mais elle ne fut pas moins refaite qu'une star de la MGM. Vadim lui donna des moyens d'expression d'une hardiesse et d'une éloquence qu'on avait rarement atteintes auparavant. Tout, ici-bas, est travail. Travail et patience. La vie n'était pas facile. L'argent n'était pas abondant. Les Bardot avaient acheté à leur fille un petit appartement rue Chardon-Lagache et Tatty lui avait fait cadeau d'une vieille 11-CV, mais l'aide familiale n'allait pas plus loin. Les rôles de Brigitte restaient modiques et pauvrement payés. Dans « Un acte d'amour » où officie Kirk Douglas, elle paraît à un guichet, dit trois mots et c'est tout. « J'ai dû, lui dit sa mère, assister à deux séances pour te voir ; la première fois, j'avais éternué au moment où tu passais la tête par ton guichet. »

**L'inépuisable Vadim portait à bout de bras l'épouse dans laquelle il avait mis son rêve et qui, paresseuse et boudeuse, geignait, pleurnichait, voulait abandonner le métier dur et décevant pour lequel elle se sentait peu douée.** Il avait découvert son rayonnement sensuel et la tristesse toujours attachée à la prépondérance des sens. Il interpréta la jeunesse en composant un personnage pour vieux messieurs. « Tu seras, dit-il, le rêve impossible des hommes mariés. » Il montrait des photos osées de sa femme en insinuant que sa collection particulière était encore plus expressive et que, d'ailleurs, il fallait joindre le mouvement à la plastique pour avoir une juste idée du prodige de lascivité auquel l'avait uni devant Dieu un vicaire de Notre-Dame de Grâce de Passy. Un côté charmant, par contre, est la conjuration de jeunesse qui servit la réussite de Brigitte Bardot. Les photographes, les reporters étaient pour elle.

Chaque année, on invite quelques starlettes au Festival de Cannes. Elles sont convoquées pour deux ou trois jours et, si elles plaisent, on les garde un peu plus longtemps. Brigitte, en 1953, vint pour deux jours et ne fut retenue par personne. Elle était encore à bord d'une des embarcations conduisant les étoiles du Festival à l'escadre américaine ancrée en rade. La présentation, qui devait avoir lieu sur le porte-avions « Midway », était réglée comme une réception diplomatique. En tête, les quelques starlettes distinguées par les organisateurs, puis toute une galaxie : Kirk Douglas, Anne Baxter, Gary Cooper, Lana Turner, Lex Barker, Olivia de Havilland, Mel Ferrer, Edward G. Robinson, Walt Disney, Raf Vallone, Leslie Caron, Silvana Mangano, Vittorio De Sica. Brigitte, intruse, n'était qu'une spectatrice dans ce grand carrousel.

Spectacle glorieux. La Méditerranée sous une nuit tiède. Les bâtiments de la 6<sup>e</sup> flotte baignés de lumière. Trois mille cinq cents marins sur les plages géantes du « Midway ». Les applaudissements et les sifflets d'enthousiasme allant crescendo, pendant que les vedettes, attifées et rituelles, sortaient de l'ombre et saluaient. La dernière était passée, Gary Cooper s'avançait pour prononcer le remerciement final quand les photographes poussèrent Brigitte Bardot sur le podium. Elle laissa tomber son imperméable ; elle apparut dans une robe de petite fille très ajustée et, d'un mouvement vif, fit voler sa queue-de-cheval. Il y eut une seconde de silence, le temps du déclic entre la foule des mâles et la silhouette illuminée. Puis un *(Suite page 30)*

## Le rêve impossible des maris

*En route pour l'église ! Plus une minute à perdre,  
Brigitte a attendu ses 18 ans pour épouser Roger Vadim.  
Dernier clin d'œil dans l'ascenseur hydraulique du  
1 rue de la Pompe, dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement à Paris,  
le domicile de ses parents.*



éclair et un tonnerre jaillirent du «Midway» : des milliers de flashes et un cri d'enthousiasme surpassant en volume vocal les acclamations qui venaient d'être dédiées à toutes les gloires de l'écran réunies.

**O**uatre ans plus tard, le Festival était revenu, inexorable comme le déroulement des saisons. Brigitte Bardot était à 30 kilomètres, à Nice, dans une villa qu'elle avait louée au milieu d'un jardin, boycottant le gala qui l'avait jadis snobée. Les organisateurs la supplierent de venir. Elle répondit en invitant tout le Festival chez elle, à une «BB party». Une menace de radiation, d'excommunication fondit sur tous ceux qui accepteraient cette invitation insolente. Tous vinrent, en cohue – et furent reçus par une hôtesse nue sous un blue-jean et un maillot. Quatre années avaient suffi pour faire d'une chercheuse de rôles une puissance bravant impunément les hiérarchies lourdes et redoutables de sa profession.

Le point tournant avait été la rencontre de deux aventures qui se cherchaient, celle de Vadim et celle de Raoul Lévy. L'un portait la nouvelle morale sexuelle, un scénario dont il rêvait depuis dix ans et la vedette difficile à faire éclore, qui partageait à l'état civil son nom exotique. L'autre, à peine plus âgé, portait l'ambition d'une carrière de producteur. Leur conjugaison fit naître le film qui, quelques mois plus tard, devait être le scandale des deux mondes : «Et Dieu... créa la femme» Il fut tourné, avec de petits moyens, à Saint-Tropez et aux studios de la Victorine. Ce mois de juin 1956, revanche d'un hiver polaire, était torride.

La scène du désir partagé et satisfait mettait corps à corps Brigitte et le bel acteur Jean-Louis Trintignant sous la direction du mari metteur en scène éperdu de réalisme. Ses cris, ses conseils, ses reproches, ses encouragements retentissaient encore dans la mémoire des témoins embarrassés. Le baiser se prolongea après que Vadim, blême et ruisselant de sueur, eut donné l'ordre de couper. Brigitte partit avec un sourire agressif, suivie du beau garçon. Elle ne rentra pas à l'appartement conjugal de l'hôtel Negresco. Vadim lui-même, le 5 juillet, revint seul à Paris et s'installa à l'hôtel. Le divorce fut prononcé décemment, quelques mois plus tard. Trintignant lui-même, aimé jusqu'à la crise de nerfs, se retira spontanément de la vie de Brigitte.

S'il n'y avait eu que la sage France, «Et Dieu... créa la femme» n'aurait pas été un tremblement de terre. Les recettes, dans un cinéma d'exclusivité des Champs-Elysées, n'atteignirent que la somme très moyenne de 58 900 000 francs [environ 1 million d'euros actuels]. Raoul Lévy se trouva dans une situation si gênée qu'il chercha à vendre les droits américains pour 200 000 dollars, ce dont il rêve dans ses cauchemars. Brigitte était si peu consacrée par le baiser de Trintignant que Jean Gabin, ayant signé pour «En cas de malheur» dut être traîné au plateau par ministère d'huissier tant il regrettait de s'être laissé mettre sur la même ligne qu'une vedette au-dessous de son standing. Le succès revint de l'extérieur comme un énorme retour de flamme. De Hongkong, où le film fit en un mois autant de recettes qu'à Paris en un an. D'Allemagne, où la bardolâtrie enregistra ses premières émeutes. D'Angleterre, d'Amérique. D'Amérique par-dessus tout.

Avant Bardot, les films en langues étrangères n'entraient pas dans le système de distribution générale américain. Ils étaient réservés à des salles spécialisées, sous-titrés mais non doublés et, dans les Etats où elle existe, la censure ne les regardait pas de trop près. Aujourd'hui, les écrans géants des drive-in élèvent les formes de Bardot dans tous les ciels de l'East, du Midwest et du Far West, devant des parterres de

voitures sombres et muettes qui peuvent contenir aussi bien une famille nombreuse qu'un couple passionné. Je doute sincèrement que les hommes qui ont exploité Brigitte Bardot, à commencer par l'ex-mari Vadim, aient eu en vue autre chose que le succès par le scandale. Les considérations philosophiques sont venues après coup, comme les recettes. La plus évidente, nullement profonde, c'est que Bardot est en accord avec une époque qui rejette les cravates, les gaines et les fards. La publicité lui fait dire qu'elle n'a pas de peigne, les doigts étant le peigne donné par le bon Dieu. Elle n'a pas de montre, ayant horreur de l'heure; pas de bijoux, sauf quelque pacotille, et autant dire pas de garde-robe. Elle est, à cet égard, l'inverse des stars classiques et des demi-mondaines qui, au siècle précédent, tenaient le rôle des actrices de cinéma osé dans l'entretien de la sexualité collective de leur époque. Mais dire que cette simplicité soit dépouillée d'artifice est une autre histoire. Dire qu'elle rejoint par un subtil détours une vertu transcendante est une aimable plaisanterie.

**B**rigitte Bardot est immorale de la tête aux pieds, tant par ce qu'elle montre que par ce qu'on lui fait exprimer. Les Eglises sont dans leur rôle en la condamnant. Y a-t-il de quoi trembler ? La censure existant, c'est elle qui endosse la responsabilité. Quand Vadim eut achevé «Et Dieu... créa la femme», il lutta pied à pied, mètre à mètre, pendant quatre mois, avec un cœur cornélien, pour sauver les scènes qui avaient servi de préliminaires à son infortune conjugale. Que les censeurs aient eu tort ou raison de se laisser flétrir est une question d'interprétation personnelle pour chacun d'entre nous.

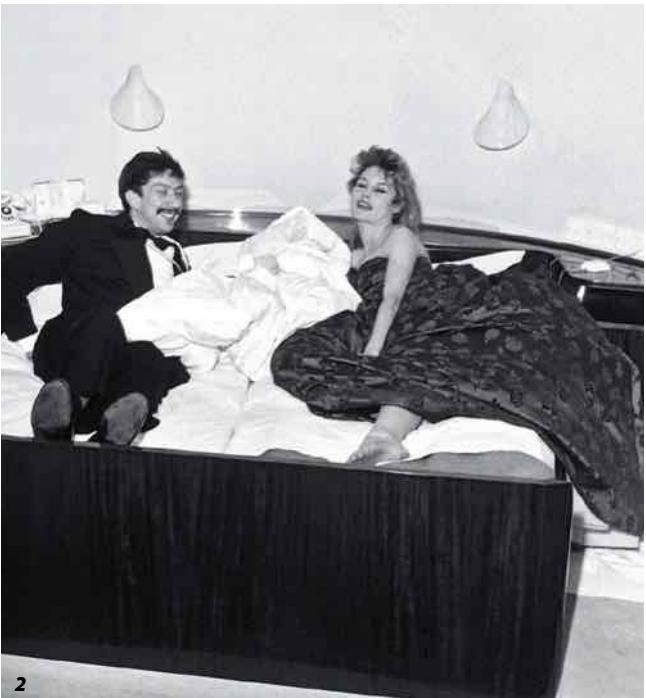
Elle disait, à l'époque d'«Et Dieu... créa la femme», qu'elle était désormais une véritable actrice, puisqu'on la faisait jouer habillée. Elle considère «En cas de malheur» comme sa promotion définitive, comme la preuve qu'elle est autre chose qu'une image lascive. Elle sent grandir en elle des aspirations, mais elle lit toujours avec des colères pétulantes les articles prétendant qu'elle est malheureuse. Certes, elle n'est pas malheureuse ! Elle aime le soleil et les bêtes. Elle a deux chiens, un chat, deux colombes, une tortue trouvée sur la route et un lapin apprivoisé. Elle aime l'argent, mais elle le traite prudemment. Elle prend rarement plus de 100 000 [anciens] francs

à sa banque, ne remet que de petites sommes à son secrétaire Alain, tient ses comptes de cuisine et n'a pas fait de mauvais placements en achetant sa villa de Saint-Tropez et son appartement de l'avenue Paul-Doumer. Elle aime le bruit, y compris la musique, de Georges Ulmer à Erik Satie. Elle aime un métier qui a donné à une mauvaise petite élève du cours Hattemer des triomphes que la découverte d'une nouvelle théorie nucléaire ou de la cure du cancer ne lui auraient pas procurés. Est-ce qu'une fille riche de tant d'amour peut être malheureuse – même si elle conserve dans la vie la lèvre lourde que ses rôles de boudeuse sexuelle lui imposent à l'écran ?

Le rêve doré de ses producteurs, c'est qu'elle durera. «Trente ans, dit goulûmement Raoul Lévy, parce que c'est une bosseuse.» Brigitte, elle, déclare que la bardolâtrie n'est qu'une passade, qu'elle sera oubliée dans trois ans, qu'elle veut finir en beauté et qu'elle s'arrêtera de tourner à 25 ans. Elle ne croit pas, bien entendu, à son propre pessimisme et ses allusions sacrilèges à une abdication qui devrait avoir lieu l'an prochain ne peuvent pas être prises au sérieux. Mais il est exact qu'elle ne possède pas l'ardeur qui porte les longues carrières, si lourdes, de l'art. Elle aime l'indolence ; elle se fatigue vite ; elle penche du côté de la flânerie. Il n'est pas impossible, effectivement, qu'elle sorte de la mode aussi soudainement qu'elle y est entrée. Elle s'y résignerait mieux que ceux qui ont trouvé en elle un Pérou. ●

Raymond Cartier

## «Je serai oubliée dans trois ans»

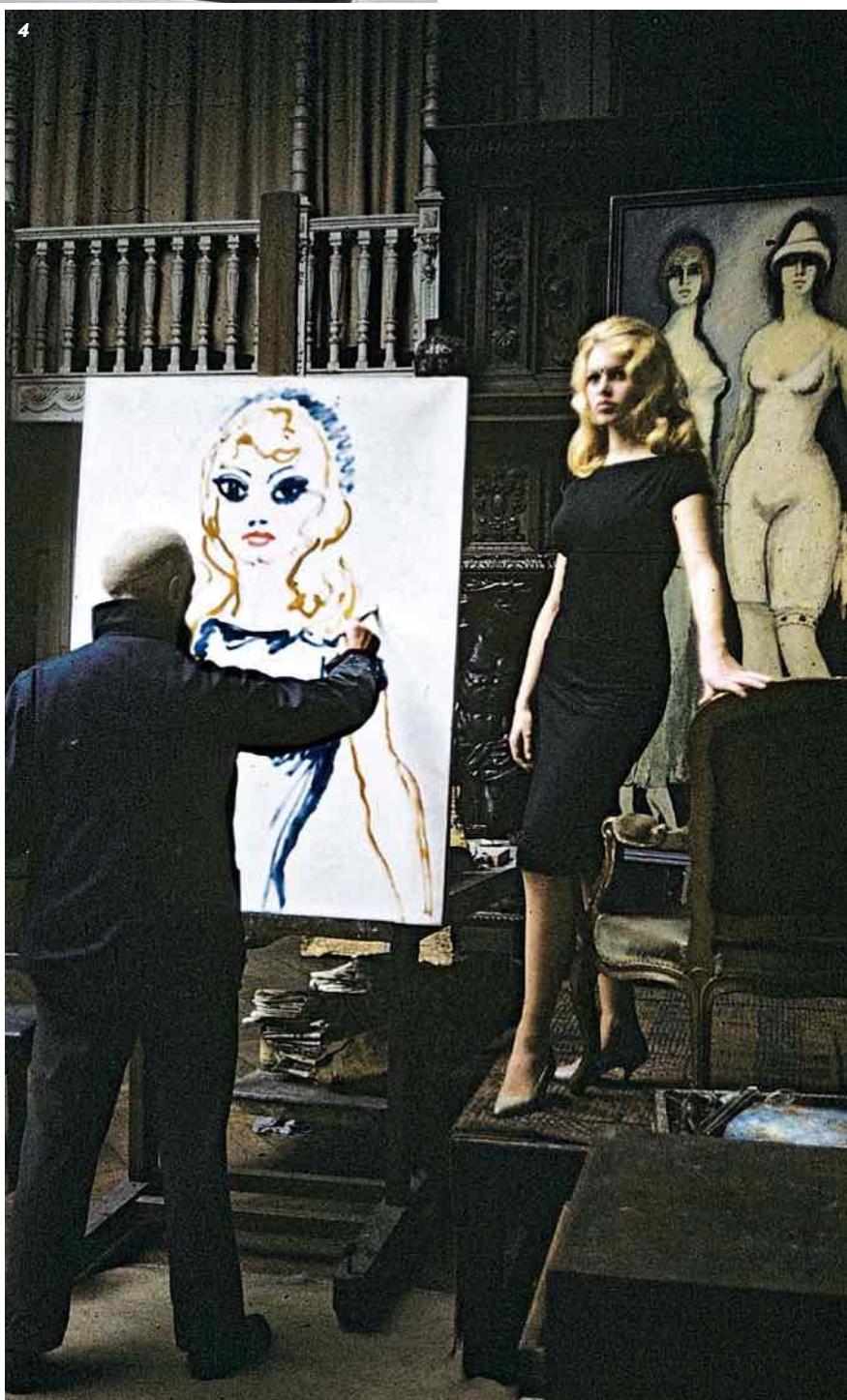


**1.** Le 18 juin 1959, Brigitte et Jacques Charrier se marient à la mairie de Louveciennes, sous le regard de « Pilou », le père de la mariée.

**2.** A Munich, en 1957, bataille de polochons avec Roger Thérond, le directeur de Paris Match, qui demande grâce à la « petite fiancée de Match ».

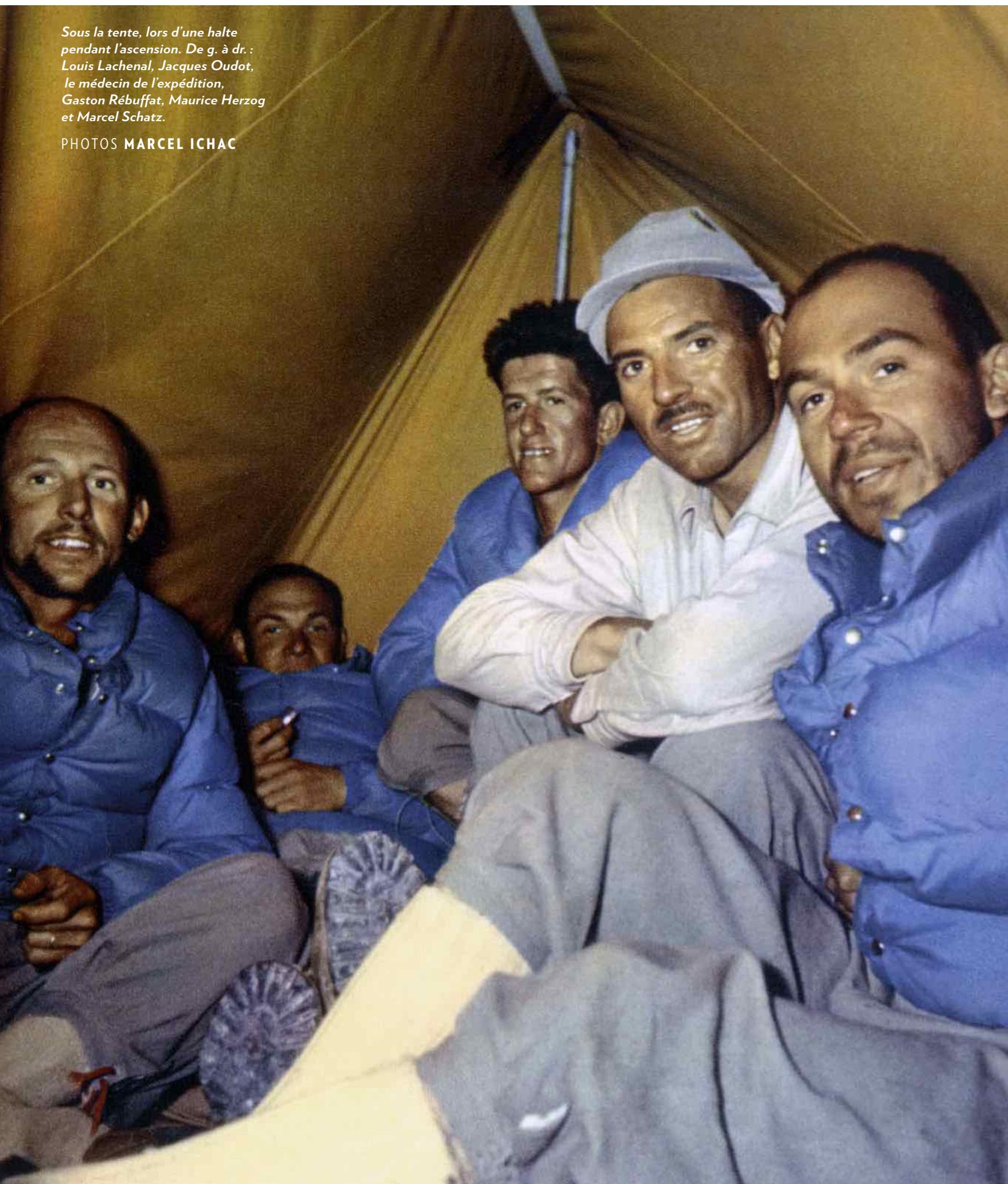
**3.** Bardot la féline charme l'objectif du Leica de notre photographe Jack Garofalo à Cannes en mai 1957.

**4.** En 1959, BB accepte de prendre la pose pour le peintre Van Dongen, 82 ans, dans son atelier rue de Courcelles, à Paris.



*Sous la tente, lors d'une halte pendant l'ascension. De g. à dr. : Louis Lachenal, Jacques Oudot, le médecin de l'expédition, Gaston Rébuffat, Maurice Herzog et Marcel Schatz.*

PHOTOS MARCEL ICHAC

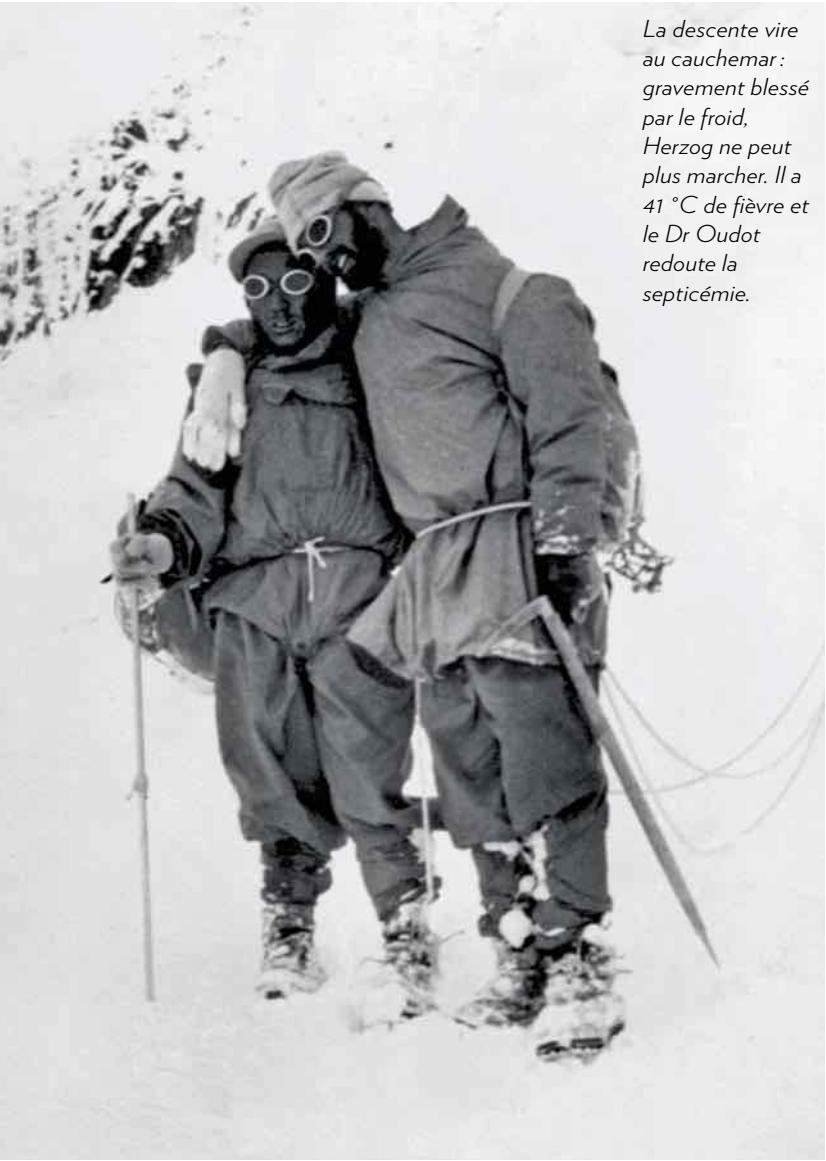


# LA FRANCE SUR LE TOIT DU MONDE !

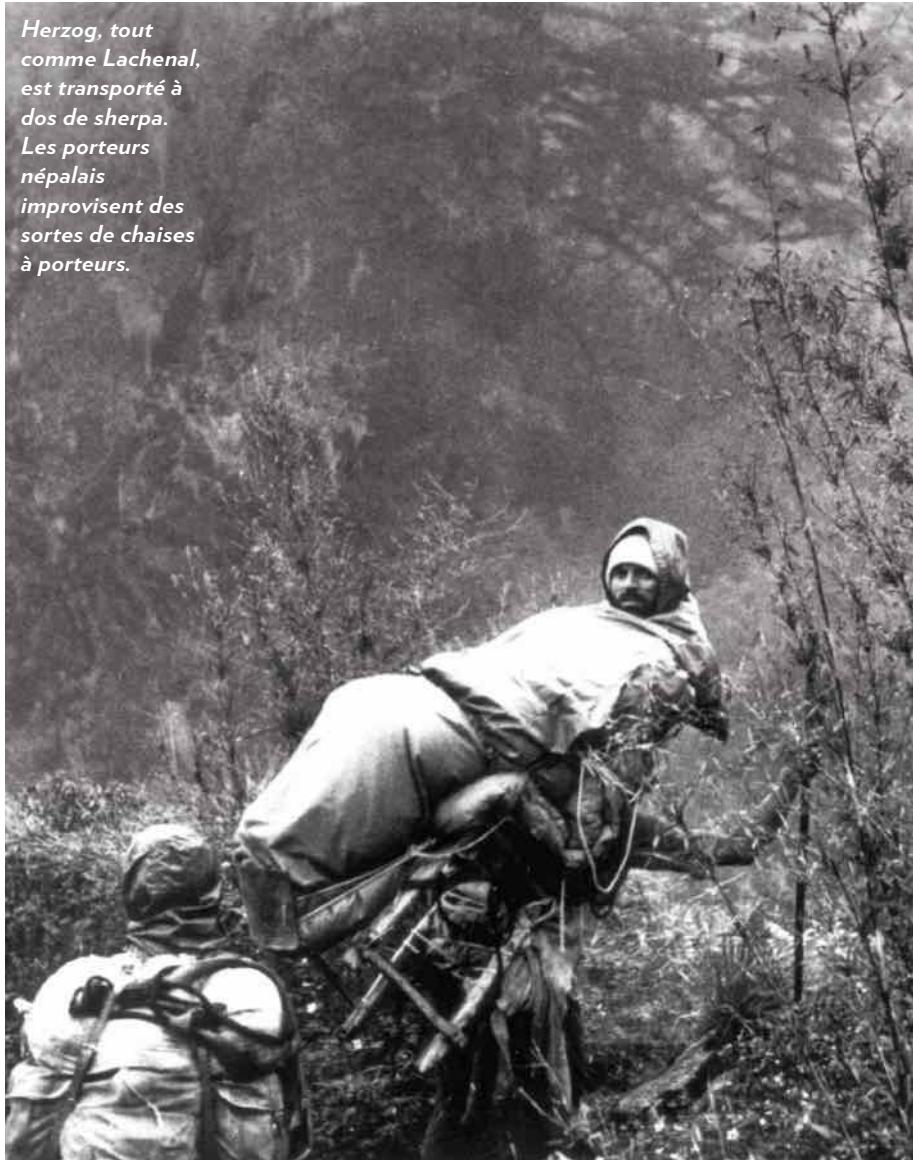
Avant l'exploit de Maurice Herzog et Louis Lachenal en 1950, une centaine d'expéditions internationales avaient défié l'Himalaya pour tenter de vaincre l'un au moins de ses 14 sommets de plus de 8 000 mètres. En vain.

Le 3 juin 1950, c'est la victoire : Maurice Herzog et Louis Lachenal sont les premiers hommes à atteindre le sommet de l'Annapurna, à 8 078 mètres ! Cet instant où Herzog lève son piolet auquel il a accroché le drapeau français est immortalisé par Lachenal. L'image fera le tour du monde et la couverture du légendaire numéro 74 Paris Match.

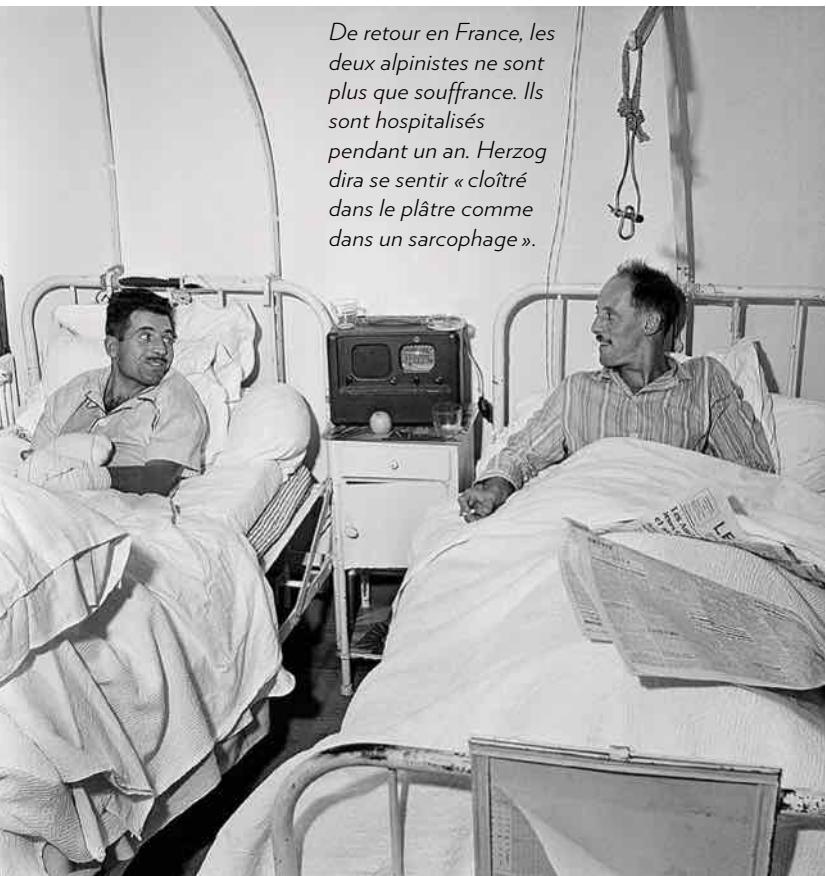




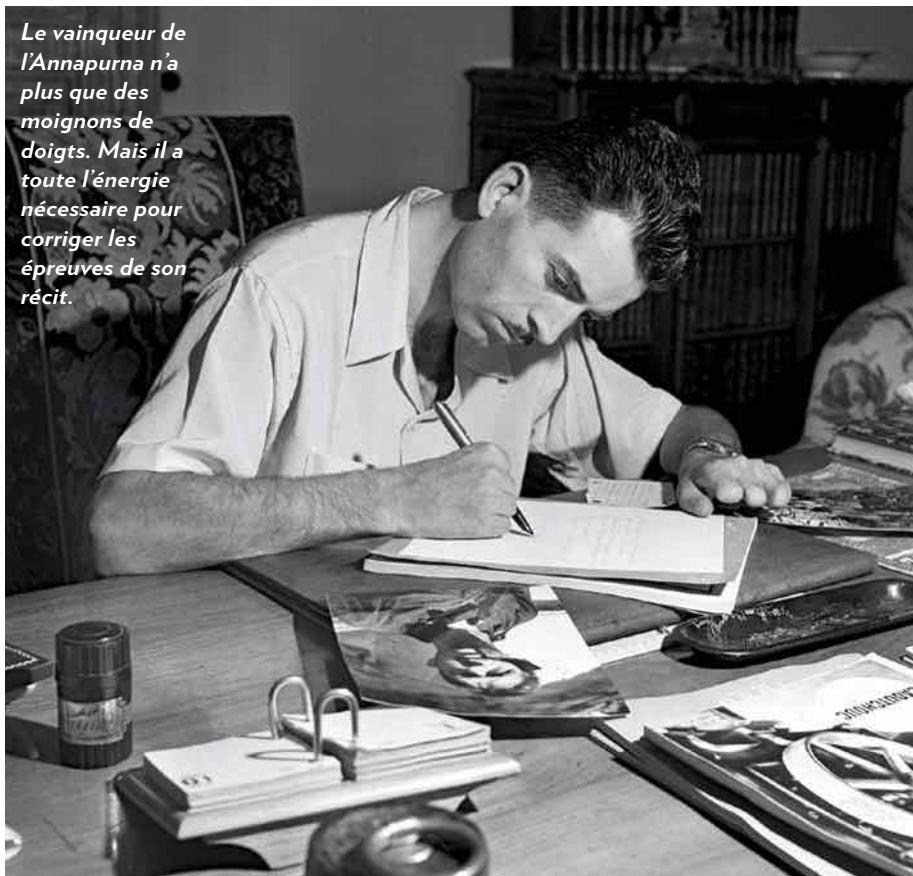
La descente vire au cauchemar : gravement blessé par le froid, Herzog ne peut plus marcher. Il a 41 °C de fièvre et le Dr Oudot redoute la septicémie.



Herzog, tout comme Lachenal, est transporté à dos de sherpa. Les porteurs nepalais improvisent des sortes de chaises à porteurs.



De retour en France, les deux alpinistes ne sont plus que souffrance. Ils sont hospitalisés pendant un an. Herzog dira se sentir « cloîtré dans le plâtre comme dans un sarcophage ».



Le vainqueur de l'Annapurna n'a plus que des moignons de doigts. Mais il a toute l'énergie nécessaire pour corriger les épreuves de son récit.



*Par moins 35 °C,  
Herzog lâche  
ses gants...  
Il y perdra ses  
doigts. Lachenal,  
son frère de  
cordée,  
sera amputé  
des pieds.*

*A Chamonix, le 18 juin 1990, à l'occasion du 40<sup>e</sup> anniversaire de la victoire française sur l'Annapurna, les himalayistes survivants de l'expédition de 1950 se sont retrouvés. De g. à dr. : Francis de Noyelle, Maurice Herzog et Marcel Ichac, le photographe, posent devant des clichés de l'aventure.*

PHOTO BRUNO BACHELET



# ANNAPURNA

# L'interview testament de Maurice Herzog

UN ENTRETIEN AVEC CHRISTIAN BRINCOURT

**C**hamonix, été 2008. J'observe Maurice Herzog assis dans son fauteuil de velours au cœur de son salon face au feu de bois qui crétipe. Sur la cheminée, un sabre offert par le maharadjah de Katmandou, des cristaux, un piolet ancien un peu rouillé. L'homme sans pieds et sans mains tient son verre d'armagnac à l'aide de ses moignons de pouces, «mes pinces de crabe», comme il dit. «Momo» – c'est ainsi que l'appellent ses intimes – décide de revivre encore une fois l'épilogue de l'aventure qui l'a mutilé dans ses chairs et fait entrer dans l'histoire avec Louis Lachenal.

**Paris Match. Peux-tu nous raconter ce jour du 3 juin 1950 ?**

**Maurice Herzog.** Nous avons atteint le camp 5, à plus de 7000 mètres. Le jour se lève, nous n'avons pratiquement pas dormi car les rafales de vent ont failli emporter la tente. Il fait très froid, peut-être moins 30 °C. Chaque mouvement est une épreuve. Avec Lachenal, nous n'échangeons pas une parole. Chacun est perdu dans ses pensées. Je pressens que cette journée va être capitale. Il est 5 h 30. Aucun de nous deux n'a envie de préparer le thé. Les bourrasques violentes font trembler le mât de notre abri. Je dis à Lachenal: «Allons-y, Biscante [son surnom dans toute la vallée de Chamonix], on ne peut plus rester ici. Attaquons! – Oui, allons-y», me répond-il laconique en bouclant son sac. Je me souviens parfaitement que nos esprits fonctionnaient au ralenti. Sortir nos chaussures raidies par le froid, dures comme du bois, de nos sacs de montagne, nous extraire de notre couchage est un calvaire. Dans un air raréfié par l'altitude nous étouffons. Nous consommons 25 % de l'oxygène seulement que l'on respire au niveau de la mer. Attacher nos guêtres de toile est laborieux. J'y parviens. Mais Lachenal, bougon, échoue et râle.

**Tu me dis que ton esprit fonctionnait au**

**ralenti. Qu'est-ce qui domine alors dans ton comportement?**

Je me doute que nous allons devoir affronter vingt-quatre heures difficiles mais je sens que la victoire est à notre portée. Ça passe ou ça casse.

**Que redoutez-vous le plus, Lachenal et toi?**

Sans la moindre hésitation: le froid extrême et le manque d'oxygène. N'oublie pas que notre équipement est celui de l'époque. Nous n'avons pas de chaussures fourrées comme aujourd'hui ou de tissu Gore-Tex et surtout pas de bouteilles d'oxygène nous permettant de respirer mieux.

**Donc, vous quittez la tente. Et ensuite?**

Je propose à Louis de nous encorder, mais il refuse, disant que ça fait un kilo de moins à traîner. Je jette un dernier coup d'œil à mon sac qui contient quelques vivres: du nougat, des tubes de lait condensé, du chocolat, des chaussettes de recharge et mon vieil appareil photo Foca 24x36 équipé d'une pellicule en noir et blanc. Je saisissais notre petite caméra, la remonte à la main pour faire un test. Elle démarre, se bloque et s'arrête. Je me rends compte que si nous faisons le sommet, il ne sera pas filmé... Et pourtant la caméra fonctionnait au camp 4, mille mètres plus bas. Je remets mes moufles en laine, saisissais mon piolet et je commence la trace, enfoncé dans la neige jusqu'à mi-cuisse. Le froid intense de l'altitude nous frappe de face. Il nous domine, nous paralyse. Peu après 6 heures, nous reprenons la marche, crampons aux pieds, qui ne sont pas encore équipés de pointes à l'avant comme aujourd'hui. La pente est assez raide, nos gestes sont lents. Biscante prend la tête de la cordée. Par endroits, la glace est compacte comme du ciment bleu. Nous n'échangeons pas le moindre mot. Seul notre souffle saccadé accompagne nos longs silences. Le froid nous pénètre et s'installe en nous. J'ai la hantise de l'état déficient de mes pensées, mon intellect fonctionne au super ralenti. De plus en plus, nous marquons des temps

d'arrêt. Dans le regard de Lachenal, je crois déceler une inquiétude grandissante. Nos vestes de duvet semblent de minuscules remparts contre ce froid qui nous dévore. Nous tapons des pieds pour évacuer la poudreuse qui «botte» et bloque les pointes des crampons. Si le vent souffle, au-dessus de nous le ciel est pur. Le soleil brille mais ne nous réchauffe pas. Tel un automate, je suis la trace de Biscante dans un état second.

**Plus tard, tu diras dans ton livre: «Une coupure immense me sépare du monde. J'évolue dans un domaine différent: désertique, sans vie, desséché...»**

Un domaine où la présence de l'homme n'est pas souhaitée. Nous bravons un interdit mais nous passons outre et c'est sans aucune crainte que nous nous élevons peu à peu. La pensée de la fameuse échelle de sainte Thérèse d'Avila me saisit et s'accroche à mon cœur.

**Permet-moi une question...**

**Que vient faire Thérèse d'Avila dans cette aventure?**

Elle a accompagné l'ensemble de ma vie et je n'éprouve pas le moindre regret. C'est une exactitude intérieure qui m'habite à travers elle. Mais je ne pense pas que mon ami Lachenal partage ces mêmes émotions. Il réagit en guide que je ne suis pas. En ce jour du 3 juin 1950, le patron de la cordée c'est lui. Son rôle est d'assurer notre sécurité, ce qu'il honore en grand professionnel de la montagne qu'il est. Toutes mes réflexions intérieures et philosophiques ne le concernent pas. Puis Biscante s'arrête, tend son piolet, se retourne vers moi et crie: «Couloir!» La solution vers le sommet est là, imprévue, devant nous. Nous devons être aux alentours de 7800 mètres. Allons-y. Il est environ midi. Je devine que l'inquiétude envoit Lachenal au fur et à mesure que nous nous élevons. La marche vers le haut est terrifiante d'épuisement. Biscante se plaint à chaque arête. «Je ne sens plus rien. J'ai les pieds qui commencent à geler», hurle-t-il en délaçant ses chaussures. Je

(Suite page 38)

# « A 200 mètres du sommet, Lachenal me lance : Si je fais demi-tour ?

— Je continuerai seul.  
— Alors, je te suis »

suis très vite conscient du danger. Mon compagnon me fixe. Nous risquons de nous geler les pieds... Dans ses yeux, je lis : « “Crois-tu que cela vaille vraiment le coup ?” Responsable de l'expédition, je suis brusquement anxieux. L'Annapurna mérite-t-il les risques que nous prenons ? Nous reprenons la trace, perdus dans nos pensées. Biscante, cassé en deux, avance pas après pas. Soudain il m'empoigne et lance : “Si je fais demi-tour, qu'est-ce que tu fais ?” En quelques secondes toute l'expédition défile dans ma tête : la longue marche d'approche, les repérages épuiants, nos camarades équipiers qui nous attendent plus bas, Rébuffat, Terray, Couzy, Schatz, Ichac, Noyelle, le Dr Oudot, et qui espèrent tous tellement la victoire, l'organisation qui nous a pris un an de préparation, l'installation des camps sur la face... Arrêter alors que nous touchons peut-être au but ? Impossible. Mon choix est définitif. Je prends mes responsabilités : « “Alors je continuerai seul.” Et Biscante, le guide, ajoute : “Alors, je te suis.” Les dés sont jetés. Il est midi. Cela fait six heures que nous faisons la trace, jusqu'au ventre dans la neige épaisse. Le piolet s'enfonce jusqu'à la garde. Lachenal multiplie les arrêts et j'imagine beaucoup de questions dans ses silences. Mais la victoire semble si proche, si réelle. Nous n'échangeons aucune parole, aucun regard, occupés que nous sommes à progresser, courbés par l'effort intense. Mais si chaque pas est douloureux, nous sommes attirés malgré tout vers la pente.

[A cet endroit du récit, Maurice Herzog, les yeux fermés, marque un temps d'arrêt.

*S'ensuit un long silence. Puis, d'une voix calme où l'émotion est palpable, il reprend dans un murmure.]*

... Encore quelques pas. Un petit détour vers la gauche. Brusquement un vent violent nous gifle le visage. Il n'y a plus rien devant. Le ciel est pur. Le sommet est là, sous nos pieds. Nous avons vaincu l'Annapurna. Nous sommes à 8050 mètres d'altitude. Ah ! Les autres... s'ils savaient... Ce fut ma seule pensée en cette seconde magique, je pensais à mes amis dans les autres camps. J'aurais tant voulu les avoir autour de nous. Le sommet de l'Annapurna est une crête de glace et une corniche ourlée. Les précipices de l'autre côté sont insondables, terrifiants. Ils plongent directement sous nos pieds. Il n'en existe guère d'équivalent dans aucune montagne au monde. Devant nous, des nuages flottent à mi-hauteur. Ils cachent la douce et fertile vallée de Pokhara, 7000 mètres plus bas. Plus haut, il n'y a rien, absolument rien, que le ciel vide. Nous avons vaincu, la mission est remplie. Mais quelque chose de beaucoup plus grand est accompli. Mon Dieu que la vie sera belle maintenant.

## Comment Lachenal vit-il cette victoire ?

Je discerne dans ses yeux un mélange de joie et de fatigue. L'angoisse semble s'être quelque peu dissipée. J'aperçois même l'ombre d'un sourire. Je le dirai plus tard, nous sommes unis comme deux frères. Il y a quelque chose d'irréel chez Lachenal. J'ai le sentiment que nous sommes épaule contre épaule au cœur d'un rêve. Nous sommes psychologiquement en apesanteur dans notre vécu le plus secret, nous avons

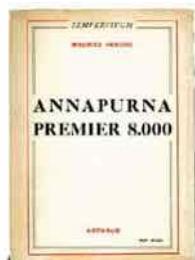
réussi l'impossible. Vaincre un 8000. C'est aussi la France qui gagne.

**Je t'écoute et une question me taraude. Permet-moi de te la poser : si Lachenal avait fait demi-tour, aurais-tu vraiment continué seul ?**

Je pense que oui, car j'étais dans un état second. Aurais-je réussi sans lui ? Certainement pas ! Nous étions avant tout une cordée. Il connaissait le risque de perdre ses pieds définitivement et il a assuré malgré tout son rôle de guide, et cela jusqu'au bout. Il a fait avec noblesse son métier, comme il l'aurait fait pour tout autre, sur le mont Blanc ou une autre course dans les Alpes. Mais, depuis cinquante ans, j'entends toujours la seule phrase qu'il prononce au sommet : “Alors, on redescend ?” J'ai répondu : “Donne-moi encore deux minutes, Biscante. J'ai des photos à faire.” Je retire de mon sac le vieux Foca, un drapeau tricolore et les fanions du club alpin.

Je tends l'appareil à Louis : “Tiens, tu veux me prendre ? – Oui, mais fais vite, active-toi”, me répond-il. Le vent souffle en rafales, je suis contraint pour m'en abriter de descendre de 2 mètres vers la corniche qui ourle le sommet. Le cliché qui en résultera fera la couverture de Match. La pente semble continuer à droite, ce qui deviendra, durant des années, un lourd objet de polémique. Je lève les bras de la victoire, Lachenal cadre un peu au hasard, grelottant de froid. Je recharge en couleur. Je prends une photo de mon ami, qui sera hélas floue. Il me dit : “Arrête, Momo, ce n'est pas le moment. On n'a pas de temps à perdre, il faut redescendre au plus vite. Tout de suite ! Suis-moi ! Le temps se couvre. La cousse [tempête] arrive sur nous.” Il a raison. Mais je ne peux m'y résoudre. Je pense à Mallory, Irvine, Mummery, Shipton... Tous ces noms, tous ceux qui ont tenté comme nous cette ascension. Je pense à Chamonix, où j'ai vécu mes plus belles courses. Je n'arrive pas à m'arracher de ce sommet. “Allez ! Droit en bas”, insiste Biscante qui a bouclé son sac et amorce la descente. Je rassemble piolet, lunettes... et je me précipite dans ses traces. Lachenal marche vite, il court.

Je marque un temps d'arrêt, le terrain devient dangereux, rochers, glace, neige dure. Je tombe le sac. Un geste maladroit et je vois mes gants rebondir dans la pente et disparaître. Les conséquences de cette perte peuvent devenir graves. Je suis mains nues à presque 8000 mètres. Bêtement, j'hésite



## ADIEU « MOMO »

« Annapurna, premier 8 000 », le livre-témoignage de Maurice Herzog, s'est vendu à 15 millions d'exemplaires dans le monde. L'intégralité des droits a été reversée à la Fédération française de la montagne pour que de jeunes alpinistes puissent à leur tour monter des expéditions. Paris Match publia cette aventure en couverture de son numéro 74 du 19 août 1950 et y consacrera 16 pages illustrées par les admirables photos de Marcel Ichac. Maurice Herzog est mort le 13 décembre 2012, paisiblement, dans son sommeil. Grand-Croix de la Légion d'honneur, il a eu droit à l'hommage de la nation aux Invalides.

à prendre dans mes affaires une paire de chaussettes pour protéger mes mains. Trop tard. Je dois rejoindre le camp 5, où Rébuffat et Terray sont en train de nous attendre.

#### **Tu es donc sans gants à très haute altitude, une véritable aberration !**

Tu veux dire une tragédie, oui. En un seul mot bien français : une véritable connerie que je vais payer très cher. Nous avons quitté le camp vers 6 heures et atteint le sommet vers 14 heures, voici huit heures que nos organismes sont exposés à des conditions extrêmes.

#### **Que devient Lachenal, le vois-tu encore qui court vers son salut ?**

Il est à plus de 300 mètres de moi dans le couloir de la Faucille, la porte du glacier qui nous a ouvert la victoire. Il court, s'arrête, repart. Mais du grand beau au sommet, il ne reste rien. Le ciel s'assombrit, des nuages noirs sont sur nous, la brume s'épaissit dans des tourbillons de neige.

Je cherche désespérément le camp 5 sans le trouver. Cela semble durer des heures. Voici enfin deux taches sombres : les tentes. Rébuffat et Terray sont là. Une tête apparaît : mon ami Lionel me fixe ; puis celle de Rébuffat. Je leur annonce : "Ça y est, on revient de l'Annapurna, on a fait le sommet." Mes compagnons crient, accueillant la victoire avec joie. Lionel m'interroge : "Mais où est Biscante ? Il n'est pas avec toi ?" Je réponds : "Je pense qu'il ne va pas tarder. Il a dû se perdre. Il était devant moi. Il doit chercher le camp dans les bourrasques." Brusquement Terray saisit mes bras : "Momo, tes mains ! Mais regarde tes mains ! Mes doigts sont mauve et blanc, durs comme du granit. J'ai peur. Soudain la voix de Lachenal nous frappe au cœur : "Oh, oh ! Au secours." Terray se précipite et étreint son vieux frère de cordée, complètement épuisé, titubant, haletant, de la salive gelée entourant sa bouche. "Lionel, j'ai les pieds gelés, je vais les perdre. Conduis-moi vers le bas pour les sauver, Je ne veux pas les perdre. Je ne veux pas d'amputation ! Je dois voir Oudot le toubib, le plus vite possible," supplie-t-il. Et Lionel lui dit : "Impossible, nous sommes bloqués par la tempête. La nuit est sur nous. Viens sous la tente. Momo est là, les doigts gelés." Gaston Rébuffat a retiré mes chaussures et flagelle mes pieds à l'aide d'une corde pour faire circuler le sang. Mais les orteils restent blafards et violacés.

La nuit est terrible. Les tentes menacent de s'envoler. Le thé a du mal à bouillir. Tout doucement le sang semble revenir dans mes jambes mais pas dans extrémités qui demeurent insensibles. A 17 heures, les bourrasques redoublent. "Il faut partir d'ici au plus vite et foncer vers le camp 4 ou 3. Notre vie en dépend," ordonne Terray.

Dehors la dépression fait rage, le coup de vent s'est transformé en tempête himalayenne. Il faut boire chaud pour tenir, Terray prépare des thermos de thé à peine



*La cordée prestigieuse. En octobre 2006, onze stars des cimes posent pour Paris Match sur l'herbage du refuge du Couvercle, avec pour décor le mont Blanc, la vallée Blanche et les aiguilles de Chamonix. De g. à dr. : les guides Michel Arizzi, Christian Mollier (accroupi) et Xavier Chappaz, président de la Compagnie des guides de Chamonix, René Desmaison (anorak rouge et gris), Pierre Mazeaud, Maurice Herzog, Catherine Destivelle, Jean Afanassieff, le guide Alain Payot, Christophe Profit et Georges Payot (accroupi) professeur guide à l'Ecole nationale de ski et d'alpinisme.*

tiède. La nuit devient un véritable enfer. Rébuffat nous fixe et dit : "La seule façon de survivre c'est de trouver au plus vite une crevasse et de plonger dedans pour nous protéger." Nous n'avons que deux pioletts pour quatre, un par cordée. Terray fonce vers le bas, tirant son ami Biscante qui trébuche sur ses pieds engourdis. Repérer une crevasse par ce temps n'est pas simple. "Où nous la trouvons, ou nous allons crever," nous avertit Rébuffat. Terray découvre un petit pont de neige, il creuse une cavité. Soudain, le pont s'écroule. Lachenal disparaît dans un trou noir. "Ohé ! Ohé Biscante ?" s'inquiète Terray qui maintient la corde. Silence... "Rien de cassé ?" Puis vient la réponse : "Non. Venez vite. Descendez pour la nuit. Je suis dans une grotte de glace. Elle est petite, mais elle nous protégera de la tempête tous les quatre."

#### **Ce trou dans le glacier vous sauve donc la vie ?**

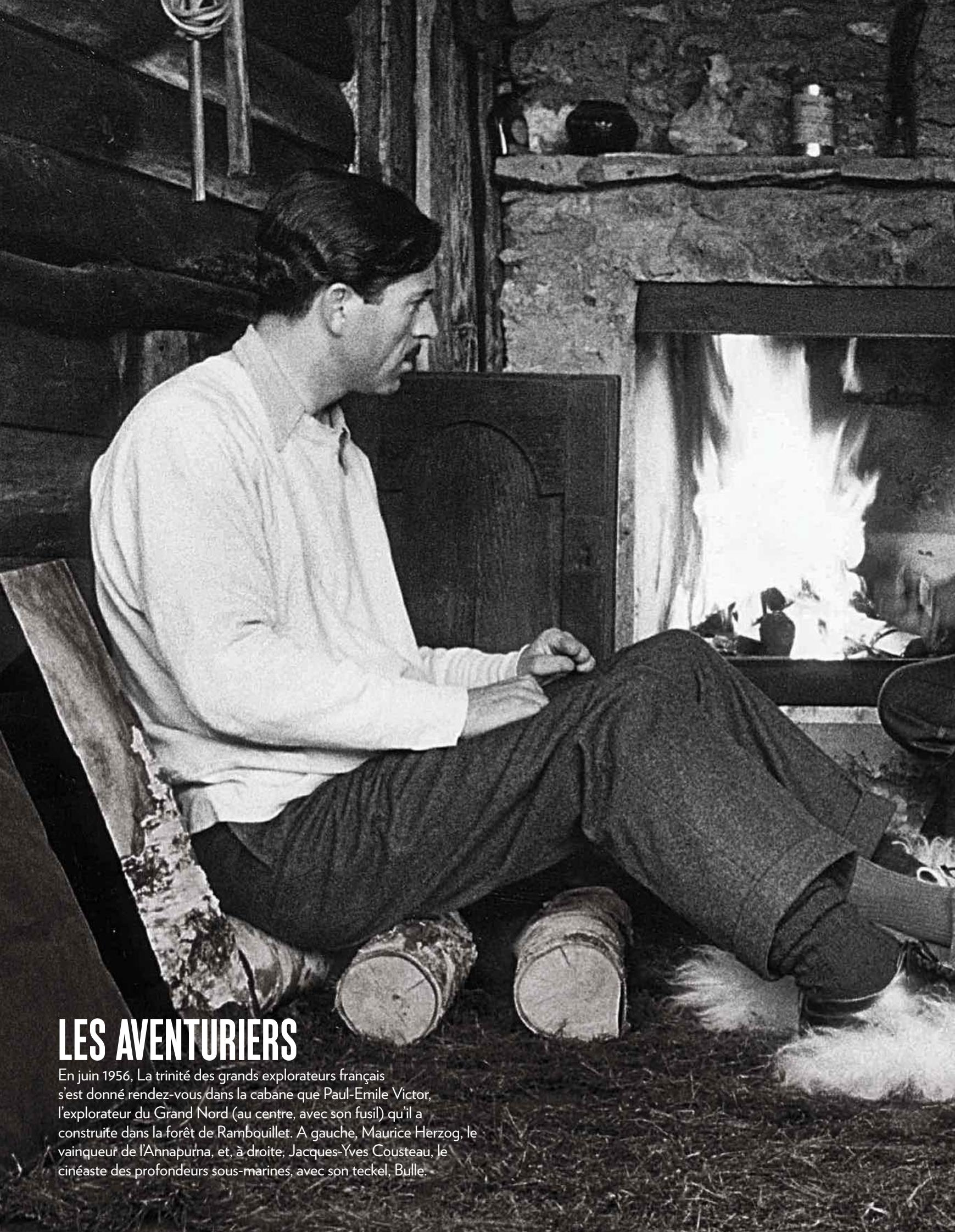
Absolument. Mais c'est dans cette maudite crevasse que, deux heures plus tard, je perds mes pieds et mes mains. Surtout mes mains. Une avalanche de neige fraîche a percé et nous submerge en envahissant la crevasse. Désespérément, je gratte peau nue le fond de la grotte à la recherche de mes chaussures enfouies sous la neige. Elles sont attachées à celles de Lachenal. Je les découvre enfin, un véritable miracle. Un regard vers le haut, il semble que la tourmente se soit apaisée. Le soleil revient, alors nous reprenons notre très, très longue descente. Lionel et Gaston blessés par la réverbération sont quasi-méconnaissables, victimes de l'ophtalmie des neiges. Nous leur bandons les yeux et les guidons comme nous pouvons. Nous titubons tous, épuisés. Un cri monte jusqu'à nous et une silhouette se précise. C'est Marcel Schatz qui progresse vers nous. Il nous prend dans ses bras, heureux de nous voir vivants. Rébuffat et Lionel vacillent sans rien voir, touchent les bras de leurs compagnons. Biscante est à genoux, statufié par

la douleur. Je suis incapable de prononcer un mot. Marcel me glisse à l'oreille : "C'est beau ce que vous avez fait !"

#### **Vous êtes vivants tous les quatre, mais un très long calvaire vous attend...**

Personne au monde ne peut imaginer les souffrances que nous avons endurées lors de cette descente vers la vie, vers les hommes. Ce fut un chemin de croix hallucinant. Imaginez-nous un instant, Lachenal et moi, assis à l'envers dans des calicots sur le dos de porteurs népalais, durant trois semaines, traversant des rivières en crue sur des ponts de corde en surplomb de précipices, subissant des injections de Novocaïne toutes les deux heures directement dans la plèvre à l'aide d'aiguilles de 15 centimètres. Je sens encore Lionel passer derrière moi, me serrer de toutes ses forces dans ses bras pour m'empêcher de hurler et de bouger face à ces maudites piqûres qu'on enfonce dans mon corps. Le diagnostic du médecin est dramatique : il envisage l'amputation de tous mes orteils et de tous mes doigts. Biscante, lui, sera amputé très court des deux pieds. Des mutilations qui ont donné lieu à des scènes surréalistes dans le train qui relie Katmandou à Delhi. Le Dr Oudot, pour éviter la gangrène qui gagnait, coupait nos doigts à l'aide de ciseaux, sans anesthésie, et les jetait par la fenêtre du wagon. Certains souvenirs terribles sont gravés dans ma mémoire et je ne peux toujours pas les évacuer cinquante ans après. Ainsi, dans l'avion du retour en France, l'odeur épouvantable du pourrissement des chairs en lambeaux d'où sortaient des asticots vivants. L'Hôpital américain à Neuilly a été notre salut. Nous y sommes restés un an pour y subir des greffes longues et douloureuses. C'est là que je dicterai "Annapurna premier 8000", puisque je n'ai plus de doigts pour l'écrire.

Avant de s'endormir, il me glissera doucement à l'oreille : "N'oublie pas mon petit armagnac avant de partir et ne le dis surtout à personne !" Il avait 90 ans. ● Christian Brincourt



## LES AVENTURIERS

En juin 1956, La trinité des grands explorateurs français s'est donné rendez-vous dans la cabane que Paul-Emile Victor, l'explorateur du Grand Nord (au centre, avec son fusil) qu'il a construite dans la forêt de Rambouillet. A gauche, Maurice Herzog, le vainqueur de l'Annapurna, et, à droite, Jacques-Yves Cousteau, le cinéaste des profondeurs sous-marines, avec son teckel, Bulle.



# ELIZABETH II

Son couronnement, le 2 juin 1953, fut un événement mondial. Le sourire de la jeune souveraine de 27 ans assise dans le Gold State Coach, carrosse utilisé lors du sacre de chaque monarque britannique depuis George IV, en 1821, est une promesse d'avenir. Et le souvenir d'un passé glorieux.

## DU COURONNEMENT A « THE CROWN »





## MAGIE DE LA TÉLÉ : TREIZE HEURES DE DIRECT POUR 300 000 PRIVILÉGIÉS

**Ci-contre :** deux jours avant le jour J, les Londoniens, bravant le temps exécrable, campent aux meilleures places le long de la route des cortèges.

**Ci-dessous :** en France, l'ambassadeur de Grande-Bretagne a invité 1 000 Parisiens à suivre les cérémonies du couronnement sur le grand écran du cinéma Marigny.

**A droite :** Elizabeth II en majesté porte les insignes de sa charge. Elle tient le sceptre royal à la croix utilisée pour chaque couronnement depuis 1661. Le Cullinan I, qui y a été ajouté en 1910, est le plus gros diamant blanc taillé au monde. Il pèse 530,2 carats. Dans le creux de sa main, l'orbe du souverain, en or et pierreries, date également de 1661 et, surmonté de sa croix, symbolise le monde chrétien. Sur sa tête, la couronne d'Etat impériale fabriquée pour son père, George VI, en 1937, est ornée en son centre du célèbre rubis du Prince noir – en réalité un spinelle rouge. Ce précieux couvre-chef de 1,3 kilo comporte 2 868 diamants – dont le Cullinan II –, 17 saphirs, 11 émeraudes, 269 perles et 4 rubis.





# PARIS 1957

# Au triomphe de la reine!

PAR IRÈNE FRAIN



**Record historique : le numéro 419 de Paris Match, du 20 avril 1957, s'est arraché à 2 231 594 exemplaires ! Le précédent, relatant les préparatifs de la visite d'Elizabeth II en France, a atteint 2 103 136 ventes. Celui du couronnement s'était hissé à 1 402 396 exemplaires, record de l'année 1953.**

Na vie avec Elizabeth II a commencé l'année de mes 7 ans. Nous étions assis à la table familiale quand mon père a parlé d'un voyage que la souveraine venait de faire à Paris. Socialiste convaincu, il ne s'était jamais intéressé aux reines et aux rois mais, pour une fois, il avait du mal à contenir sa surexcitation. Puis il a gravement annoncé : « On va acheter Paris Match. »

Dans les milieux populaires des années 1950, on comptait chaque centime. A sa solennité, j'ai saisi qu'il s'autorisait un sérieux dépassement budgétaire. Mais pas moyen d'y échapper, la reine d'Angleterre était venue en France, il fallait tout voir, tout savoir.

Quand j'ai consulté le chiffre des ventes de ce numéro de Match, le plus gros de son histoire, j'ai saisi que la scène qui s'était déroulée dans notre petit bout de longère bretonne n'avait rien de singulier. Dans toutes les classes sociales, des centaines de milliers de Français ont eu le même mouvement que mon père. Le numéro 419 de Paris Match du 20 avril 1957, qui affichait en une la photo de la reine à l'Arc de Triomphe, est un super-collector. Sa sortie, il faut dire, fut préparée de main de maître. La direction du journal avait tiré les leçons du couronnement du 2 juin 1953. La cérémonie, diffusée en direct à la télévision – choix d'Elizabeth elle-même, au mépris de l'opposition de Churchill et de ses conseillers – avait permis à la jeune souveraine d'éclipser tous les monarques de la planète et même les plus fameuses vedettes de Hollywood. Elle était devenue la femme la plus célèbre du monde, une star planétaire. LA reine.

En France, malheureusement, seuls des privilégiés avaient pu se régaler du mirifique spectacle : à peine 60 000 récepteurs de télévision. Début 1957, au moment de sa visite en France, ils sont 500 000. Mais les moyens techniques et le budget de l'unique chaîne française, la RTF, sont encore loin de permettre

les retransmissions en direct et non-stop dont nous sommes familiers en 2018. De toute façon, quand la télé de l'époque se risque à livrer des images en live, elles sont floues. Et en noir et blanc. Or dès qu'apparaît Elizabeth II, c'est du haut en couleur !

Une aubaine pour la direction de Paris Match. Dès que la date du voyage est officielle, elle arrête un plan de bataille. Il tient en deux phrases : occuper le terrain laissé libre par la télé et construire un feuilleton. Semaine 1 : la reine avant son voyage à Paris. Semaine 2 : la reine à Paris. Semaine 3 : souvenirs, souvenirs. Même si ça coûte cher, on publiera un maximum de photos couleur.

En somme, Match élabore une sorte de « The Crown » avant la lettre. Sauf qu'en 1957, dans les images, tout est vrai. Les décors, les costumes, les personnages, la reine, le prince, les dames d'honneur, l'avion, les décapotables, le président de la République, les diamants, les dorures, les falbalas, le grand tralala. Pas d'acteurs, pas de reconstitution.

Bien sûr, dans les textes du magazine, très peu de dialogues, contrairement à la série de Netflix. Pour une raison simple : la reine, jusqu'à une époque très récente – janvier 2018 –, n'a jamais donné d'interview. En 1957, les journalistes doivent se contenter de propos saisis à la volée dans le brouhaha des réceptions officielles. Ils doivent avoir l'ouïe fine, savoir se faufiler dans des recoins où ils pourront voir sans être vus et se ménager des informateurs sûrs. Malheureusement, pas moyen de compter sur les domestiques de la reine : ce sont des tombes. Impossible aussi d'approcher la grande aristocratie britannique. Elle en sait long sur la vie privée d'Elizabeth mais hors de question de donner des tuyaux à des journalistes, shocking ! Enfin pas d'Internet, de Facebook, d'Instagram ou de Snapchat pour livrer en un clic à tous les internautes de la Terre des infos ou des photos croustillantes sur les dessous de Buckingham.

Malgré tout, quelques éléments de la vie privée royale ont filtré, notamment les rapports problématiques de la reine avec son mari Philip d'Edimbourg, le prince consort, qu'on surnomme déjà



*Au premier jour de sa visite officielle en France, le 8 avril 1957, Elizabeth II passe les troupes en revue et dépose une gerbe sur la tombe du soldat inconnu, sous l'Arc de Triomphe.*

en France « le prince qu'on sort ». Comment va-t-il se comporter à Paris ? Affaire à creuser. A Londres, pour commencer.

Le 13 avril 1957, Paris Match offre donc aux Français une visite guidée du palais de Buckingham. En couverture, un splendide portrait en couleur de la reine en grand uniforme de Grand Maître de l'ordre de la Jarretière. Laquelle ne doit pas être confondue avec le ruban élastique qui servait jadis à maintenir à mi-cuisse les bas des dames : il s'agit de la distinction la plus élevée de la chevalerie britannique et sa devise est le célébrissime « Honni soit qui mal y pense ».

Puis les photos montrent Elizabeth en train de partir à la rencontre de ses hussards, escortée d'un cortège de chambellans, pages et hérauts dans leurs plus beaux atours. Effet Cinémascope garanti : à l'image suivante, cape de velours noir, béret empanaché d'une cascade de plumes blanches et grand collier d'or au cou, voici la reine juchée en amazone sur un fier destrier qui semble lui aussi sorti d'un conte de fées. Une mise en scène à faire pâlir les plus grands producteurs et réalisateurs de Hollywood. A la différence que, dans Match, comme promis, c'est du vrai !

Histoire que le lecteur saisisse qu'on est entré dans le grand spectacle, on enchaîne sur une photo aérienne de Buckingham, puis sur le monumental escalier du palais, ses salons d'apparat, jusqu'au moment où Elizabeth, dûment couronnée et vêtue d'une somptueuse robe immaculée, surgit entre les pages dans la salle du trône absolument vide – manière de symboliser la solitude de sa charge. Et cependant c'est une mère : à la page suivante, voici ses jeunes enfants qui jouent, Charles, 9 ans, Anne, 6 ans...

Le message est clair. Et même s'il est fait d'images fixes, il recoupe point par point celui qui, soixante ans plus tard, a fait le succès planétaire de la série « The Crown » : Elizabeth a une apparence, celle de la reine. Et une réalité : la femme.

Ainsi, les photographes n'ont pas pu pénétrer dans ses appartements privés mais des membres du staff royal ont été autorisés à livrer quelques détails aux reporters de Match dépêchés à Londres. Ils ont ainsi appris que Philip appelle la reine « Mon chou ». Qu'elle a elle-même surnommé sa femme de chambre « Bobo ». Et qu'une de ses premières décisions de souveraine a été d'aménager une cuisine près de sa salle à manger privée – l'ancien office se trouvait à l'autre bout du palais, elle en avait ras-la-couronne de manger froid. Simple comme vous et moi, la Queen ! Lors des repas, elle demande aux domestiques de poser les plats sur la table et chacun, à commencer par elle, se sert tout seul.

« Bonne ménagère ! » s'extasie aussi le reporter, la preuve : au début de chaque semaine, en plus de ses charges officielles – les boîtes rouges à lire, recevoir Churchill, et tout son royal tintouin –, elle établit elle-même les menus de sa petite famille. Et elle y démontre la même souveraine autorité qu'au moment où elle a dû trancher de l'épineuse question des amours de sa sœur Margaret avec le « group captain » Townsend. Et sur un autre sujet qui fâche : l'attribution du titre d'Altesse royale à son susceptible mari.

## PHILIP VEUT DIRIGER LE PALAIS COMME UN NAVIRE DE GUERRE

Le mari et sa femme ont chacun leur univers, semble-t-il. Y aurait-il de l'eau dans le gaz ? A la table royale, le germanique Philip se siffle du vin du Rhin, tandis qu'elle se borne à un sage jus de fruits. Il paraît aussi que Philip veut diriger le palais comme un navire de guerre. Elizabeth, excellente épouse selon les normes des années 1950, se soumet. D'ailleurs ne déclare-t-elle pas, en privé : « Sans mon mari, je ne pourrais continuer » ?

Pas étonnant que les ventes du journal explosent dès ce premier numéro : en plus de la reine, il nous présente son double secret : l'épouse énamourée. Là encore, Match ne manque pas de nous mettre en scène à point nommé, et photos à l'appui, quelques personnages secondaires. Tous sur les dents, comme on s'en doute, à la veille du voyage en France. Son coiffeur, un Français. Puis la « maîtresse des robes », une duchesse qui tiendra à tout moment à la disposition de la reine des bas Nylon, des gants de recharge – comme ce sera salissant, de serrer toutes ces mains... – et des tablettes de glucose : la jeune souveraine est timide et nerveuse ; sans ce secours, elle perd tous ses moyens. Enfin la duchesse veillera sur ses vêtements – on dit alors « ses toilettes ». Ils seront tous soigneusement numérotés, robes, vestes, manteaux, mais aussi étoles, chaussures, sacs et bijoux. La reine semble aussi s'en faire une montagne. Elle a obtenu un mois à l'avance le minutage exact de sa visite à Paris et l'a appris par cœur, comme le plan de l'Elysée, où elle sera logée – il ne s'agit pas qu'elle s'y égare et, « My Godness ! », tombe nez à nez en chemise de nuit sur un domestique mâle et français.

Au palais présidentiel, la fébrilité est encore plus intense. Les gardes républicains répètent, les majordomes disposent le service à thé de Sa Majesté dans la suite qu'elle va occuper. Un journaliste de Match est là pour photographier. En plus (*Suite page 48*)



Voir et être vue : promenade sur le « G.-Borde-Fretigny », qui dispose d'une cabine de verre, pour admirer la Ville lumière au fil de l'eau.

de la porcelaine de Sèvres, il flashe aussi le lit de la reine, un meuble Louis XVI choisi par la présidence – faute de goût, n'avons-nous pas décapité ce roi ? – ainsi que ses draps de lin rebrodé de roses. Sur la table de chevet, délicate attention, une photo de Charles et Anne. Puis le reporter immortalise une femme de chambre donnant l'ultime « polish » à la future baignoire de la reine d'Angleterre, et l'angoisse de l'intendant-chef de l'Elysée au moment de dresser la table d'apparat. Le suspense devient insoutenable.

Enfin la reine prend l'avion pour Paris. A l'Elysée, au même moment, 10 heures du matin, le valet de chambre du président Coty lui présente avec toute la componction nécessaire son haut-de-forme et sa jaquette dûment barrée du grand cordon de la Légion d'honneur. Paris Match est là. Et aussi à Orly, à midi pile, quand le président accueille la souveraine au pied d'une passerelle drapée de pourpre et bleu marine – excellent pour les photos couleur. Les deux chefs d'Etat, côté à côté à l'arrière de la même décapotable, font une entrée triomphale dans une capitale pavoisée avant de rejoindre, devant l'église Saint-François-Xavier, une escorte de gardes républicains qui les conduit à l'Elysée. La météo elle-même la joue conte de fées: grand soleil, ciel aussi bleu que les yeux de la reine. Une foule immense acclame le cortège. Pas un trottoir, un balcon, une fenêtre de chambre de bonne d'où ne tombent les vivats. Dans les rues, tels nos modernes portables, des télescopiques en carton sont brandis pour capturer la fugitive image royale.

Une évidence saute alors aux yeux de tous les observateurs: les Français ont guillotiné Louis XVI, mais quelque chose en eux est resté monarchique. On en aura confirmation l'année suivante, quand, sur proposition du général de Gaulle, la France plébiscitera la Constitution de 1958...

A l'Elysée, pour l'instant, on est bien loin de ces tracas politiques. Le président Coty est tout occupé à décorer Philip du grand cordon de la Légion d'honneur. C'est qu'il faut sérieusement le ménager, le prince qu'on sort, ont fait savoir les diplomates britanniques. Coty doit lui donner l'accolade. Au nom de l'entente cordiale dans les ménages royaux, il propose à Elizabeth de se charger de la rituelle embrassade.

On ne l'a pas prévenue – encore un coup de ses conseillers. Mais, comme toujours, le premier moment de surprise passé, la jeune souveraine assure et, d'un kiss-kiss de très belle tenue, embrasse généreusement son mari sur les deux joues. « Un geste follement français », dira plus tard la souveraine, encore émue de

Après avoir applaudi un opéra de Rameau, retour à Paris et, la nuit venue, nouveau geste « follement français »: on offre à Elizabeth et Philip une croisière en amoureux sur la Seine

l'offre du président. « Français », dans sa bouche d'Anglaise, signifie « amoureux de l'amour ». La France l'a comprise, le voyage commence bien. Seul souci pour Paris Match: les photographes n'ont pu immortaliser le royal double bisou. Le protocole s'y est opposé. La femme derrière la reine, on veut bien, mais il y a quand même des limites, en 1957 !

Les reporters se rattrapent dans l'après-midi, quand Elizabeth remonte les Champs-Elysées. Et surtout le soir, au grand gala de l'Opéra. Tandis que les invités, à voix basse, s'extasient sur les 30 ans d'une souveraine qui en paraît 20, les flashes crépitent, mitraillent à tout-va, avec une prédilection pour les scènes où



Au Louvre, le dîner d'Etat avec le président Coty a lieu salle des Cariatides. Entre le repas et la réception officielle, Elizabeth et Philip s'éclipsent un instant pour un tête-à-tête discret.



*Parée de la tiare Vladimir et du collier Delhi Durbar, Elizabeth assiste, le 8 avril 1957, au ballet « Le chevalier et la damoiselle », de Philippe Gaubert et Serge Lifar, à l'Opéra de Paris.*

la femme, justement, prend le pas sur la reine. Le moment, par exemple, où elle se repoudre dans un coin de la loge présidentielle. Ou son émotion lorsqu'elle entend le «Vive la reine !» lancé en chœur par les 50 000 Parisiens massés sur la place de l'Opéra. Ou encore les chaussures du soir qu'elle découvre quand elle retrousse sa robe de satin pour descendre un escalier qui lui semble périlleux. Un reporter réussit aussi à saisir le mot éberlué qu'Elizabeth glisse au ministre de la Défense : «Comment les Français ont-ils pu guillotiner un roi ?»

## APRÈS LE DÎNER DE GALA, ELIZABETH S'ISOLE AVEC PHILIP, LOIN DES REGARDS...

Au deuxième jour de sa visite, le temps reste au beau fixe mais la température se fait polaire. Au moment où la souveraine s'installe à l'arrière de sa décapotable pour rejoindre Versailles, on installe gentiment une couverture sur ses royaux genoux. Déjeuner dans la galerie des Glaces, elle écarquille les yeux devant les fastes de Louis XIV, puis sur ceux de Louis XV, quand on rouvre pour elle le théâtre du Trianon, fermé depuis deux siècles. Après avoir applaudi un opéra de Rameau, retour à Paris et, la nuit venue, nouveau geste «follement français» : on offre à Elizabeth et Philip une croisière en amoureux sur la Seine. Sur le bateau, on leur a aménagé une loge de verre qui déborde de lys et de roses. Ils sont seuls à bord. Depuis les quais, pour que nul, dans la foule qui se presse sur les rives et les balcons, ne perde une miette de la romance royale, des projecteurs ultra-puissants inondent la barcarolle de pinceaux de lumière, à croire qu'on tourne une superproduction. La reine en est pleinement consciente, elle a joué le jeu : robe rebrodée d'argent, cape de renard blanc, diadème, rivière de diamants.

La ville de Paris, elle aussi, a sorti le grand jeu : sur les quais, procession et cantiques des Petits Chanteurs à la Croix de bois, illuminations de Notre-Dame, feu d'artifice. Les badauds comme les mondains regagnent leurs foyers sur un petit nuage, tandis que la reine rentre à l'Elysée épousée mais ravie. On peut raisonnablement penser que cette nuit-là, entre Philip et elle, il n'y eut pas de scène de ménage. Et qu'avec tout ce beau romantisme à la française, en dépit du protocole qui leur avait prudemment médié des chambres séparées, ils ne firent peut-être pas lit à part.

Après tous ces fastes, le troisième jour d'Elizabeth à Paris réussit le prodige de se transformer en apothéose. Dîner au Louvre,

3 000 invités. La journée, avec une dizaine de visites protocolaires mortellement ennuyeuses, a épuisé la jeune souveraine. Elle a sans doute pris sa dose de glucose : elle est plus ravissante que jamais et prononce son discours en français avec une assurance parfaite. A la fin du dîner, coquine – effet secondaire de son petit cachet revigorant ? – elle s'isole avec Philip dans un petit coin tranquille. Avec toute cette foule, ce n'est pas un mince exploit mais un photographe la surprend en train de l'aguicher. Son flash ne les rate pas. La scène est très décente mais les Français, en découvrant le cliché dans Match, en seront tout émoustillés...

Un peu plus tard, la foule sépare les amoureux. Philip s'alarme et crie : « Jamais je retrouverai ma femme ! » De son côté, Elizabeth s'inquiète : elle a dû prendre, sans lui, la tête du cortège officiel. Au mépris du protocole, elle se retourne. Ouf ! Philippe arrive. Là encore, un photographe éternise sa panique.

Sa passion pour le prince est de plus en plus criante. Le dernier jour, lorsque le couple visite les usines textiles de Roubaix, elle ne quitte pas son mari d'un œil, surtout quand il salue les jeunes ouvrières, tétanisées, il est vrai, par la prestance et la beauté du prince.

Quelques jours après le retour du couple à Londres, la publication par Match de toutes ces photos et récits saisis sur le vif achève de faire chavirer le cœur des Français. Le jour du couronnement, ils avaient aimé la reine. A présent, ils adorent la femme. Belle, jeune, passionnée et cependant toujours gracieuse et élégante, elle est devenue, le temps de sa visite en France, leur reine de cœur.

Puis un dernier numéro, celui de la semaine 3, commémoré dans un album photo ce fabuleux voyage. Entièrement en couleurs, et dédié à la souveraine – depuis le couronnement, elle lit Match... Ce numéro, à l'étranger comme en France, aura un retentissement colossal. Pas seulement par son tirage phénoménal. Avec toutes ses images qui réussissent le tour de force d'être à la fois fastueuses, vivantes, tendres et parfois cocasses – humaines, en un mot – le « feuilleton Windsor » a pris son véritable essor.

Le plus extraordinaire de cette saga, c'est que, soixante ans plus tard, Elizabeth, son personnage central, n'a toujours pas lassé les foules. C'est même tout le contraire. A 92 ans, lointaine et proche à la fois, romanesque sans qu'on sache au juste à quoi ça tient, intensément présente, pourtant souveraine et semblant tutoyer l'invisible, elle garde le même pouvoir de fascination. Et on a l'impression que son feuilleton, qu'il soit mis en scène dans la série «The Crown» ou vécu en live au balcon de Buckingham, n'aura jamais de fin. ●

Irène Frain



## PIAF: NOUVEL HYMNE À L'AMOUR

Au mariage d'Edith Piaf et du chanteur et parolier Jacques Pills, le 20 septembre 1952, en l'église Saint-Vincent-de-Paul de New York, il y avait une dame à tout faire : Marlene Dietrich. Conseillère, témoin et maîtresse de cérémonie, l'« Ange bleu » n'a pas quitté l'interprète de « La vie en rose » d'une semelle. Trois ans plus tôt, la « Môme » pleurait Marcel Cerdan, pour qui elle avait écrit « L'hymne à l'amour ».



# On les appelait les vedettes

C'est seulement avec la vogue hollywoodienne et l'avènement des Golden Sixties que les célébrités deviendront des stars



## LE SWING DE DJANGO

Django Reinhardt dans sa position favorite : installé dans sa roulotte avec sa guitare. S'il a perdu l'usage de deux doigts à la main gauche, l'inventeur du jazz manouche n'en est pas moins un joueur d'exception.





## **MANNEQUIN ET CASSE-COU**

Modèle chez Dior, Colette Duval (photographiée par Willy Rizzo) est devenue une adepte du parachutisme. Le 24 mai 1956, elle saute au-dessus de la baie de Rio de Janeiro, à 11147 mètres d'altitude, et bat le record du monde de chute libre.

## **JOUVET, LE MALAISE ET LA MORT**

Cette photo de Louis Jouvet reposant sur un divan est un document: elle fut prise quinze jours avant sa mort, après un malaise sur le tournage de son dernier film, « La noce des quatre jeudis ». Comme Molière, l'acteur est terrassé par un infarctus dans son théâtre, le 17 août 1951.

## **MONTAND, LA PASSION « CASQUE D'OR »**

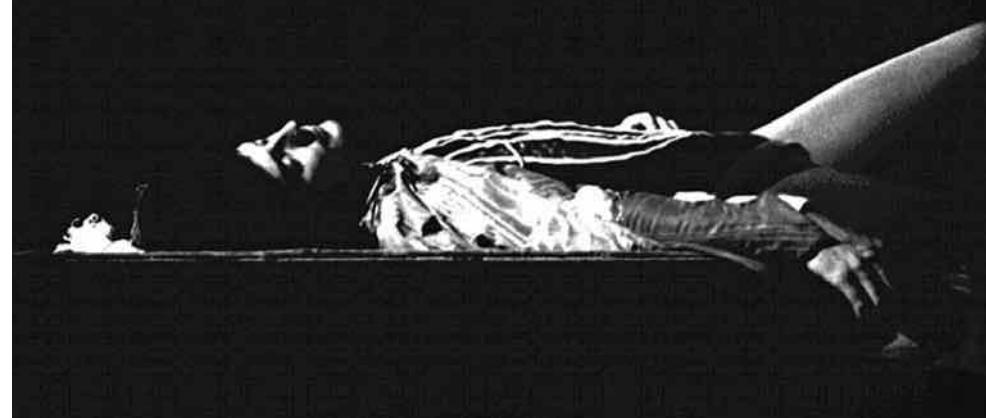
Yves Montand et Simone Signoret, l'héroïne de « Casque d'or », lézardent au soleil, à Cagnes-sur-Mer, durant l'été 1951. Ils se marieront en décembre.



## **GÉRARD PHILIPE ET MICHELE MORGAN AU CORPS-À-CORPS**

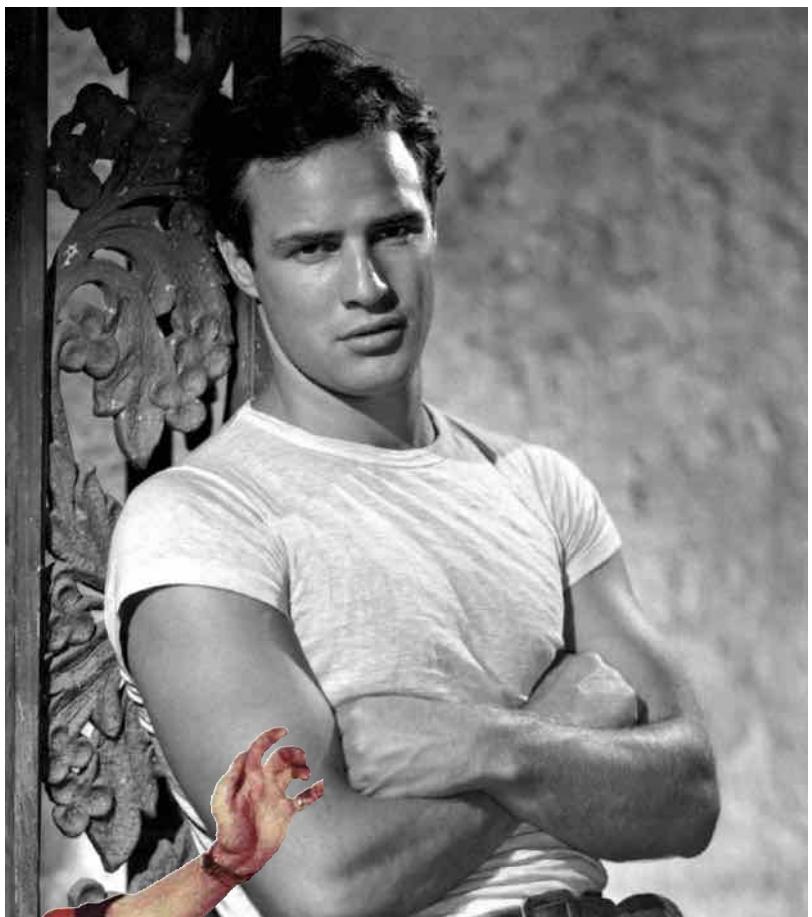
La fièvre monte sur le plateau mexicain des « Orgueilleux », d'Yves Allégret, en 1953, avant la scène d'amour que vont tourner ensemble, quasi nus, les deux acteurs.

Le 25 novembre 1959, la France pleure Gérard Philipe. Personne ne veut croire que celui qu'on a vu si souvent mourir sur scène, comme ici dans « Lorenzaccio », ne se relèvera plus pour venir saluer son public. Il disparaît à 37 ans.



## **MARLON BRANDO : « L'ÉQUIPÉE SAUVAGE »**

Doté d'un magnétisme animal, Marlon Brando devient célèbre en même temps qu'un sex-symbol en 1951 avec « Un tramway nommé Désir », la pièce de Tennessee Williams adaptée au cinéma par Elia Kazan. A 27 ans, il crève l'écran dans la peau du brutal Stan Kowalski face à Vivien Leigh, qui décroche l'Oscar pour le rôle de Blanche DuBois. Brando, lui, obtient le Prix d'interprétation masculine à Cannes, l'année suivante, pour « Viva Zapata ! » du même Kazan.



## **ELVIS « THE PELVIS »**

Depuis son apparition télévisée dans le fameux « Ed Sullivan Show » le 9 septembre 1956 – 80 % de part d'audience ! – l'Amérique fait les yeux doux à Elvis Presley. A 21 ans, moue boudeuse, sourire en coin, il a le blues dans la voix et un déhanché absolument scandaleux, qui lui vaudra le surnom d'« Elvis the Pelvis ». Le premier bad boy du rock est né.



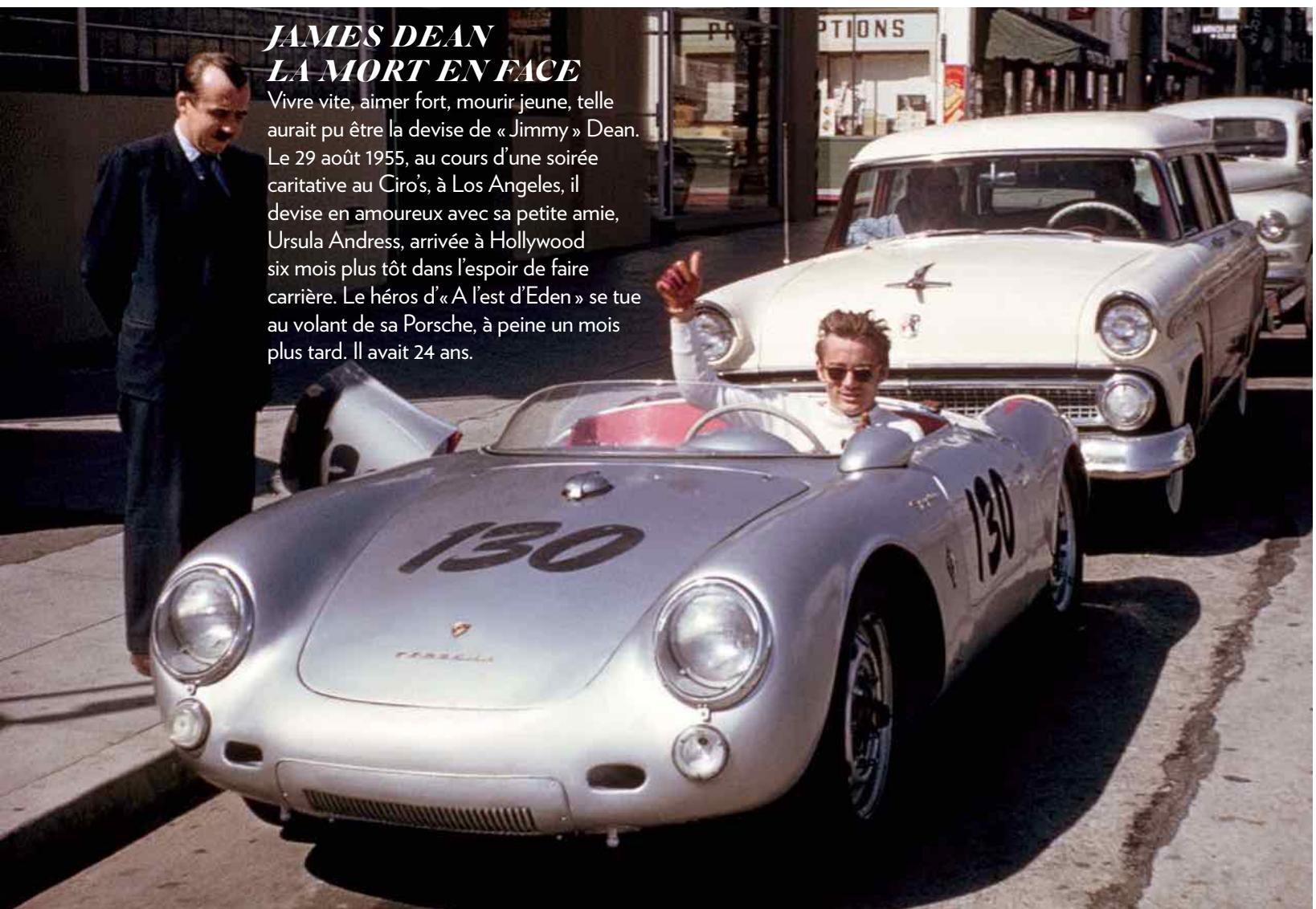
# **La fureur**



# de vivre

## JAMES DEAN *LA MORT EN FACE*

Vivre vite, aimer fort, mourir jeune, telle aurait pu être la devise de « Jimmy » Dean. Le 29 août 1955, au cours d'une soirée caritative au Ciro's, à Los Angeles, il devise en amoureux avec sa petite amie, Ursula Andress, arrivée à Hollywood six mois plus tôt dans l'espoir de faire carrière. Le héros d'« A l'est d'Eden » se tue au volant de sa Porsche, à peine un mois plus tard. Il avait 24 ans.



## CHARLOT CONDAMNÉ À L'EXIL

L'Amérique maccarthyste le détestait, mais c'est le FBI et le procureur général qui ont fait fuir l'acteur anglais en le harcelant pendant plusieurs années. Le 18 septembre 1952, à New York, Charlie Chaplin embarque avec sa famille à bord du paquebot « RMS Queen-Elizabeth » et quitte ce « triste pays » pour un aller sans retour. Il s'installe en Suisse, à Corsier-sur-Vevey, avec sa femme Oona, qui lui donnera huit enfants. Cameraman amateur, Chaplin filme Jane, née le 23 mai 1957, dans les bras de sa mère.

# Hollywood s'amarre à l'Eden-Roc

Pause gourmande à l'hôtel du Cap-Eden-Roc, à Antibes, pour Juliette Gréco, le producteur Darryl F. Zanuck et le cinéaste Orson Welles, qui défendent tous les trois « Les racines du ciel », le film de John Huston, au Festival de Cannes 1959.

Le magnat de Hollywood veut faire de l'égérie de Saint-Germain-des-Prés une star aux Etats-Unis. « Je l'ai profondément aimé, avouera-t-elle plus tard, mais je me reproche de ne pas l'avoir mieux aimé. J'étais féroce avec lui. »

PHOTO ANDRÉ SARTRES



# FESTIVAL DE CANNES 1950





## ET CLOVIS DÉSIGNE SON PÈRE

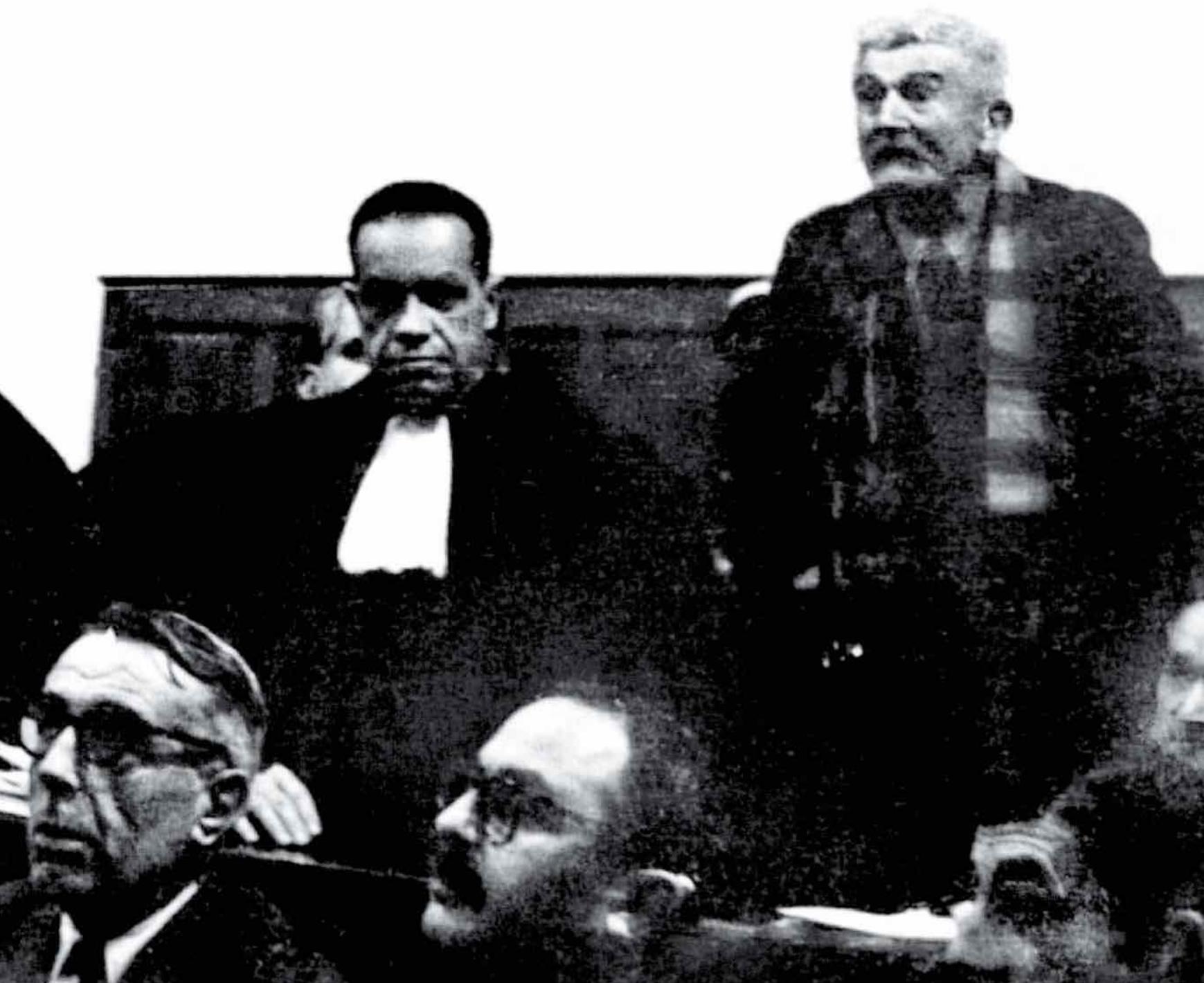
« Tu m'as dit : "C'est moi qui ai tué les trois Anglais" », accuse le fils. « Tu n'es qu'un rouleur, un braconnier, un menteur », répond le père, qui sera déclaré coupable et condamné à mort le 28 novembre 1954. Il sera gracié le 14 juillet 1960 par le président de Gaulle et libéré.

PHOTO JACK GAROFALO

FAITS DIVERS

# DOMINICI: « J'ACCUSE »

Dans la nuit du 4 au 5 août 1952, trois Anglais, Sir Jack Drummond, son épouse, Anne Wilbraham, et leur fille de 10 ans, Elizabeth, sont assassinés à proximité de la ferme de la famille Dominici, à Lurs, dans les Alpes-de-Haute-Provence. Un triple crime. Pas de mobile. Le cauchemar juridique par définition. De faux aveux, de vraies rétractations, des preuves qui n'en sont pas et des pistes oubliées. Un vieux paysan matois emmuré dans son silence mais qui peut aussi péter les plombs en pleine audience. Pour le cinéma, c'est un vrai comédien qui va séduire Jean Gabin, puis Michel Serrault. En novembre 1954, la salle du tribunal de Digne – où se déroulent les douze jours d'audience –, est trop petite pour accueillir une telle représentation! Gaston Dominici est le premier héros médiatique de l'après-guerre.





## L'ÉTERNELLE AFFAIRE SEZNEC

Le 13 février 1954, Guillaume Seznec meurt à l'âge de 76 ans, trois mois après avoir été renversé par une camionnette à Paris. Son petit-fils Bernard Le Her, frère aîné de Denis, enlace une dernière fois ce grand-père tant aimé. Le « père Guillaume » avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité le 4 novembre 1924 pour avoir tué le conseiller général du Finistère Pierre Quéméneur. Problème : il n'y a pas de cadavre, pas d'arme, pas de témoins, pas d'aveux. Le maître de scierie sera tout de même envoyé au bagne en Guyane, jusqu'à ce qu'il soit gracié en 1946. Mais en aura-t-on un jour fini avec cette affaire ? En février 2018, le procureur de Brest annonce la découverte d'un os et d'une pipe dans l'ancienne maison des Seznec à Morlaix...



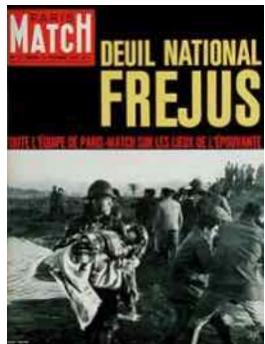
## LE MYSTÈRE DE L'EMPOISONNEUSE

Inculpée pour le meurtre par empoisonnement de 13 personnes, dont son propre mari, Marie Besnard, ici en compagnie de son avocate, M<sup>e</sup> Jacqueline Favreau-Colombier, en mars 1954, va subir pendant douze ans les affres de la prison et trois procès, pour être finalement acquittée, le 12 décembre 1961. Ce « procès du siècle » montra l'incompétence des experts et le zèle d'un juge trop jeune. Mais la « bonne dame de Loudun » n'en avait pourtant pas fini. En effet, vingt-six ans après son décès, sa fidèle avocate, alors âgée de 88 ans, s'est publiquement insurgée contre le titre du téléfilm « Marie Besnard, l'empoisonneuse », avec Muriel Robin, diffusé en 2006.

## FRÉJUS : LE BARRAGE DU MALHEUR

Le 2 décembre 1959 à 21 h 13, le barrage de Malpasset, dans le Var, cède : 50 millions de mètres cubes d'eau déferlent à 70 km/h dans l'étroite vallée du Reyran, engloutissant la ville de Fréjus, en contrebas. En vingt et une minutes, la vague meurtrière, de 50 mètres de haut, détruit tout sur son passage.

Au matin du 3 décembre 1959, les sauveteurs fouillent les décombres à la recherche de survivants. Les autorités compteront 423 morts, dont 135 enfants de moins de 15 ans. C'est la plus grande catastrophe civile française du XX<sup>e</sup> siècle.

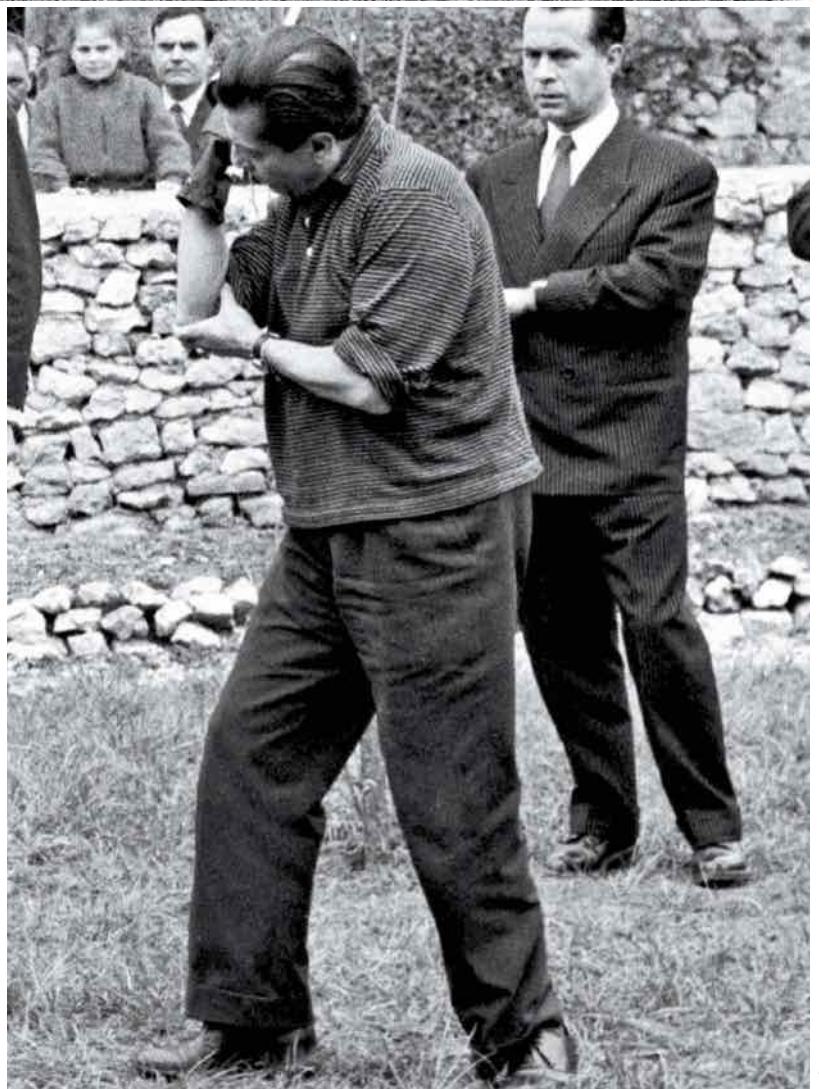




## CUEVAS-LIFAR : DUEL AU PREMIER SANG

Le danseur et chorégraphe Serge Lifar ne pouvait laisser la provocation impunie! Le marquis de Cuevas, directeur des Ballets de Monaco, n'avait-il pas fait mine de le souffleter du bout des doigts devant le Tout-Paris au théâtre des Champs-Elysées? Les deux hommes engagent donc le fer au lieu-dit le Moulin de Blaru, près de Vernon, le 30 mars 1958. Les témoins de Lifar sont deux premiers danseurs de l'Opéra, ceux du marquis, le directeur du Théâtre des Champs-Elysées et un jeune député avec un cache sur l'œil... Jean-Marie Le Pen!

« A la fin de l'envoi, je touche... » Après trois assauts, Serge Lifar est égratigné au bras. Le premier sang coule, le directeur de combat arrête aussitôt le duel. Et les deux bretteurs se jettent dans les bras l'un de l'autre. L'offense est lavée.



# C'ÉTAIT LES ANNÉES 50

PHOTO PHILIPPE LE TELLIER



# Soixante ans après, le record de Just Fontaine tient toujours

19 juin 1958 : Raymond Kopa, Roger Piantoni et Just Fontaine sont portés en triomphe. L'équipe de France de football vient de s'imposer 4 à 0 face à l'Irlande du Nord en quarts de finale de la Coupe du monde, en Suède. Cinq jours plus tard, les Français s'inclineront 5 à 2 en demi-finale, face à un Brésil de feu emmené par un jeune joueur qui entrera dans la légende sous le nom de Pelé. Mais Fontaine peut repartir la tête haute : à lui seul, il a marqué 13 buts durant la compétition. Un exploit toujours inégalé.



C'ÉTAIT LES ANNÉES 50

## « Allez, Louison ! » Bobet premier roi du Tour

Maillot jaune sur le Tour de France – pour la deuxième fois – et champion du monde sur route à trois semaines d'intervalle ! Pour le cycliste Louison Bobet, 1954 est une année en or.





C'est une première dans son histoire : le Tour s'élance depuis l'étranger. Le départ de la Grande Boucle est donné à Amsterdam, le 8 juillet 1954, pour le plus grand plaisir de ces vacanciers venus en amoureux applaudir les coureurs.

L'équipe de France est à la dérive sur le Tour 1958. Malgré les signes publics d'amitié, la mésentente est cordiale entre Bobet, le champion des champions, et Anquetil, le prodige de Quincampoix. Ni l'un ni l'autre ne remportera la course cette année-là.



Douche rafraîchissante pour le « Championissimo » sur le Tour de France 1952 (en haut). La chaleur est écrasante, mais l'Italien Fausto Coppi, qui a dominé le Giro à domicile, gagne la Grande Boucle avec 28 minutes d'avance au classement général sur le deuxième, le Belge Stan Ockers. Deux ans plus tard, le 20 juin 1954, à l'issue du Tour d'Italie, son idylle secrète est révélée au grand jour : Coppi a quitté le domicile conjugal pour sa maîtresse, Giulia Occhini, la « Dame blanche », elle-même mariée. Le couple n'échappera pas à un fracassant procès pour adultère : il écope de deux mois de prison avec sursis, et elle, de trois.



## Coppi et Fangio : héros, cibles et victimes

A 47 ans, le plus grand pilote de son temps vient de prendre sa retraite et s'amuse, sur le circuit de Monza avec cette monoplace junior Stanguellini de petite cylindrée : 1100 cm<sup>3</sup>. Champion de formule 1, Juan Manuel Fangio a l'habitude des 6 ou 8 cylindres six fois plus puissants qui développent 550 chevaux. L'année précédente, l'Argentin a remporté son dernier titre au volant d'une Maserati, après un exploit inouï dans le Grand Prix d'Allemagne, le 4 août 1957 : retardé par une erreur des techniciens au stand, il pulvérise huit fois de suite son meilleur chrono. Son nom devient synonyme de vitesse, comme Picasso pour la peinture ou Pelé pour

le foot. Mais en février 1958, Fangio a aussi été l'objet d'un fait divers retentissant. Désireux de profiter de l'immense notoriété du coureur pour attirer l'attention sur leur lutte contre le régime de Batista, Fidel Castro et ses partisans enlèvent le pilote, présent à Cuba pour le Grand Prix de La Havane et le retiennent vingt-six heures en otage. La course n'est pas annulée mais le pilote argentin ne peut y participer. La compétition sera endeuillée par la sortie de route du Cubain Armando Garcia Cifuentes, qui, fonçant dans la foule à cause d'un dérapage, fit 7 morts et 40 blessés dans le public. Ce qui fera dire à Fangio que son enlèvement lui a « peut-être sauvé la vie ».



INDOCHINE

# REQUIEM POUR DIÊN BIÊN PHÙ



## VOLONTAIRES POUR L'AU-DELÀ... AU SECOURS DES COPAINS SACRIFIÉS

*Parés pour un voyage en enfer, jusqu'au dernier jour. Entre le 13 mars et le 7 mai 1954, alors que tout le monde sait la chute imminente, 4 277 soldats français se sont lancés pour « aider les copains » ou pour « l'honneur ». Environ 700 d'entre eux n'avaient même jamais sauté en parachute ! « Mystères de l'âme humaine », dira l'écrivain-cinéaste Pierre Schoendoerffer, cameraman aux armées en Indochine et réalisateur de « Diên Biên Phu », en 1992.*

PHOTO MICHEL DESCAMPS



*Avec l'opération Hirondelle,  
pour la première fois, une offensive  
française désarçonne le Viêt-minh.  
Le 17 juillet 1953, à l'aube,  
5 000 commandos parachutistes,  
commandés par le colonel  
Ducourneau, sont lâchés au-dessus  
de la cuvette de Lang Son.*

## DES COLLINES SANGLANTES AU NOM DE FILLES : ANNE-MARIE, BÉATRICE, ISABELLE...

*Après cinquante-sept jours et cinquante-sept  
nuits sous un déluge de feu, la cuvette de  
Diên Biên Phu a pris l'aspect lunaire des champs  
de bataille de la Première Guerre mondiale. Le  
camp tombe le 7 mai 1954 à 17 h 30.*





*Briefing du lieutenant-colonel Langlais au commandant Bigeard qui a été parachuté le 16 mars pour une mission de la dernière chance.*

*Le médecin-commandant Grauwin, un des dix praticiens présents, soigne un légionnaire blessé.*



Au début de l'année 1954, le Viêt-minh lance une contre-offensive générale destinée à libérer la péninsule indochinoise de l'emprise coloniale. Pour l'état-major français, le camp retranché de Diên Biên Phu, dans le nord, doit servir de point de fixation afin d'épuiser les forces révolutionnaires, étant donné leur manque d'artillerie. Stratégiquement, c'est une erreur. Le général Giap a fait acheminer, à dos d'homme, et dans le plus grand secret, une quantité considérable de canons et de matériel lourd sur les hauteurs dominant la cuvette. Dès lors, le destin des défenseurs du camp est scellé...



## BIGEARD, HÉROS DES PARAS, SOUS L'ŒIL DES REPORTERS DE MATCH

Il aurait dû devenir directeur d'agence bancaire à Nancy. Il fut le centurion le plus décoré de l'armée française. Conscrit en 1936, Marcel Bigeard quitta l'armée «caporal-chef et antimilitariste»! Les guerres du XX<sup>e</sup> siècle en décidèrent autrement. Résistant, prisonnier, évadé, maquisard, il fut de tous les coups de main contre l'occupant. L'homme du rang devenu général quatre étoiles était un guerrier d'exception. Et, avec ça, une gueule entre Gabin et Ventura, un culot du diable et des notes de ses supérieurs désastreuses. Mais, en Indochine, «Bruno», son indicatif radio, était synonyme d'espoir tant pour les soldats inquiets que pour les généraux démoralisés.

A 25 ans, Daniel Camus (1), photographe de Match, saute sur Diên Biên Phu. Fait prisonnier avec Pierre Schoendoerffer et Jean Péraud, il tente de s'évader à deux reprises.

Jacques de Pottier (2), notre envoyé spécial, reçoit les premiers soins, après avoir été atteint par une rafale de mitrailleuse, pendant la bataille de Na San, en 1952.

Originaire de Pau, René Vital (3) était un acteur-né qui aimait faire rire son entourage. Parti couvrir l'«Indo», le photoreporter a assisté à la libération des combattants de Diên Biên Phu.





1



2



A Phu Tho, en 1952. Des légionnaires ont reconquis un piton et installé un poste d'observation dans le delta du fleuve Rouge.



Les « Bigeard boys » du 6<sup>e</sup> bataillon des parachutistes coloniaux profitent d'une pause, immortalisée par Willy Rizzo, avant de sauter sur Tu Lê, le 16 octobre 1952, où ils affronteront le Viêt-minh à un contre dix.



3



*C'est l'heure de quitter les siens pour cet aviateur de l'armée de l'air. Depuis le 20 novembre 1953, date du début de l'opération aéroportée Castor, la plus importante de la guerre d'Indochine, il incombe à ces hommes le ravitaillement régulier et la protection aérienne de la garnison retranchée de 12 000 hommes. La bataille de Diên Biên Phu commence quatre mois plus tard.*

# DIX MILLE PRISONNIERS DES VIETS CONDAMNÉS À UNE « MARCHE À LA MORT »

*Le 14 juillet 1954, une semaine avant les accords de Genève qui mettent fin au conflit, le Viêt-minh échange avec la France 100 détenus contre 100 des leurs.*

*Ce sont des squelettes vivants ! Sur les 10 300 soldats français faits prisonniers à Diên Biên Phu, seuls 3 300 sont rendus à leurs familles. En quatre mois de captivité, deux tiers des hommes sont morts de faim et de maladie.*





# Infirmière et captive, on me surnomma l'Ange de Diên Biên Phu

PAR GENEVIÈVE DE GALARD



Le 1<sup>er</sup> juin 1954, Geneviève de Galard arrive à Orly. Huit jours plus tard, elle fait la couverture de Paris Match : « La France accueille l'héroïne de Diên Biên Phu ». Le 26 juillet, le Congrès américain l'a reçue comme un chef d'Etat.

Deux ans après son retour à Paris, le 14 juin 1956, Geneviève de Galard se marie à l'église Saint-Louis des Invalides, à Paris, avec Jean de Heaulme, un officier parachutiste rencontré en Indochine.



J e n'ai jamais regretté d'avoir été bloquée à Diên Biên Phu. J'y ai vécu des moments très difficiles, mais chargés de solidarité et de grandeur parmi les hommes dont j'ai partagé l'existence près de deux mois. C'est grâce à leur héroïsme que, malgré la défaite des armes, l'honneur de la France a été sauvé.

Aujourd'hui encore, je ne peux regarder sans émotion les numéros de Paris Match de l'époque, notamment la photo de la couverture du n° 271 du 12 juin 1954. Une demi-heure auparavant, un petit appareil m'avait embarquée à Diên Biên Phu, où seuls les avions légers et les hélicoptères pouvaient atterrir et décoller. « Des dizaines de photographes et de journalistes vous attendent à Hanoï », m'avait prévenue le Pr Pierre Huard, ancien doyen de la faculté, qui a conduit les transactions pour ma libération et celle des blessés. Heureusement, il y a cette escale obligatoire à Luang Prabang. Lorsque je descends du petit Beaver, je vois la section des légionnaires du 1<sup>er</sup> Rec venue me rendre les honneurs : le 30 avril, anniversaire de Camerone, la fête de la Légion étrangère, j'ai été nommée 1<sup>re</sup> classe d'honneur de leur corps. Un caporal-chef radio me demande si je veux envoyer un télégramme à ma famille. Le médecin colonel Allehaut et d'autres aviateurs m'entourent. Me voici maintenant dans le Dakota avec les blessés, encore portée par l'ambiance de cette journée. L'arrivée à Hanoï, de nuit, me ramène à la réalité. La porte de l'avion s'ouvre, les flashes crépitent ; j'ai un mouvement de recul et je repense à ce que j'ai répondu, quelques heures plus tôt, au Pr Huard : « Je crois que le plus dur n'est pas derrière moi. » ●



*Geneviève de Galard lors de son arrivée à Luang Prabang, au Laos, le 24 mai 1954. Elle a été rapatriée avec les derniers blessés. Des mains du général de Castries, commandant du camp de Diên Biên Phu, elle a reçu la croix de guerre des opérations extérieures et la Légion d'honneur, le 29 avril. Soixante ans plus tard, en 2014, elle est élevée à la dignité de grand-croix.*



# LA SEMAINE TRAGIQUE

# DE PARIS MATCH

La quête de l'actualité est une mission souvent périlleuse, parfois mortelle. Bravant le fracas des armes, photographes et reporters de Match se sont rendus au cœur des batailles afin de nous raconter les moments les plus intenses et les plus terribles de la marche du monde. Pour témoigner. Tous ont risqué leur vie. Quelques-uns l'y ont laissée. Ils sont l'honneur de notre profession. En 1956, trois jours après la mort de Jean-Pierre Pedrazzini, 29 ans, envoyé spécial en Hongrie,

pendant l'insurrection de Budapest, c'est à Suez que Jean Roy, 35 ans, tombe sous les balles égyptiennes. Le premier possédait une esthétique, une loyauté et une éthique de tous les instants. Il brûlait la vie à la manière du James Dean de «La fureur de vivre». Le second, résistant et para, se voulait une sorte de centurion de la presse. Il bâtissait ses reportages comme une geste guerrière.



## La dernière photo

Blessé le 30 octobre 1956 dans Budapest insurgé, sur le lit d'hôpital hongrois où il a été opéré, Jean-Pierre Pedrazzini réclame les tirages de ce qui sera son ultime reportage. Frappé à mort, il résista huit jours, jusqu'au 7 novembre.

PHOTO FRANZ GOESS



## Jean-Pierre Pedrazzini

En tombant sous les balles de l'Avo, la police secrète hongroise, Jean-Pierre Pedrazzini est devenu une figure légendaire de Paris Match et du journalisme. Grand (il mesurait 1,88 mètre) et beau, il était, à 29 ans, dévoré de passion pour son métier. « Pedra » était entré à Match en 1948 et avait participé à tous les scoops du journal : le couronnement de la reine Elizabeth II d'Angleterre, l'abdication du roi Farouk d'Egypte, le premier reportage en Union soviétique.

# Le playboy et le baroudeur

PAR PATRICK MAHÉ

**Q**uand il pose ses valises au pied de l'American Legion, à l'aube même des années 1950, où Paris Match, nouveau-né de la presse magazine d'après-guerre, tient ses quartiers, Jean-Pierre Pedrazzini entre dans la galerie des reporters qui font de la dolce vita une arme de séduction. Ils s'appellent Walter Carone, Jack Garofalo, Willy Rizzo, Daniel Filippacchi. Des noms qui sonnent Riviera et Côte d'Azur. La petite bande à Leica et Rolleiflex roule alors en Ferrari, Aston Martin, Porsche et Triumph... « Je les veux jeunes, riches et beaux », ordonne Jean Prouvost, le patron, en supervisant le casting des photographes. Ils sont tous dans leurs 20 ans.

Dès le premier été, Paris Match titre à la une : « Golfe-Juan, ici l'amour fait escale. » Roger Vadim, l'assistant du cinéaste Marc Allégret, crevant de faim et d'amour, s'apprête à les rejoindre... Bientôt, une toute jeune Brigitte à corsage rayé, moue gourmande et sourire ingénue, partagera leurs parties de poker, rue Pierre-Charron, à perte de nuits blanches. Et Dieu créa BB...

De cette première vague de reporters dorés, Pedrazzini – qui rêvait d'abord de devenir coureur automobile – dégage une prestance héritée des dynasties foisonnantes de bella Italia mâtinée d'élegances apprises à l'aune des meilleures écoles de Suisse, pays d'adoption de son

père. Magistrats, médecins, politiciens enrichissent son aura familiale. L'odyssée d'un grand-père, parti faire fortune dans les mines d'or et d'argent du Mexique, brosse une sorte de légende autour de lui. « Pedra », playboy malgré lui, est fait pour ce qu'on n'appelait pas encore « le people », la galerie des célébrités, Les Gens de Paris Match. A lui, Edith Piaf, dont « La vie en rose » tourne au noir délire quand son « Hymne à l'amour » avec le boxeur Marcel Cerdan, tué en avion en allant la rejoindre, est tragiquement abrégé. A lui, l'abdication du roi Farouk en Egypte, les séances de pose sur rendez-vous avec Sophia Loren, Marlène Dietrich et, forcément, Brigitte Bardot, tendre copine. Il est aussi du couronnement de la reine d'Angleterre, retransmis dans la pompe et le faste du premier direct télévisé, en 1953. La reine porte la couronne ornée du rubis du Prince noir. Le duc d'Edimbourg est en uniforme chamarré d'amiral. Dans le sillage de Cecil Beaton, maître du portrait de Cour, il contribue au reportage étincelant qui court sur trente-six pages en couleur.

En quatre ans d'existence, Match bondit à un 1,5 million d'exemplaires. Il frôlera les 2 millions, trois ans plus tard, avec le mariage de Grace Kelly et du prince Rainier. L'enfance de Pedra à Monte-Carlo et la carte de visite d'une mère monégasque ne sont pas étrangères à ce qu'il fut le témoin privilégié de la rencontre de l'actrice américaine, auréolée de l'Oscar à Hollywood, avec le

prince de Monaco. Aussi, quand, le 19 avril 1956, Paris Match qui les a présentés l'un à l'autre, fait de leurs noces couronnées une affaire quasiment privée, Jean-Pierre Pedrazzini est au pied de l'autel. A peine l'« ite missa est » fait-il carillonner la principauté de bonheur, que Pedra, embarqué sur le « Deo Juvante II », le yacht princier qui emporte le jeune couple pour une croisière à travers la Méditerranée... A lui, les photos exclusives du voyage de noces. Un succès sur bristol à savourer entre copains, champagne à la main, à la terrasse de La Belle Ferronnière, rue Pierre-Charron. La bande à Prouvost y célèbre ses heureux scoops.

Il lui reste alors six mois à vivre.

Match, magazine à la fois glamour et baroud. Telle est la recette du temps. Ici les caves de Saint-Germain-des-Prés, la trompette de Boris Vian, les plages de Saint-Tropez, la dolce vita et les soirées festives « pour ceux qui aiment le jazz »... Là, l'Indochine aux rizières sanglantes et le glas de Diên Biên Phu où tombent des cohortes de légionnaires et de paras sur des pitons crénélés portant des noms de filles : Anne-Marie, Béatrice, Dominique, Eliane, Gabrielle, Isabelle...

A chacun sa prédestination. En « Indo », on ne croise ni Carone, ni Pedra, ni Garofalo... mais Daniel Camus, Joël Le Tac ou Michel Descamps et, bientôt, Pierre Schoendoerffer, cinéaste à l'âme de guerrier. Ici pas de Bardot dans le viseur, pas d'Aston Martin crissant sur les Champs-Elysées, mais des Jeep et command cars enlisés avec, pour seule figure de proie, à l'horizon du malheur, une infirmière en battle-dress qui apaise les blessés et ferme les yeux des mourants. Les soldats surnommé Geneviève de Galard « l'Ange de Diên Biên Phu ». Elle fera trois couvertures et sera médaillée à New York par le président Eisenhower.

## JEAN ROY, UN « SEIGNEUR » DE LA GUERRE

Souriant au serment des noces principales de Monaco, il n'a pas de mal à prendre « notre sainte mère l'Eglise » au mot. En 1944, en effet, dans les fracas du Débarquement, en Normandie, Jean Roy a sauté en parachute sur Sainte-Mère-Eglise, la bien nommée, une des premières communes libérées de la Manche. C'est là que l'Américain John Steele est resté suspendu au clocher, à l'aube du 6 juin. Roy, démobilisé un an plus tard, n'aura qu'une adresse à donner sur son formulaire militaire : « Hollywood, Californie. » Ce cynique à la belle gueule (*Suite page 82*)

carrée gagna dans l'aventure du D. Day un surnom céleste, lui aussi : « l'Ange au béret rouge ».

Il rejoint Paris Match dès le numéro 1, en mars 1949, avec, à son bras de jeune marié, la fille du consul général d'Espagne, Lucita, égérie à « Mambo », grandie dans l'ombre de la sensuelle Maria Montez, figure du Tout-Hollywood. Avec Pedrazzini, le mano a mano entre amateurs de scoops et de célébrités est lancé. Même sans se dénier.

Pedra n'est pas en reste, soudain, quand on parle baroud. Aussi, quand les tanks russes font pleuvoir le fer et le feu sur les insurgés de Budapest, luttant à main nue contre l'opacité d'un rideau de fer incarcérant la moitié de l'Europe sous le joug soviétique, il se porte volontaire pour la Hongrie. A son bagage, déjà, un impressionnant reportage en compagnie de l'écrivain Dominique Lapierre, à travers les routes de Russie et d'Ukraine, de la frontière polonaise jusqu'aux montagnes du Caucase, en passant par la mer Noire et Yalta. Une odyssée de 15 000 kilomètres à travers ces pays cadenassés. Tout s'est bouclé en trois mois et quatorze jours. Il en sort à peine que, déjà, Budapest l'appelle...

Aussi, en cette même semaine de la Toussaint 1956, quand les paras alliés sautent sur Suez pour libérer le canal nationalisé par Nasser, le raïs égyptien, Jean Roy veut en découdre, appareil au poing. Il rêve d'embarquer avec les troupes aéroportées du colonel Chateau-Jobert. Refus de sa rédaction. Rue Pierre-Charron, on n'oublie pas comment Daniel Camus, sautant sur Diên Biên Phu, dix-huit mois plus tôt, a failli ne jamais revenir des camps du Viêt-minh ! Roy ne se retrouve pas moins au Q.G. des correspondants de guerre à Port-Fouad en béret rouge, « à l'ancienne » !

A Budapest, Jean-Pierre Pedrazzini, sanglé dans son trench-coat, slalome parmi les arbres au milieu de gosses désarmés et des métallos de la grande usine de poids lourds Ikarus, luttant à poings nus ou avec de pauvres fusils. Face à eux, camouflés par des drapeaux hongrois, les blindés russes crachent le feu. Partout les balles explosives fauchent, à l'aveugle, gamins et ouvriers. Soudain l'un d'entre eux dirige sa tourelle vers le grand théâtre que Pedra, alors juché sur le toit, venait de quitter pour descendre se mêler « au plus près » à l'action. Une rafale le coupe en deux. Non loin de là, Tim Foote, de « Life », est blessé à son tour. On l'évacue



Rémy Ochlik  
à la frontière  
libyo-tunisienne,  
en février 2011.

## DE ROBERT CAPA À RÉMI OCHLIK

Combien de « destins brisés », depuis la mort de Pedra et de Jean Roy ? Il n'est que de lire « Requiem », véritable mémorial sur la guerre du Vietnam. Nombre de leurs pairs ont gravé dans leur paquetage la citation de Robert Capa : « Si vos photos ne sont pas bonnes, c'est que vous n'étiez pas assez près. » Capa œuvra « au plus près ». Il disparut en Indochine à la veille de Diên Biên Phu. Gerda Taro, sa muse, tomba des années avant lui sous les chenilles d'un char devant Madrid. Sean Flynn, fils d'Errol, et Gilles Caron, « l'œil », de 1968, s'évanouirent à jamais dans les maquis du Cambodge. La dernière rafale, ou presque, de la guerre du Vietnam faucha Michel Laurent. De Bill Biggart, pulvérisé sous les cendres des Twin Towers, à New York, on ne retrouva que l'appareil photo et... sa carte mémoire ! On en tirera 150 photos d'apocalypse. Tim Hetherington et Chris Hondros ne revinrent pas de Libye, tués sous les yeux d'Alvaro Canovas de Match (lui-même blessé en reportage). Et combien d'otages sont à déployer, comme James Foley décapité à Raqqa par l'Etat islamique ?

Pour Paris Match, le dernier chagrin s'appelle Rémy Ochlik. Il travaillait « en solo », mais ne manquait pas d'amis, tel Lucas Dolega, tombé sous un tir tendu à Tunis, et dont il avait pris la dernière photo, au matin même de sa mort. A 28 ans, ce « cadet » des grands reporters avait reçu le World Press pour sa « Battle for Libya ». Il avait fait des révoltes arabes – Tunisie, Egypte, Libye – le terreau de son œuvre aux « Révolutions », sacré meilleur livre photo par « Time Magazine ». Et puis, soudain, à peine débarqué à Homs en Syrie, en février 2012... La maison précaire de Baba Amr, en zone insurrectionnelle, transformée en Q.G. de presse, est bombardée par les forces gouvernementales. Marie Colvin est tuée. A 56 ans, l'Américaine au bandeauparc sur l'œil avait reçu le prix du Courage du journalisme féminin. Edith Bouvier, journaliste du « Figaro » est blessée... et Rémy ne reviendra pas. Il travaillait au plus près, sans télescope. A la Capa ! Patrick Mahé

à l'hôpital surpeuplé où gît déjà Noel Barber, du « Daily Mail », une balle logée dans la tête, qui survivra.

A Match, le bouclage du journal est déjà bien engagé : Suez ou Budapest ? Budapest ou Suez ? Qui fera la une ? La priorité est aux « héros de Budapest ». Jutka et Gyuri, couple emblématique au nom de la révolte et du sacrifice, feront la première page. Car le sort du canal est scellé. La guerre éclair signe la victoire des troupes franco-britanniques. Dès lors, il y a un reporter de trop en Egypte. Qui doit rentrer ? « Pas moi ! » se disputent Roy et Camus en mal de sensations fortes. On tire au sort et c'est Camus qui fait son paquetage...

Il n'est pas arrivé à Paris que Pedrazzini s'y éteint au matin du 7 novembre, à la clinique Maillot. Une chaîne de solidarité avait tenté de l'arracher à ce qui était déjà un « mouroir » à Budapest... C'est à l'escale d'Athènes, la mine en berne, que le commandant d'Air France annonce le drame à Camus.

Il est alors loin d'imaginer qu'au volant d'une Jeep couleur sable abandonnée par l'armée égyptienne, Jean Roy va forcer sa propre fureur de vivre. Il veut rejoindre El Kantara où l'on signale encore de vagues escarmouches dans les soubresauts du cessez-le-feu. Embarquant David Seymour, le fameux Chim de l'agence Magnum, compagnon de route de Robert Capa depuis les années 1930 et devenu son successeur depuis la mort de celui-ci en Indochine, il se rit des barrages des paras légionnaires français du 1<sup>er</sup> Rep, puis déifie les Royal Commandos avant de foncer au-delà des lignes égyptiennes qu'il entend contourner, pied au plancher. Mais un arbre abattu fait barrage sur le canal d'Ismaïlia. La Jeep s'enlisit au creux d'un cratère provoqué par une explosion. Tout autour des bosquets d'où surgissent aussitôt des soldats égyptiens. Une rafale est tirée sans sommation : Seymour est tué de 23 balles, Roy blessé au bras.

« I'm a journalist ! » clame-t-il pour seule défense. Un lieutenant le met en joue, mais la douleur empêche Jean Roy de tenir les bras en l'air. Alors, le lieutenant fait cracher sa mitrailleuse : en tout, 97 balles ! Dans la poche de Jean Roy, on retrouvera sa carte de presse et son carnet d'abonnement aux autobus parisiens. Daniel Camus produit sa dernière photo : cigarette aux lèvres, en tenue camouflée, rangers et béret rouge, il pose devant la Jeep, le regard énigmatique. Sur le pare-chocs, il a peint un drapeau tricolore et un numéro de téléphone : BAL 00 24. Celui de Paris Match. ●

P.M.  
*A lire : « Les héros du photojournalisme », de Patrick Mahé et Didier Rapaud, éd. du Chêne.*



## Jean Roy

C'est l'ultime cliché du baroudeur au grand cœur, 35 ans, envoyé spécial de Match pour couvrir l'opération militaire de Suez. Il est tombé sous les balles de l'armée égyptienne le 10 novembre 1956, près de Port-Saïd, alors que le cessez-le-feu avait été proclamé. Sur sa Jeep, l'ancien officier parachutiste avait peint le drapeau français et le numéro de téléphone de Match.



## ET SOUDAIN, L'ALGÉRIE S'EMBRASE...

Le massacre d'El-Halia, le 20 août 1955, creuse le fossé entre les deux communautés : 132 Européens sont torturés, mutilés, massacrés au couteau, dans cette cité minière près de Philippeville (Skikda). Des familles entières sont décimées par le Front de libération nationale : les Pusceddu perdent treize des leurs. Après les funérailles, le 25 août, sous le coup de l'indignation, le maire de Philippeville, Paul Benquet-Crevaux, arrache les inscriptions officielles des couronnes et Joseph de Angelis, un citoyen français, détruit les fleurs offertes par le résident général.



## DE GAULLE : « JE VOUS AI COMPRIS »

Le 4 juin 1958, devant la Grande Poste d'Alger, le général de Gaulle est salué comme le héros de la patrie. Pour la foule en liesse, le destin français des départements d'Afrique du Nord ne fait pas de doute. Ce jour-là, le président de la République lance aux Pieds-Noirs les mots qui les enivrent : « Je vous ai compris. » Deux jours plus tard, à Mostaganem, il prononce la formule qui fera basculer le pays : « Vive l'Algérie française ! » Un an après, le 16 septembre 1959, il annonce l'autodétermination de l'Algérie.

## JEAN DESSÈS

*Robe du soir courte.  
La jupe de tulle  
amovible recouvre  
une robe de velours  
gris souris. Décolleté  
discret en pointe.*

## PIERRE BALMAIN

*Robe du soir longue  
classique en satin  
glacé rose enrichie  
de vison. Décolleté  
en corbeille.*

## JACQUES FATH

*Tailleur de cocktail  
en lainage bleu marine  
égayé par une blouse  
rayée blanc et noir  
piquée d'une rose jaune.*

## CHRISTIAN DIOR

*Robe de cocktail en  
taffetas rouge  
géranium avec un  
large plastron en  
éventail. Dos très  
décolleté.*



# MODE

PHOTO WILLY RIZZO

ROBERT  
PIGUET

Robe fourreau  
d'après-midi,  
Parade, en satin  
bouton d'or voilé de  
Chantilly noir.

ELSA

SCHIAPARELLI  
Robe d'après-midi en  
broché noir et bleu nuit.  
Jupe longue et très large.  
Décolleté bateau.

JACQUES GRIFFE

Tailleur sport, Frisson, en  
lainage jaune garni de  
léopard. La jaquette est  
serrée à la taille par une  
ceinture de lainage.

MARCEL ROCHAS

Tailleur sport en prince-de-galles  
vert et abricot. La jupe-culotte  
se dissimule sous une jupe dont  
les pans peuvent de relever et se  
boutonner sur le côté.



# PARIS, CAPITALE

Sur le parvis du palais de Chaillot, présentation des collections de l'hiver 1950

# SANS RIVALE



## JACQUES FATH. LE MAÎTRE CLASSIQUE DE L'ÉLÉGANCE

Il est le grand rival de Dior. Et son double. Avec Jacques Fath, la haute couture se fait légère et joyeuse, pleine de gaieté et de fantaisie, à son image. Grand, beau, sportif, casse-cou, rieur, il est de toutes les fêtes parisiennes. Ses robes les plus spectaculaires, il les réserve à sa femme, la sublime Geneviève Boucher de la Bruyère, dont le visage orne les couvertures des magazines. Virtuose dans l'art du trompe-l'œil, Fath joue l'asymétrie des volumes et l'allongement des silhouettes. Sa carrière a été aussi brève qu'intense. Il est emporté par une leucémie à l'âge de 42 ans, le 13 novembre 1954.

*En août 1951, Walter Carone choisit la Comédie-Française comme décor pour photographier la nouvelle collection de Jacques Fath.*

*Déjà affaibli par la maladie, le créateur inspecte ce qui sera sa dernière collection haute couture, au printemps 1954.*



Christian Dior avec  
Ava Gardner lors d'un  
essayage pour le  
film « La petite hutte »,  
de Mark Robson  
(1957), dans lequel  
l'actrice change de  
tenue à chaque plan !

## CHRISTIAN DIOR, PRINCE DES REINES ET DES STARS

« Il y a deux Christian Dior », disait-il, le Normand de Granville et le Parisien. « Moi et l'autre. » Celui qui déteste le bruit et l'agitation mondaine. Et le couturier de l'avenue Montaigne, qui a redonné à Paris sa couronne de reine du style. Les femmes, elles, ont tout de suite reconnu leur prophète.



Dernières retouches avant le mariage de Soraya avec le shah d'Iran, le 12 février 1951 : les petites mains s'affairent autour de la robe en satin et brocart brodé de perles, qui pèse 20 kilos.



*La révolution New Look selon  
Walter Carone : le photographe met  
en scène une fausse altercation rue  
Lepic, à Paris, entre une jeune femme  
portant une jupe Corolle de  
Christian Dior et la vieille garde des  
défenseurs des « bonnes mœurs ».*

## BATAILLE CONTRE LE NEW LOOK ET VICTOIRE POUR SAINT LAURENT

Inconnu le 12 février 1947 et célèbre le 13 ! Pour sa première collection, Christian Dior avait bouleversé la mode. Le style Dior avait même trouvé son nom de baptême : le New Look, combinant vestes cintrées et jupes longues, poitrines apparentes et jambes découvertes. Six ans plus tard, en présentant sa collection 1953, Dior remet sa réputation en jeu et raccourcit la longueur des jupes. La réplique de Jacques Fath est immédiate : ce sera à 37 centimètres du sol. Dior pousse juste au-dessous du genou, à 42 centimètres. L'Amérique est en émoi. L'Angleterre proteste : la princesse Anne porte du Dior ! Inacceptable pour un grand couturier britannique qui tonne : « Jamais les femmes bien élevées ne s'habilleront aussi court. » Dior rétorque avec flegme : « Les femmes ne portent pas ce qu'elles aiment, elles aiment ce qu'elles portent. »



*Le jeune Yves  
Saint Laurent, arrivé  
chez Dior en 1955, a pris  
la direction artistique de  
la maison à la mort du  
maître deux ans plus  
tard. Il présente ici,  
devant l'objectif de Willy  
Rizzo, la ligne Trapèze  
de Dior, le 15 janvier  
1958, aux côtés des  
mannequins Christine  
Tidmarsh et Victoire  
Doutreleau, en robe de  
mariée, qu'elle portera  
six ans plus tard pour son  
mariage avec Roger  
Thérond, directeur de  
Paris Match !*



HIVER 54

# LE CHEMIN DE CROIX DE L'ABBÉ PIERRE

« Monsieur le Ministre, le petit bébé de la cité des Coquelicots, à Neuilly-Plaisance, mort de froid [...] pendant le discours où vous refusiez les "cités d'urgence",

c'est à 14 heures, jeudi 7 janvier qu'on va l'enterrer. [...] Ce serait bien si vous veniez parmi nous... »

Cette lettre ouverte, publiée dans « Le Figaro » près d'un mois avant le célèbre appel du 1<sup>er</sup> février 1954, est le premier coup de gueule médiatique de l'apôtre des sans-abri. Et sa première réussite... Maurice Lemaire, ministre de la Reconstruction et du Logement, n'a pas pu se dérober face à ce combattant de la misère. Il marche derrière le corbillard et « peine à conserver les yeux secs », notent les journalistes présents, quand le prêtre a pris la tête du cortège funèbre avec, à ses côtés, deux compagnons d'Emmaüs. Pendant plus de cinquante ans, l'Abbé Pierre a multiplié les coups d'éclat et de colère, il a bravé des lois, en a inspiré d'autres et, surtout, il a construit un immense réseau de solidarité.

PHOTO ROGER DEVAUX

A L'ENTERREMENT  
DU PETIT MARC, 3 MOIS



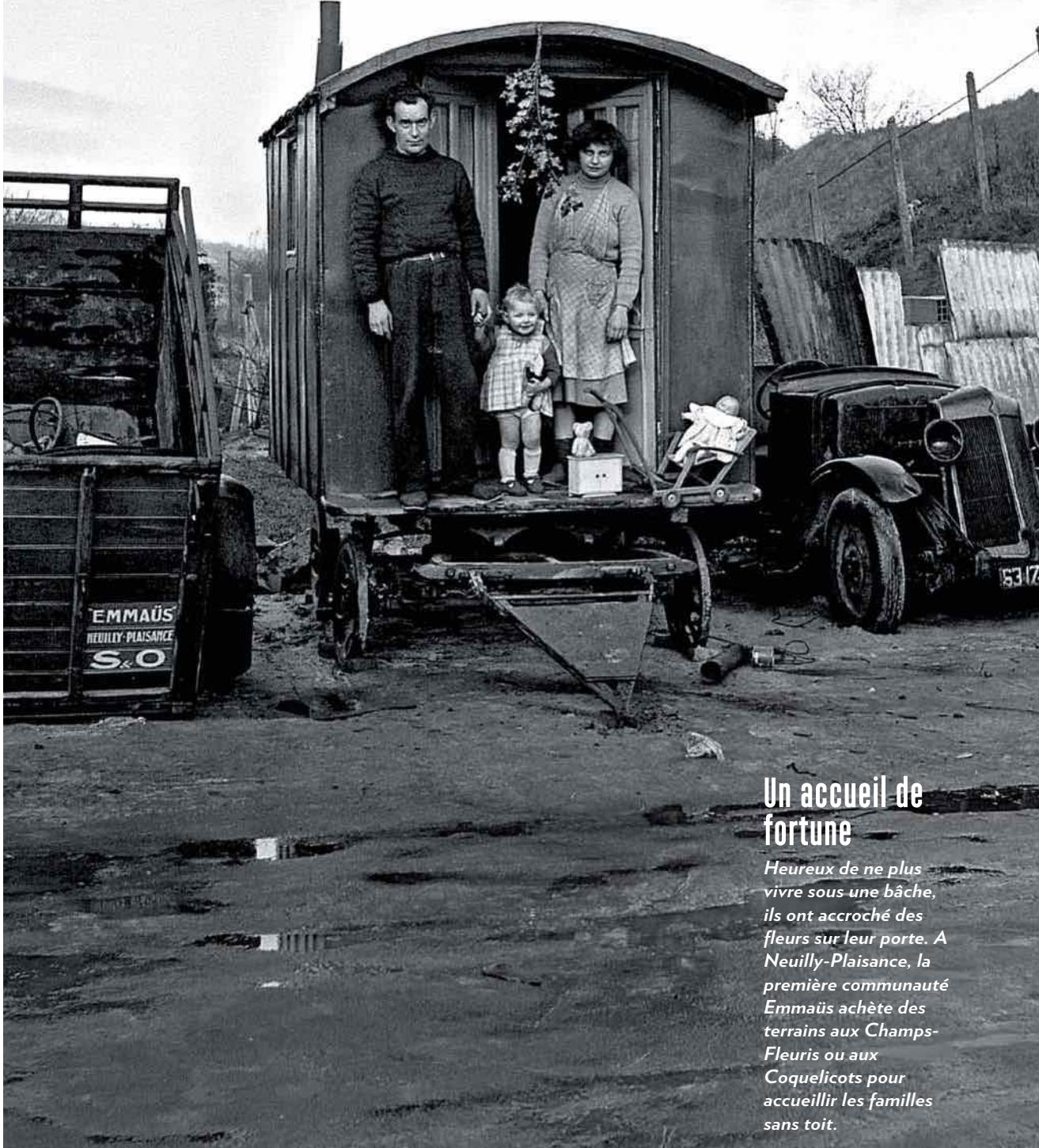


## Le choc de la télé

*Le 4 février 1954, trois jours après son appel radio-phonique qui a bouleversé la France, l'Abbé apparaît à l'écran de l'unique chaîne de télévision et répète son message : la mobilisation ne doit pas flancher. Pour la première fois, les Français découvrent le visage de ce pèlerin de la misère.*



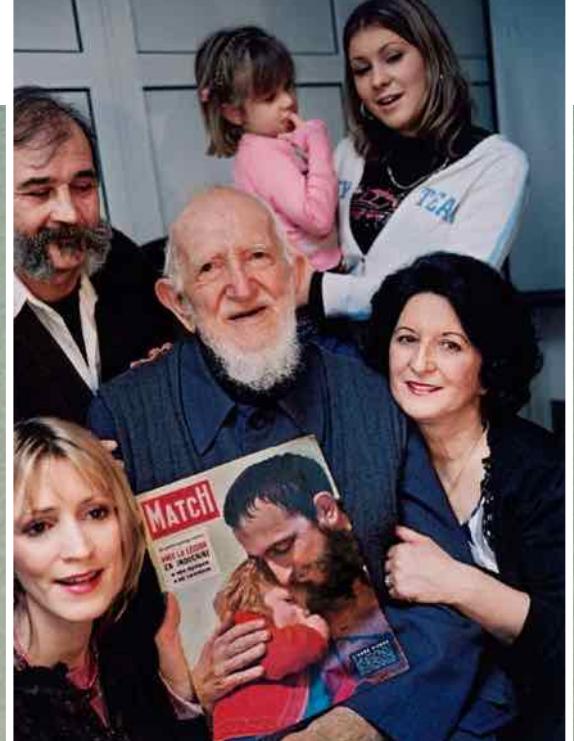
## IL LANCE SON SOS À LA RADIO : ON COMpte DÉJÀ PLUS DE 100 MORTS !



### Un accueil de fortune

*Heureux de ne plus vivre sous une bâche, ils ont accroché des fleurs sur leur porte. A Neuilly-Plaisance, la première communauté Emmaüs achète des terrains aux Champs-Fleuris ou aux Coquelicots pour accueillir les familles sans toit.*

## CINQUANTE ANS APRÈS, ANNIE RETROUVE SON HÉROS ET SAUVEUR



### Le salut de trois générations

Deux semaines après son appel sur Radio Luxembourg, le nouveau héros est en couverture de Paris Match avec Annie, 3 ans, qu'il avait découverte, en plein hiver, abritée sous une misérable tente en compagnie de son grand frère et de sa mère. Cinquante ans plus tard (ci-dessus), Annie retrouve l'Abbé, chez lui, à Alfortville. Elle est venue avec sa fille Marlène, avocate, et ses petits-enfants, qui « ont tous réussi ».

## Le prêtre-bâtsisseur

*Un jour à marquer d'une pierre blanche. Le 18 octobre 1954, l'Abbé pose le premier parpaing de la cité Emmaüs d'Argenteuil, qui comprendra 190 logements.*



# « Mes amis, au secours ! Une femme vient de mourir, gelée, cette nuit »

PAR VALÉRIE TRIERWEILER

**D**epuis des jours il neige sans discontinuer. Un rideau blanc s'est abattu sur Paris et fige tout le pays. La température a encore chuté, elle avoisine désormais les moins 15 °C. Du jamais vu dans la douce France, sur une période aussi longue. Cela fait désormais dix-sept jours que le thermomètre n'a pas affiché de température positive. Un vent glacial venu du nord souffle comme jamais. Il prend les rivières dans la glace, emprisonne les péniches sur les canaux, transit tout sur son passage. Même le bord de mer gèle sur la grève. Le port de Dunkerque s'est mué en banquise, Perpignan est sous 1 mètre de neige, et, à l'autre bout du pays, les Alsaciens doivent affronter un froid polaire de moins 30 °C. Sauf à posséder un vison, personne n'est équipé pour supporter ces conditions climatiques. Et certainement pas les sans-abri qui se comptent par milliers. Qui pourrait survivre à dormir dehors par ce temps ? Les stigmates de la dernière guerre aggravent encore la situation, la reconstruction n'a pas suivi, le pays manque de logements pour les plus modestes, qui cherchent désespérément des refuges.

On compte plus de 100 morts. Cent femmes et hommes tétonisés qui ont dû lutter contre les engelures avant d'être emportés à jamais. Le froid a saisi leurs membres,

il s'est insinué dans leurs os avant d'atteindre le cœur, jusqu'à l'ultime pulsation. A quoi bon se battre encore... Et puis, il y a ce tout-petit. Un bébé de 10 mois à peine, que la maigre chaleur de ses parents n'a pas réussi à sauver. Le père et la mère avaient bien remarqué ses lèvres bleuies qui ne parvenaient plus à saisir le sein maternel. Sur la cagette qui faisait office de berceau coulait un filet insidieux et meurtrier d'eau glaciale. Et la mort s'est emparée de cet ange, une fillette. Elle s'est éteinte au petit matin, épaisse par sa bataille contre une bronchopneumonie. Elle s'appelait Marie-Annick et vivait dans un taudis de Bar-le-Duc avec les deux autres enfants du couple. La veille déjà, un autre nourrisson, âgé de 8 mois seulement, a été retrouvé mains et pieds gelés. Henriette vivait aussi dans une baraque de tôle dans laquelle la bise s'introduisait par tous les côtés. Ses parents, ouvriers, ont eu beau tenter de calfeutrer leur logement de misère avec du carton, de boucher les trous, ils n'ont pu empêcher le drame.

C'en est trop de l'indifférence envers ceux que la vie n'a pas épargnés. Il leur fallait déjà lutter contre la pauvreté et la faim. Mais le froid, comment y faire face ? Où trouver une source de chaleur ? Une flamme pourtant va naître, qui insuffle l'espoir quand la nuit annonce le pire. Elle viendra d'un homme. Pas un homme ordinaire, mais un prêtre, Henri Grouès, qui ne sera plus connu que sous le nom d'Abbé

Pierre. En 1954 quand la France grelotte, voilà déjà des années qu'il se bat. Depuis 1949, quand il crée avec des chiffonniers et des ferrailleurs la communauté Emmaüs installée à Neuilly-Plaisance. Ses compagnons d'infortune récupèrent dans les pouilles tout ce qui peut être recyclé. On chine, on vend, on donne, on aide. Leur objectif : rendre leur dignité à ceux qui n'ont plus rien. A ce moment-là, on ne parle pas de sans-abri, mais des «sans-logis».

L'Abbé Pierre rêve d'une société meilleure, pas d'un monde où l'on relègue les plus pauvres dans des bidonvilles à l'orée des cités. Il siège aux Assemblées constituantes en 1945 et en 1946 puis à l'Assemblée nationale jusqu'en 1951. Il dénote sous les lambris dorés avec sa grande cape noire ; et plus encore avec ses idées proches du peuple. Il veut des habitations dignes de ce nom pour tous. En même temps qu'il crée la communauté Emmaüs, il ferraille contre les puissants. Ce ne sont pas des promesses qu'il tente de leur arracher, mais des actes. S'il veut construire des murs de logements, c'est pour mieux abattre ceux qui opposent riches et pauvres. Il ne supporte plus de voir des familles entières à la rue. Armé de sa croix d'aumônier de la marine, qu'il porte sur la poitrine en souvenir de son passage sur le cuirassé «Jean-Bart» à Casablanca, il poursuit son chemin, inlassablement. Mais sa véritable croix, sa bataille, c'est d'obtenir un toit pour chacun. Alors, avec

*Dans les salons de l'hôtel de Crillon en octobre 1954, l'Abbé Pierre serre dans ses bras Charlie Chaplin, l'un de ses tout premiers donateurs.  
En novembre de la même année, les médecins obligent le prêtre exténué à prendre quinze jours de repos.*



d'anciens vagabonds, il se retrousse les manches et prend lui-même la pioche pour aider à la construction de maisons. Il n'y a pas de permis de construire ? L'Abbé Pierre n'en a cure, il n'y a pour lui qu'une juste cause : le permis de vivre.

En 1951, il n'est pas réélu à l'Assemblée nationale et perd ses indemnités de député qu'il reversait entièrement à Emmaüs. Le voilà aussi dépourvu de moyens que ceux qu'il secourt. Mais le combat continue. Les années passent, et les pouvoirs publics ne font toujours rien. L'Abbé Pierre n'est plus sur les bancs de l'Assemblée mais son esprit y règne plus que jamais. Il veut que son plan pour des logements d'urgence soit adopté. Cependant, alors que l'hiver 1954 s'annonce rigoureux, les députés rejettent l'amendement pour la construction de logements sociaux. «On va se battre», prévient-il. L'ancien maquisard n'a peur de rien, ni de personne. Il interpelle le préfet, harangue le ministre du Logement. S'il doit aller plus haut, il ira. Il a Dieu pour seul guide. Et Dieu lui intime de venir au secours des plus défavorisés.

## MAIS LES PUISSANTS, EUX, RESTENT SOURDS ET AVEUGLES. L'ABBÉ PIERRE PASSE ALORS À LA VITESSE SUPÉRIEURE

Le mois de janvier s'enfonce toujours plus dans l'hiver. Dans le bidonville de Nanterre, des stalactites de glace se forment sous les amas de tôle supposés servir de toits. A l'extérieur, on improvise des réchauds de fortune. On y met tout ce qui brûle pour se frotter les mains au-dessus des flammes toxiques. De jour en jour, l'urgence se fait plus impérieuse. La mort du petit Marc, 3 mois, à Neuilly-Plaisance, dans la carcasse d'un vieil autobus où s'étaient installés ses parents, agit comme un détonateur. L'Abbé Pierre interpelle une nouvelle fois Maurice Lemaire, ministre de la Reconstruction et du Logement, et l'invite à se rendre aux obsèques de l'enfant. Il viendra et suivra le maigre cortège qui accompagne le petit cercueil. Ce premier appel est publié à la une du «Figaro», le 7 janvier. La fidèle assistante du prêtre tente de faire face à l'afflux de courrier qui suit. De bonnes âmes proposent gîte et couvert. La prise de conscience semble s'opérer doucement. Mais les puissants, eux, restent sourds et aveugles. L'Abbé Pierre passe alors à la vitesse supérieure. Tandis que les températures continuent de dégringoler, il monte des tentes au pied du Panthéon, de gros barnums destinés à servir de refuge à ceux que certains hauts placés appellent «les

pouilleux». Le succès est immédiat. Les sans-logis affluent, se bousculent pour pénétrer dans ce qui leur semble être un palais. Tout abri est mieux que la rue.

Mais, en ce 1<sup>er</sup> février 1954, alors que le mercure est au plus bas, une femme est à son tour emportée par le froid, en plein cœur de la capitale. Tandis que son corps sans vie est transporté sur un brancard, boulevard de Sébastopol, dans le I<sup>er</sup> arrondissement, un papier s'échappe de ses doigts raidis : son avis d'expulsion. L'Abbé Pierre pourtant éprouvé par les nuits sans sommeil, trouve en lui un réservoir de forces nouvelles, incommensurables. Sans avoir rendez-vous, il se précipite dans les studios de Radio Luxembourg d'où il veut lancer un appel à la solidarité. On lui dit d'abord «non». Il insiste. On lui répond : «Tout de suite.» La gorge nouée, il se concentre sur le plaidoyer qu'il veut prononcer en faveur des laissés-pour-compte. Comprend-il, à ce moment-là, ce qui est en train de se jouer ? Le personnel de Radio Luxembourg s'est agglutiné autour de lui. Il commence : «Mes amis, au secours... Une femme vient de mourir gelée, cette nuit à 3 heures [...]» Des larmes perlent dans les yeux de ceux qui l'écoutent. Les cœurs se serrent. «Il faut que ce soir même, dans toutes les villes de France, dans chaque quartier de Paris, des pancartes s'accrochent sous une lumière dans la nuit, à la porte de lieux où il y ait couvertures, paille, soupe, et où l'on lise sous ce titre "centre fraternel de dépannage" ces simples mots : "Toi qui souffres, qui que tu sois, entre, mange, reprends espoir, ici on t'aime." [...] Grâce à vous, aucun homme, aucun gosse ne couchera ce soir sur l'asphalte ou sur les quais de Paris.» L'Abbé lui-même est à bout de forces. Il ignore ce que sa requête va déclencher dans les heures qui suivent. Il a demandé aux Parisiens d'apporter couvertures, tentes, poêles, tout ce qui peut rendre service aux démunis, à l'hôtel Rochester au 92 rue La Boétie. C'est une avalanche. La presse du matin parle de son intercession comme d'un «appel à l'insurrection de la bonté». En moins de deux jours, 500 millions de francs viennent réchauffer les cœurs. Avec l'argent, l'Abbé Pierre fait construire une cité d'urgence, celle de Noisy-le-Grand. Son appel a enfin ébranlé le gouvernement, l'amendement pour la construction de logements sociaux est adopté. Il obtient, en bonus, l'interdiction d'expulser des locataires pendant la période hivernale.

Cet hiver-là, «le Robin des toits» a gagné une bataille. Mais pas la guerre contre la misère. Chaque année, le froid continue à tuer des sans-abri, de plus en plus en plus nombreux, sans que jamais un autre ne prenne la relève de l'Abbé Pierre. ●

## EN 2018, PLUS DE 140 000 SANS-ABRI

Selon le dernier rapport de la Fondation Abbé-Pierre sur l'état du mal-logement en France, publié au début de l'année, 143 000 personnes seraient sans domicile et 85 000 vivraient dans des habitations de fortune. Sans compter les hommes et femmes, qui, faute de moyens, se réfugient chez des tiers, ni tous ceux qui vivent dans des conditions de dénuement : les gens du voyage, les personnes en situation de surpeuplement, ou celles vivant en foyer. Au total, ce sont près de 4 millions de mal-logés qui chaque jour souffrent d'une situation précaire. Et près de 12 millions de personnes ne vivraient pas dans des conditions de logement optimales. Un point positif, toutefois parmi tous ces chiffres accablants : 99 % des habitations disposent aujourd'hui de l'eau courante, de W-C intérieurs et de chauffage. Un confort sanitaire loin de la situation de 1954. Mais il est vrai que nous sommes au XXI<sup>e</sup> siècle... Il suffit cependant d'ouvrir les yeux pour voir tentes et bicoques par dizaines le long des autoroutes et périphériques. La création de logements sociaux en nombre suffisant fait toujours défaut et l'actuel gouvernement a annoncé un ralentissement de la construction et un écrémement des allocations. Voilà le triste constat concernant l'habitat. Pour ce qui est de l'aide alimentaire, plus de 500 millions de repas sont distribués aux plus défavorisés chaque année en France. Parmi les associations d'aide, les Restos du Cœur pallient ce manque depuis désormais trente-trois ans, en servant aujourd'hui près de 136 millions de repas. C'est dix-huit fois plus que les 7,5 millions fournis en 1985, à leur création ! Coluche doit se retourner dans sa tombe... Les Restos du Cœur ne sont pas les seuls : le Secours populaire, la Banque alimentaire, le Secours catholique... s'investissent aussi dans l'aide alimentaire. Ces organisations sont également là pour aider au logement d'urgence. De quoi s'interroger : l'Etat ne s'appuie-t-il pas avec un peu trop de facilité sur le réseau associatif ? VT.

**SI VOUS DÉSIREZ FAIRE UN DON**  
[fondation-abbe-pierre.fr](http://fondation-abbe-pierre.fr)  
[emmaus-france.org](http://emmaus-france.org)  
[restosducoeur.org](http://restosducoeur.org)  
[secourspopulaire.fr](http://secourspopulaire.fr)  
[banquealimentaire.org](http://banquealimentaire.org)  
[secours-catholique.org](http://secours-catholique.org)

# « MARILYN »



*Le bonheur dans les  
Hamptons : en 1957, l'actrice  
et son mari passent leur  
premier été à Amagansett,  
Long Island.*

PHOTO SAM SHAW

# MA FEMME ➞

L'éternelle extase d'Arthur Miller



## INGÉNU, GLAMOUR, REBELLE, PATRIOTE ET COQUINE : TELLE EST MARILYN

« Ballerina », en octobre 1954, est sans doute l'une des séries photo les plus célèbres que Marilyn a faites avec Milton Greene dans son studio new-yorkais. Ses tenues trop petites de deux tailles, l'ont obligée à de savantes contorsions pour retenir en même temps le tulle du tutu et le haut en satin !



*Le 16 février 1954, la star fait une apparition en Corée pour soutenir les soldats américains. Plus de 10 000 G.I. viennent acclamer celle qui a interrompu son voyage de noces au Japon, avec le joueur de base-ball Joe DiMaggio, pour venir les saluer.*

*Divorcée de DiMaggio après neuf mois de mariage, Marilyn soigne son retour à la vie publique en chevauchant un éléphant rose pour le Gala des artistes 1955, au Madison Square Garden, à New York.*



*Chez elle, au  
882 North  
Doheny Drive,  
à Los Angeles,  
en mai 1953,  
photographiée  
par Alfred  
Eisenstaedt  
pour « Life ».*





PAR ARTHUR MILLER

PARIS MATCH N° 156, SAMEDI 28 FÉVRIER 1959

Hommage aux étoiles qui l'ont précédée au firmament du 7<sup>e</sup> art : en 1958, face à Richard Avedon, Marilyn se mue en Jean Harlow, en Marlene Dietrich, en Lillian Russell...

Ci-dessous : ils viennent d'annoncer leur mariage. L'actrice et Arthur Miller devant la maison de l'écrivain à Roxbury, le 22 juin 1956.

# Marilyn ressuscite la légende des vamps

**Q**uand j'appris que Marilyn allait poser pour une série de photographies dans les costumes d'anciennes vedettes de l'écran, je me demandai ce que le photographe Richard Avedon et elle-même espéraient prouver, en dehors du fait qu'on pouvait la faire ressembler à d'autres femmes. J'allai donc un après-midi au studio d'Avedon pour voir un peu comment cela se passait. Je trouvai une jeune femme assise devant un miroir, coiffée d'une perruque, vêtue d'une robe brodée de perles, et occupée à se dessiner des lèvres au contour incroyable. Rien de tout cela ne me surprit. Ce fut lorsque Marilyn leva les yeux vers moi en souriant que la situation me parut comporter certaines possibilités intéressantes : je fus en effet dans son regard une intensité, une concentration assez remarquables. Puis, tandis que le maquilleur, debout auprès d'elle, lui prodiguait les conseils, elle se remit à étudier la photographie de Clara Bow posée devant elle, sous le miroir.

Dans le studio, Avedon réglait ses éclairages avec les mêmes airs d'extase et de nervosité qu'un metteur en scène qui va monter un spectacle à New York. Ses assistants travaillaient dans la même ambiance, comme des gens qui préparent le grand succès de la saison. Puis Marilyn arriva sur le plateau et on mit en marche un pick-up qui déversa aussitôt un flot de chansons 1925. Marilyn s'essaya à décocher un coup de pied à un ballon posé par terre. Elle déclara qu'elle était prête. Avedon hurla : « Vas-y ! » Elle plissa les lèvres autour de sa cigarette, donna un coup de pied dans un ballon, brandit son éventail devant elle... et, avec ces quelques gestes, elle avait créé tout un monde. Je la vis soudain dansant sur une table, entourée de cent Scott Fitzgerald qui l'acclamaient, avec des Pierce-Arrow garées le long du trottoir, un véritable orchestre sur l'estrade et les marines au Nicaragua. Nous éclatâmes tous de rire. Son miraculeux sens de comédienne venait de se donner libre cours. Brusquement, elle était tout en angles, sa perruque était devenue ses cheveux et la robe dont elle était affublée était bien la sienne. Ses airs effervescents et effrontés n'étaient pas de notre époque, et pourtant nous ne riions pas parce qu'elle tournait en ridicule quelque chose de démodé. Je crois que c'était plutôt le rire que l'on a en reconnaissant une image familière : nous sentions qu'elle avait touché juste, qu'elle avait trouvé le dosage exact d'astuce et d'innocence, l'aimable espièglerie qui marquait la rébellion des femmes d'il y a trente ans, une rébellion qui, contrairement à celle dont nous sommes aujourd'hui témoins, ne semblait pas avoir d'horribles résonances psychiatriques et consistait seulement à bien s'amuser.

Sous mes yeux, ce n'était pas tant une femme qu'elle avait ressuscitée qu'une atmosphère, que l'esprit d'une époque. Et il me semble qu'elle a, de la même façon, fait revivre l'esprit d'autres époques : la dignité et



l'élegance épanouie de Lillian Russell en collants, essence même d'un sentimentalisme de bon ton ; le charme agressif de Theda Bara, produit des hommes de Hollywood, peut-être par excessive réaction devant la prétendue libération des femmes qui suivit la Première Guerre mondiale ; l'air intensément blasé de la Marlene Dietrich des années 1930, sur le fond enfumé d'un cabaret berlinois. En dépit de toutes leurs différences, ces stars ont en commun une qualité. Chacune a apporté quelque chose d'unique et d'original, chacune a eu son style.

Marilyn est aujourd'hui leur héritière. La photographie de gauche veut la montrer telle qu'elle est, et ce cliché y parvient dans la mesure où une photographie en est capable. Car, dans tout ce qu'elle fait, Marilyn est « elle-même », qu'elle joue avec le chien, qu'elle refasse la coiffure de la femme de ménage, qu'elle sorte de l'eau après un bain ou qu'elle rentre en trombe à la maison avec mille nouvelles à annoncer. Sa beauté étincelle car son esprit transparaît toujours. C'est un esprit aux nombreuses facettes, mais il est deux aspects du caractère de Marilyn que ces photographies mettent, à mes yeux, en valeur. D'abord, c'est la joie spontanée qu'elle éprouve devant tout ce que fait un enfant ; puis la sympathie innée et le respect qu'elle porte aux vieilles gens, à tout ce qui a beaucoup duré. Peut-être de toutes ces qualités ce sont ces deux-là qui ont fait que ce qui n'aurait pu être qu'un exploit de comédienne est devenu une manifestation vibrante d'humanité. Le côté enfantin de son personnage a saisi l'aspect amusant et prometteur, et la vieille personne qu'il y a en elle a perçu l'aspect éphémère de ce qui constituait au fond certaines des images les plus marquantes de notre art le plus populaire.

Celle qui se rapproche le plus de la ressemblance photographique littérale est, à mon avis, le portrait de Marilyn en Jean Harlow. Et pourtant Marilyn, dans la vie, ne ressemble pas plus à Jean Harlow qu'à aucune des autres stars qu'elle a voulu incarner dans cette série de photographies. Mais, pour poser en Jean Harlow, Marilyn, au lieu de faire montre d'humour, s'est plutôt laissé emporter par la profonde compassion que lui inspirait la tragique existence de cette comédienne. Il y a, je trouve, quelque chose d'assez émouvant dans cette photographie. Cette série de portraits forme une sorte d'histoire de nos rêves collectifs, du moins en ce qui concerne les grandes séductrices. Pour lointaines et archaïques qu'elles semblent aujourd'hui, elles conservent cependant une certaine gravité. Il aurait été bien simple de les ridiculiser sur ces photographies, mais, par la magie de sa sympathie, je crois que Marilyn s'est identifiée à ce qu'il y avait certainement d'ingénue chez ces femmes, à ce qui pour elles, à leur époque, était séduction authentique et vérité sexuelle. Et, si les costumes, si les attitudes nous font évidemment sourire, il est possible, en contemplant ces photographies, de comprendre comment ces femmes ont pu jadis attirer des millions de gens qui venaient les voir et rêver d'elles. ●

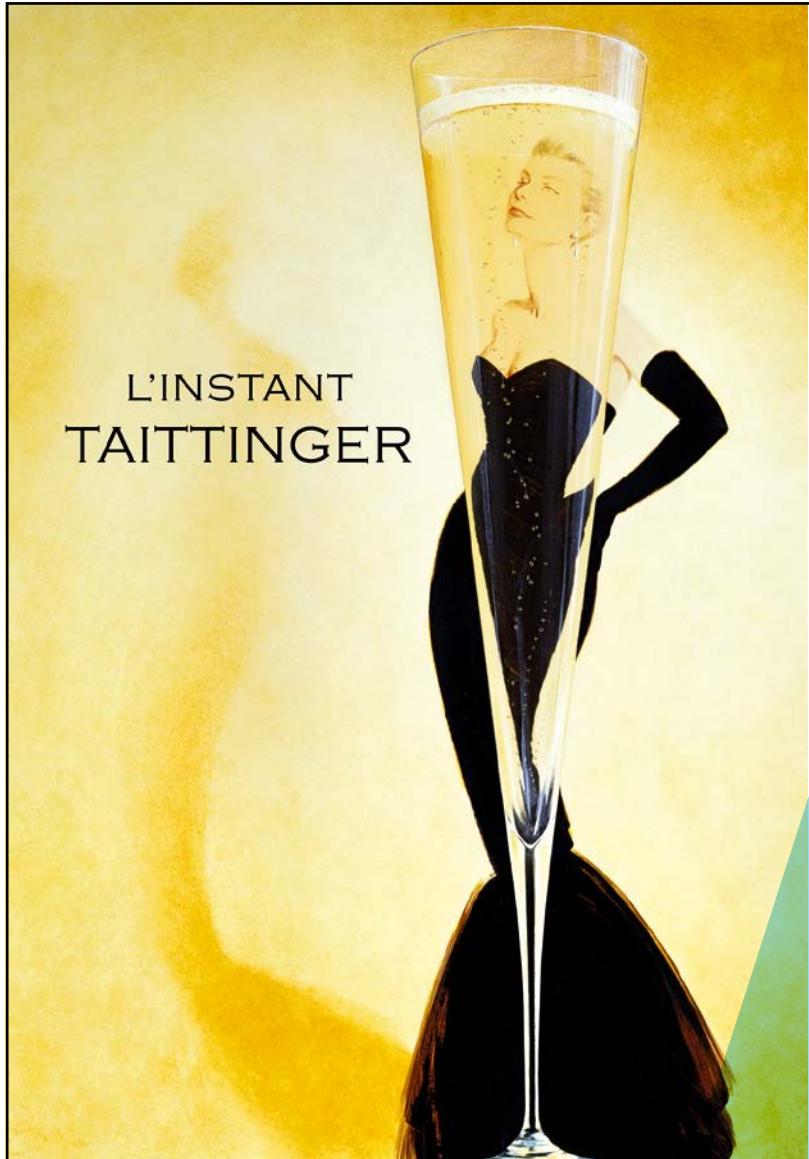
# C'ÉTAIT LES ANNÉES 50



## Au bonheur des arts ménagers

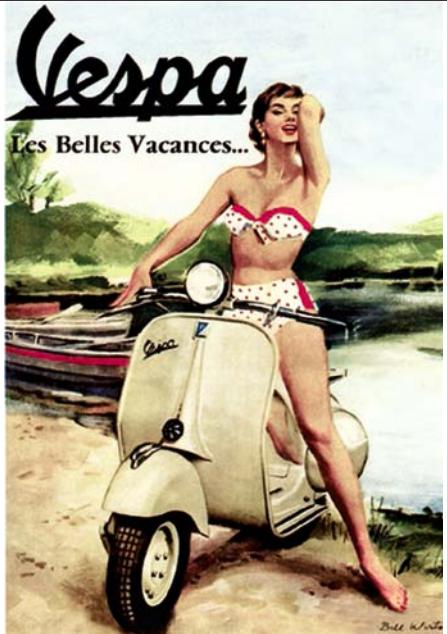
C'est l'événement du Salon des arts ménagers 1954, qui accueille 1 million de visiteurs dans les jardins du Grand Palais : la création des « cuisines merveilleuses ». Elles sont présentées, pour Paris Match, par quatre grandes vedettes : Michèle Morgan, Jeanne Moreau, Jean Sablon et Geneviève Page, qui, image de la bonne ménagère, s'affaire ici dans une cuisine baptisée Picasso, un livre de recettes à la main.





# L'INSTANT TAITTINGER

*La publicité s'appelle encore « réclame » et sa création est aux mains des illustrateurs, chargés de mythifier les objets, de les rendre désirables.*  
*Sur l'affiche « Les belles vacances » pour l'emblématique Vespa, signée Bill Wirts, en 1955, on retrouve toute l'imagerie pin-up. Parfum d'époque pour Taittinger avec cet hommage très graphique à Grace Kelly.*

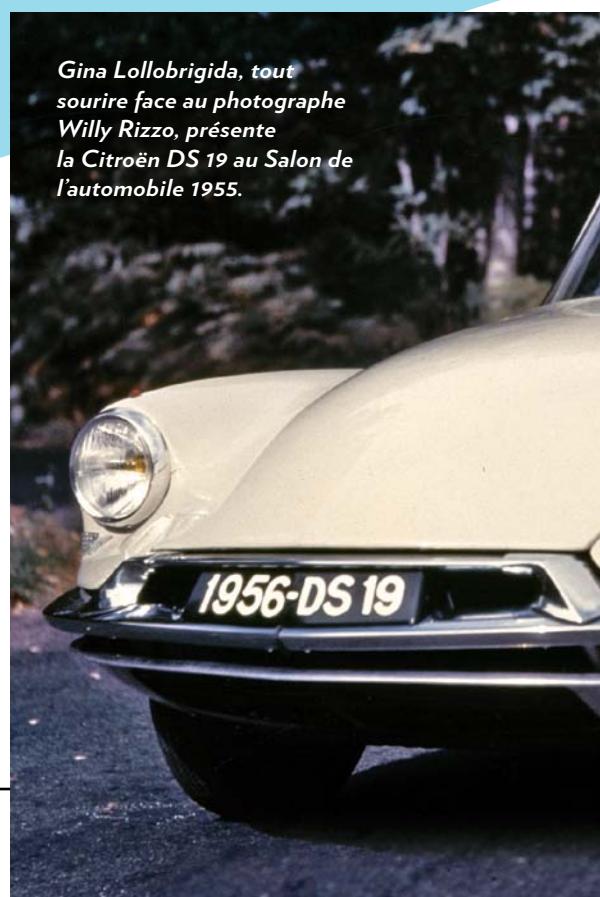


# **La société de consommation : tout un monde !**

Au moment où notre pays découvre les joies de la consommation « de masse », certains, déjà, la dénoncent. Boris Vian la critique avec verve dans « La plainte du progrès ». Ainsi, conseille-t-il, pour désormais séduire le « cher ange », de glisser à son oreille : « Viens m'embrasser / Et je te donnerai / Un Frigidaire / Un joli scooter / Un atomixer / Et du Dunlopillo / Une cuisinière, / Avec un four en verre... » Délicieuse ironie : le service de promotion de sa maison de disques, Philips, l'envoie assurer la pub de sa chanson au Salon des arts ménagers de 1956 !



*Teppaz, le tourne-disque portatif, devient le meilleur ami des jeunes alors qu'apparaît un nouveau genre musical : le rock'n'roll.*

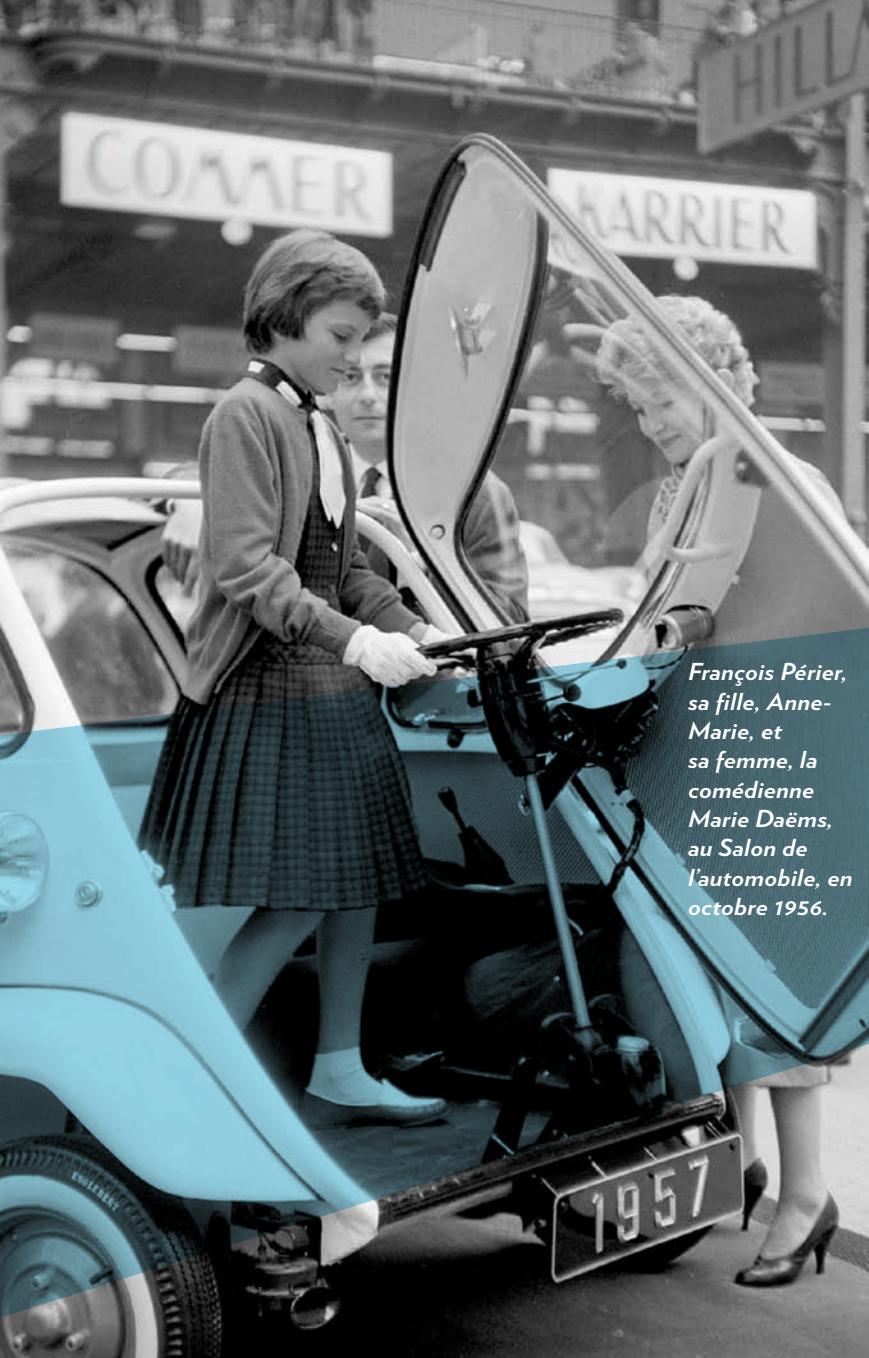


# C'ÉTAIT LES ANNÉES 50

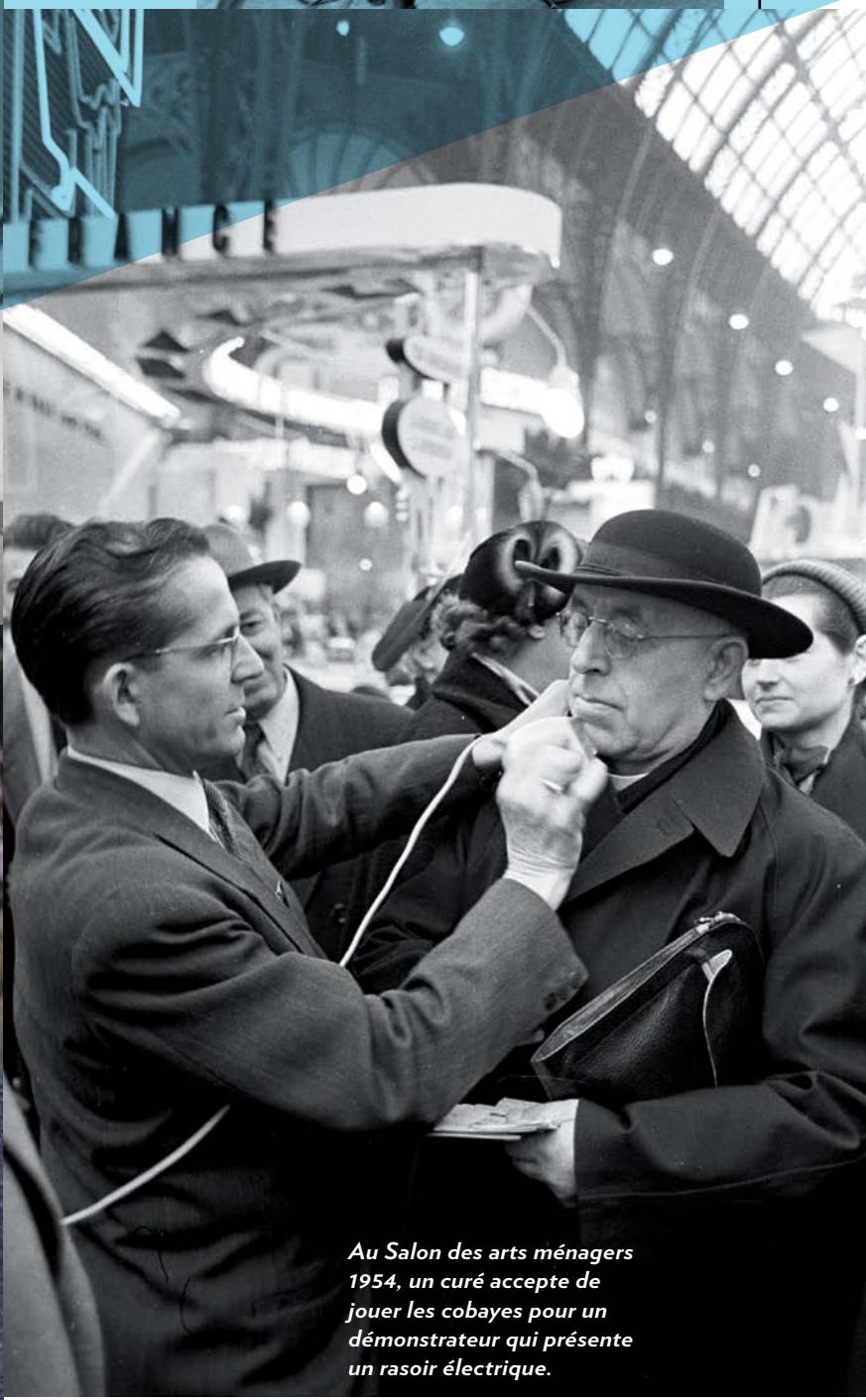
Charles Aznavour sur un VéloSoleX 1400, en 1959.



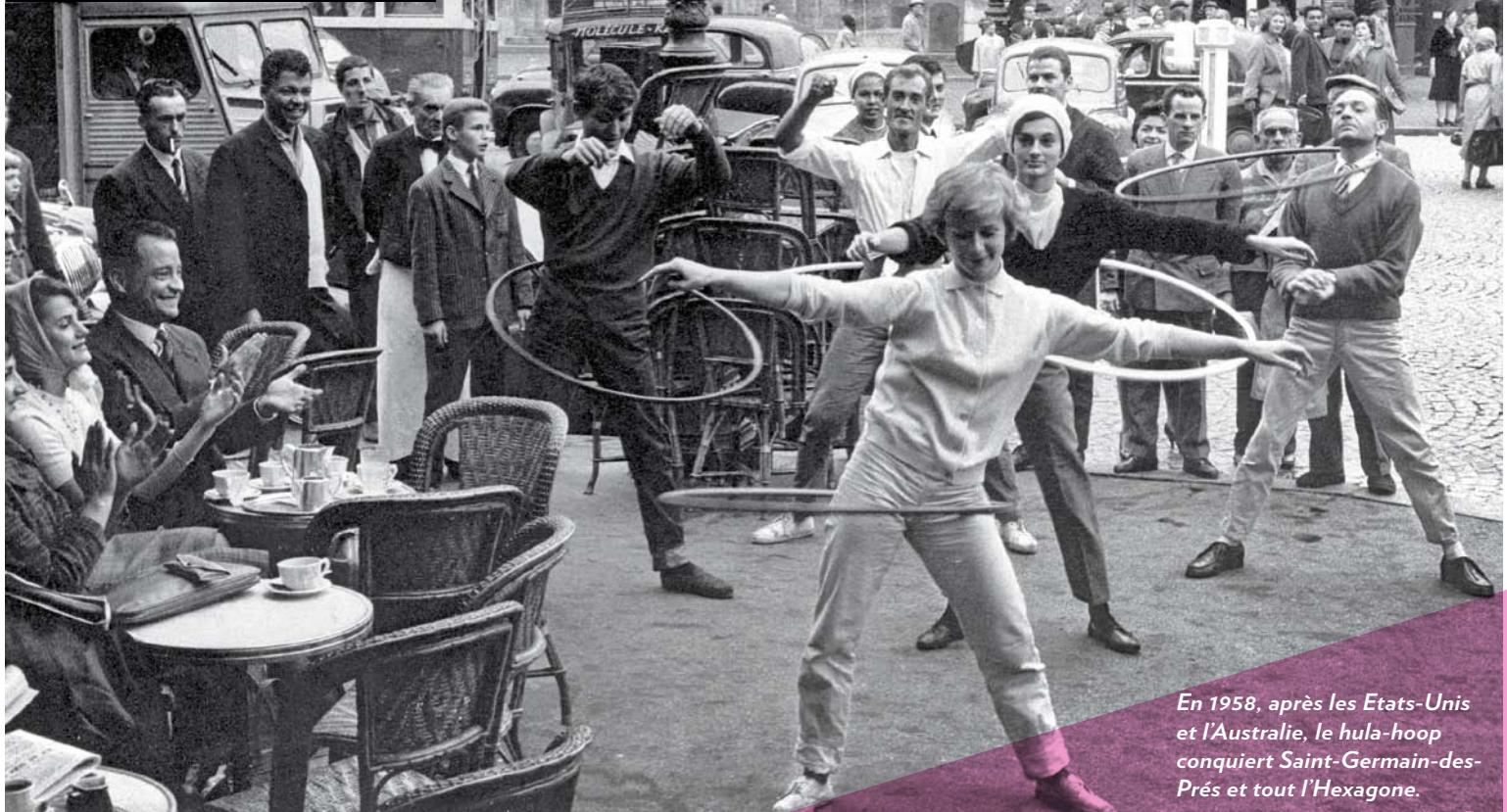
François Périer, sa fille, Anne-Marie, et sa femme, la comédienne Marie Daëms, au Salon de l'automobile, en octobre 1956.



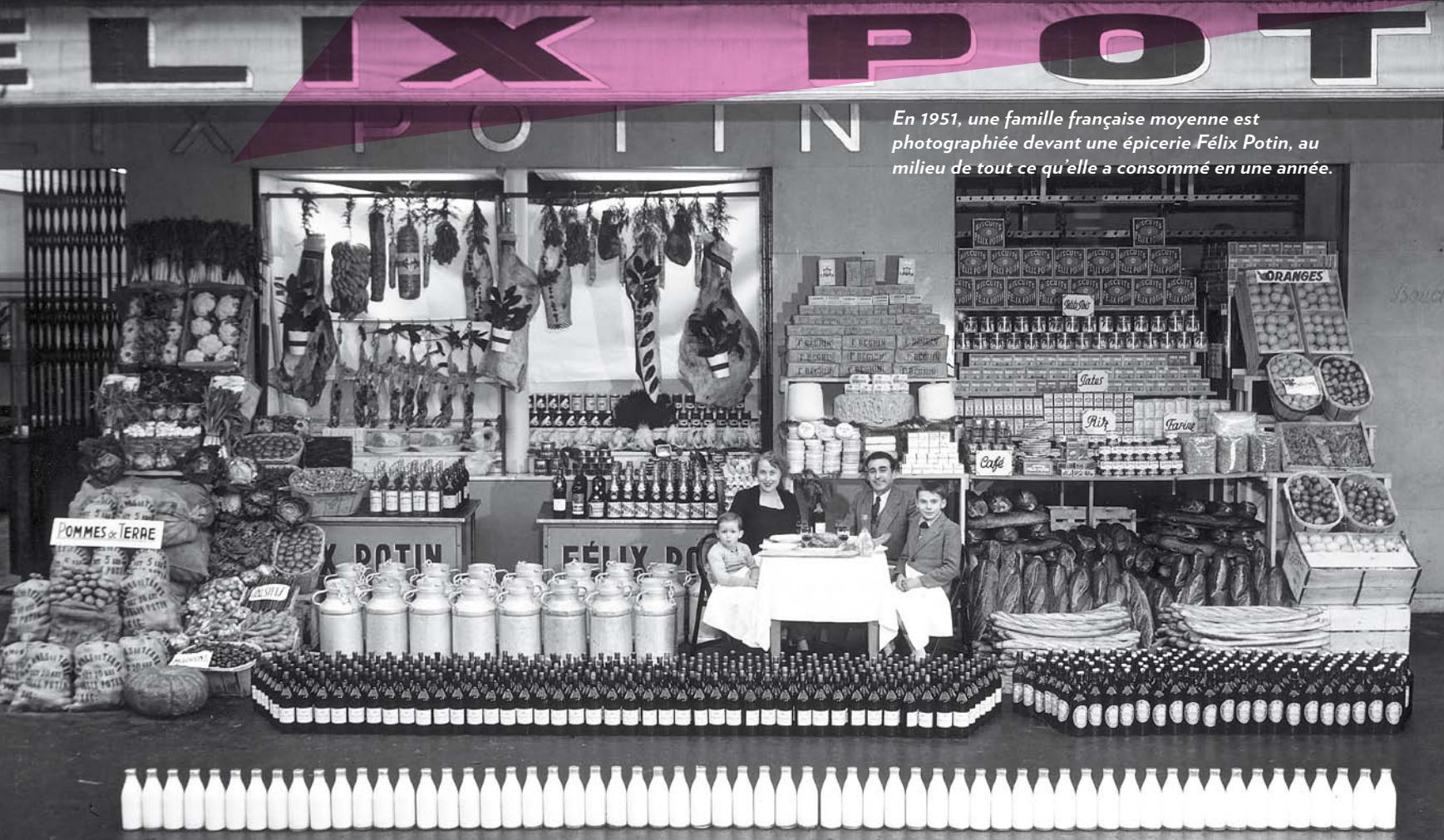
Au Salon des arts ménagers 1954, un curé accepte de jouer les cobayes pour un démonstrateur qui présente un rasoir électrique.



# C'ÉTAIT LES ANNÉES 50

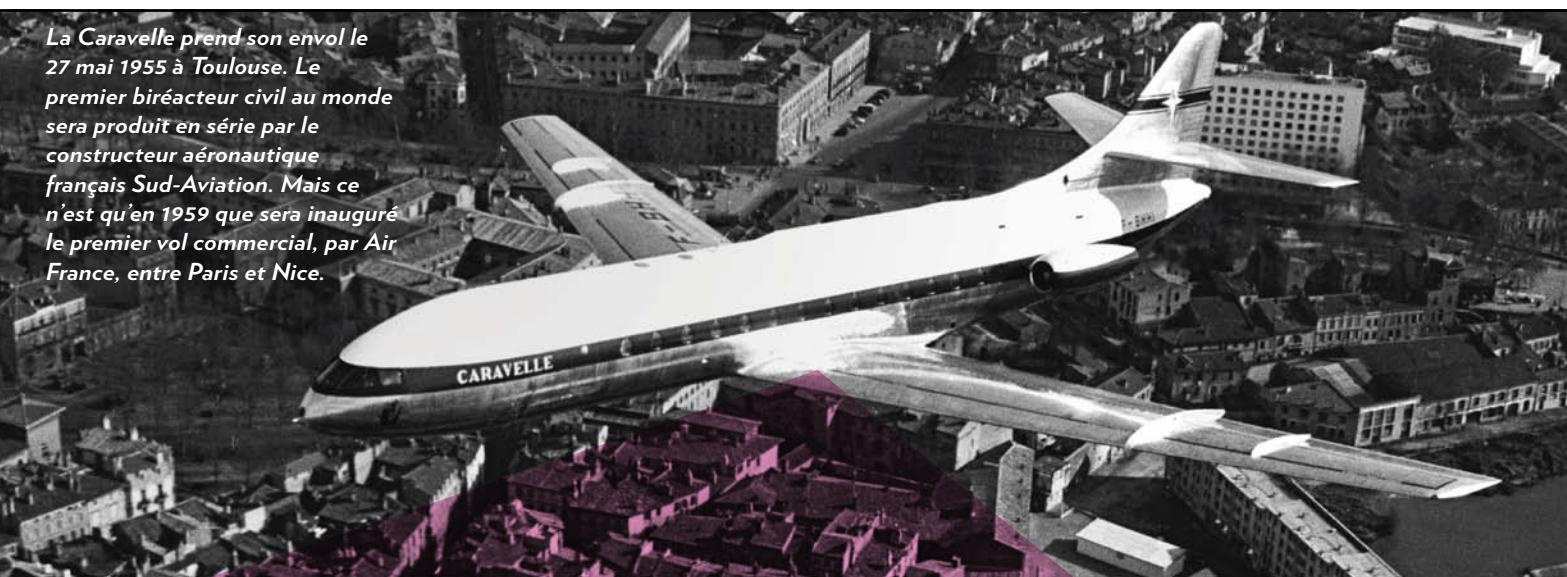


*En 1958, après les Etats-Unis et l'Australie, le hula-hoop conquiert Saint-Germain-des-Prés et tout l'Hexagone.*



*En 1951, une famille française moyenne est photographiée devant une épicerie Félix Potin, au milieu de tout ce qu'elle a consommé en une année.*

*La Caravelle prend son envol le 27 mai 1955 à Toulouse. Le premier biréacteur civil au monde sera produit en série par le constructeur aéronautique français Sud-Aviation. Mais ce n'est qu'en 1959 que sera inauguré le premier vol commercial, par Air France, entre Paris et Nice.*



## En route pour les Trente Glorieuses

La France n'a pas toujours connu la crise. De 1946 à 1975, ce sont des années fastes, les Trente Glorieuses, soit la plus longue période ininterrompue d'expansion économique de son histoire, avec un taux croissance annuel proche de 5 %, le plein-emploi, une modernisation inégalée et un baby-boom ! Réfrigérateur, poste de télévision, lave-linge, automobile sont les produits phares de cette période, où seulement 14 % des logements français disposent d'une douche ou d'une baignoire.



Destiné aux enfants, « Le Journal de Mickey » reparaît en juin 1952, après huit ans d'interruption. Le nouveau numéro 1 compte 16 pages et coûte 20 francs.

*Blouses, porte-plume et enciers : c'est la rentrée des classes en 1950. Le nombre d'élèves a doublé depuis cette époque, pour atteindre près de 13 millions en 2017.*



QUAND « BONJOUR  
TRISTESSE » ANNONCE « UN  
CERTAIN SOURIRE »

# ... ET SAGAN nous léguera sa liberté

Sagan apparaît pour la première fois en couverture de Paris Match en avril 1957, après la visite d'Etat d'Elizabeth II. Cette une révéla au monde les traits du « charmant petit monstre », salué par François Mauriac à la sortie de « Bonjour tristesse », en 1954.

PAR ANNICK GEILLE

# M

ozart des lettres, Sagan avait tout compris : le style, la construction, les dialogues. Cette primo-romancière ne manquait pas de culot. Il en faut pour écrire à 18 ans : « C'est drôle comme la fatalité choisit, pour la représenter, des visages indignes ou médiocres. » Ceux qui imaginent une Sagan telle la bonne dame d'Equemauville n'ont pas tort. « Kiki » fut la bienveillance sur terre dans la vie. Qu'ils lisent « Des yeux de soie » (1975) et ils verront que, dans ses écrits, la cruauté mène le bal. Chez Sagan, pas un mot de trop. Sagan, c'est l'ellipse. La litote. Ce pourquoi elle excelle dans l'art – si difficile – de la nouvelle. Ses miniatures, d'une exquise méchanceté, eussent enchanté

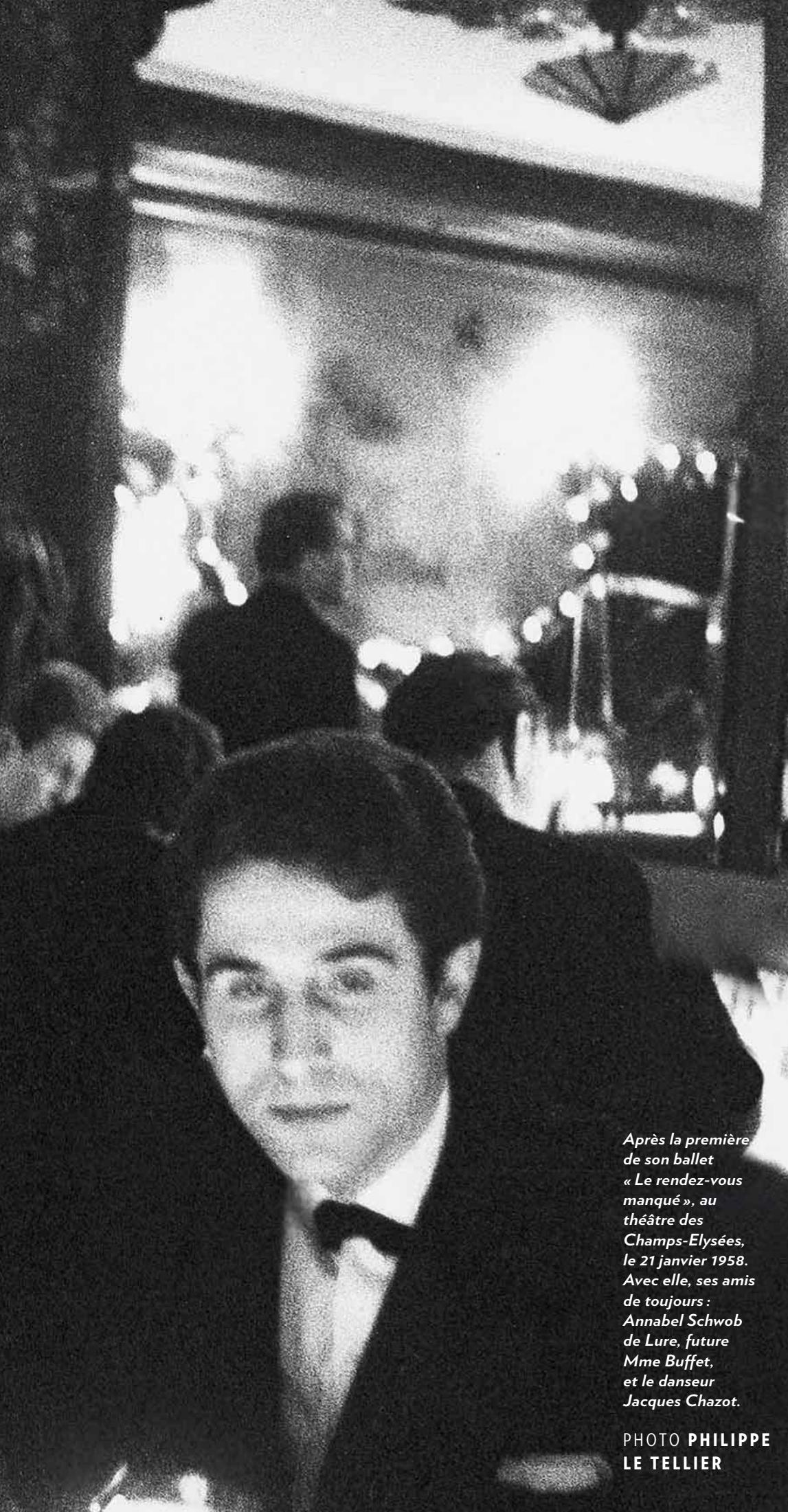
Marivaux. En trois ou quatre pages, tout est dit, y compris la messe des obsèques. Toujours chez Sagan, cette férocité feutrée. Le contraire de la cucuterie. L'envers de ce que les « ancien monde » appellent « la littérature féminine »

Au cœur des années 1950, « Bonjour tristesse » (2 millions d'exemplaires et le Prix des critiques) fut, dans la France de René Coty, l'irruption de la liberté. Une page se tourna. Les filles devinrent désinvoltes, lucides, sarcastiques, menteuses, doucereuses. Nous voulions l'amour sans enfants, le mariage vacillait sur ses bases et la guerre d'Algérie forçait en nous, par Sagan interposée, cet esprit de résistance, ce courage que la France (*Suite page 117*)

En 1956, Françoise Sagan découvre le Festival de Cannes. Vingt-trois ans plus tard, en 1979, elle le présidera.

PHOTO  
**WILLY RIZZO**

DÉJÀ, CHEZ  
MAXIM'S ELLE  
AFFICHE  
« DES BLEUS  
À L'ÂME »



*Après la première de son ballet « Le rendez-vous manqué », au théâtre des Champs-Elysées, le 21 janvier 1958. Avec elle, ses amis de toujours : Annabel Schwob de Lure, future Mme Buffet, et le danseur Jacques Chazot.*

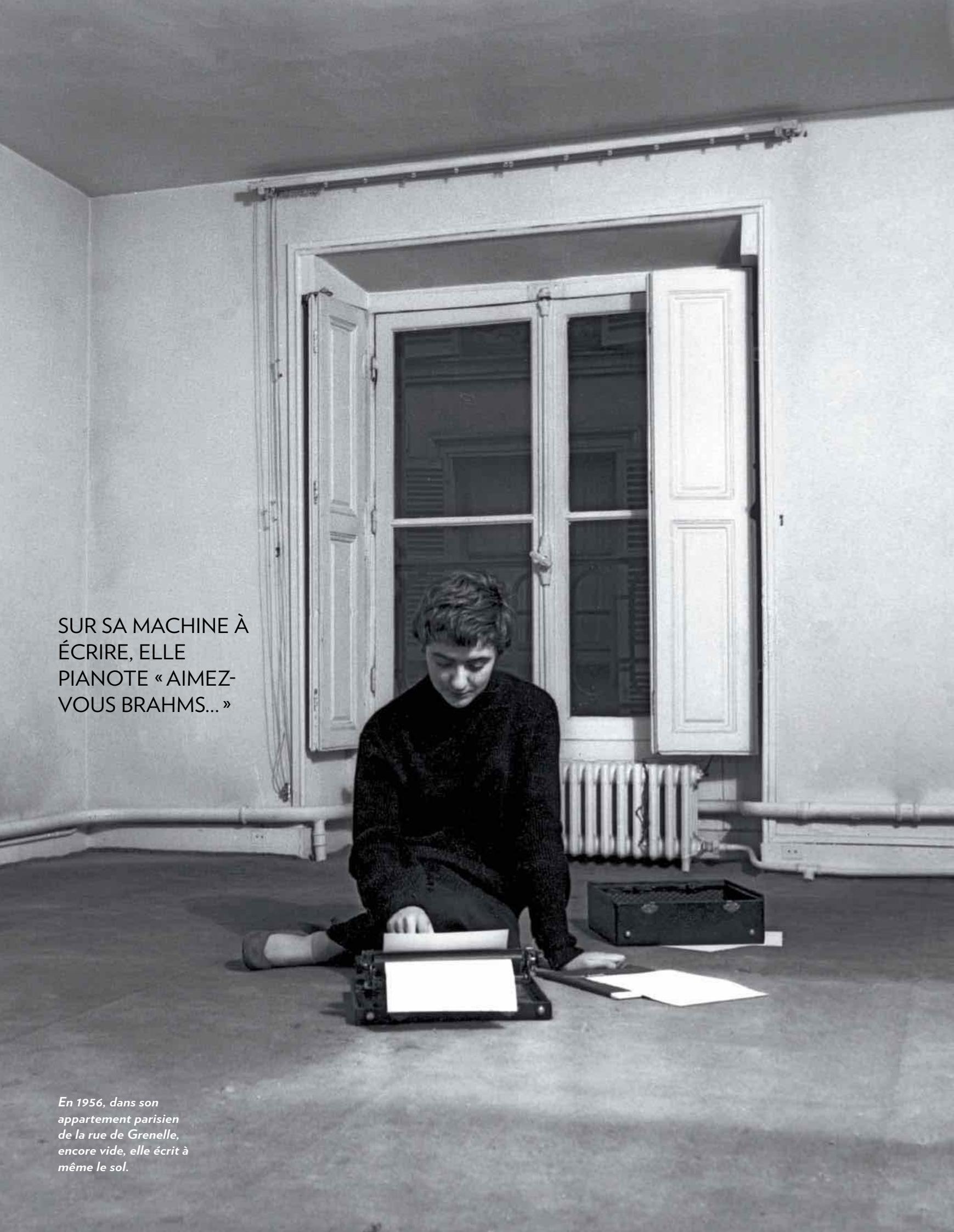
**PHOTO PHILIPPE LE TELLIER**

savait incarner lorsque l'heure était grave. Les Trente Glorieuses firent le reste : congés payés, «loisirs», émergence d'une classe d'âge, «les jeunes», etc. Sagan incarnait ces émancipations. Il y eut une explosion de nouveaux modèles, de comportements inédits. En 1952, par exemple, Hachette créa le Livre de Poche, «L'Express» parut pour la première fois en 1953. La pilule advint ensuite, l'avortement fut – enfin – permis grâce à Simone Veil. Devenues femmes, les lectrices de «Bonjour tristesse» acquirent le droit de travailler «comme un homme». Elles gagnèrent leur propre argent, démodant les mères au foyer. Plus tard, le monde entier découvrit cette french-femme incarnant si bien nos valeurs et contradictions. Au Pérou, à New York et à Milan, Sagan était reconnaissable... Cela nous flattait, cette foule autour du casque blond. Nous, ses lecteurs, plus tous ceux qui pensaient l'avoir vue à force de l'avoir vue dans les magazines (ils faisaient florès de son vivant), la connaissions par cœur.

**S**agan, c'était nos métamorphoses. Les privations étaient finies, la société «de consommation» prospérait à toute allure, à l'image de cette conductrice aux pieds nus, que nous chérissions pour son audace «duveteuse». Nous la pensions éternelle, car elle incarnait notre contemporaine de toujours, tellement nous-mêmes, tellement belle dans sa liberté sans cesse renouvelée, ses exigences de renouveau, son amoralité patente, cette insolence face à tous les credo, son refus des sondages. Sa morale ? Une esthétique intraitable. Et la bonté. Ne jamais blesser quelqu'un volontairement. Et, surtout, tout le temps, ou le plus souvent possible, le désir, le plaisir réservés aux hommes jusqu'alors. Sagan détestait les vérités toutes faites, les militants obtus (pléonasme ?), même les militant-e-s féministes. Les généralités aussi.

Paris et son ciel changeant, c'était Sagan et Sagan était Paris. Cette championne de la nuance montrait les «chemins de la liberté». Elle incarnait l'éternelle nouveauté de la France. De l'autre côté de l'Atlantique, pendant la guerre du Vietnam, il y avait Elvis Presley ; Sagan écoutait Brahms, Barbara et Mozart, la nuit, en voiture, lorsqu'elle se rendait à Equemauville ou à Cajarc avec de rares amis – seul endroit du monde où elle pouvait écrire dans la journée. Mais Françoise était rock'n'roll à sa façon. Elle détruisait tous les conformismes, recréant mine de rien une nouvelle femme : la Française. (*Suite page 119*)

SUR SA MACHINE À  
ÉCRIRE, ELLE  
PIANOTE « AIMEZ-  
VOUS BRAHMS... »



*En 1956, dans son  
appartement parisien  
de la rue de Grenelle,  
encore vide, elle écrit à  
même le sol.*

A Saint-Tropez, en compagnie du réalisateur Otto Preminger et d'une amie, Sagan étreinte sa Jaguar XK120, achetée avec les droits d'auteur de son premier roman.



## TRANSFORMANT SA VIE EN ROMAN, SAGAN EN FIT UN BEST-SELLER

Et nous tous ensuite, bon public et public averti, unis dans la même gratitude pour ce personnage hors norme, au-dessus des lois, des modes et des partis, conquis par ce culot, son engagement aux côtés de ceux qui dénonçaient la torture en Algérie, ou aux côtés de ces « salopes » exigeant de faire l'amour avec ou sans amour – en tout cas, sans faire d'enfants –, nous contemplions, chez Sagan, l'immense virage que nous avions pris en si peu de temps.

Chez Bernard Pivot, dans les années 1970, nous admirions son intelligence. Un peu farauds, nous sentions que cette intelligence était, à peu de chose près, la nôtre. Ce côté râleur, « bon enfant », cette contestation des avantages acquis. Nous le savions : le « petit monstre » n'aurait jamais pu exister ailleurs.

Sagan ? Notre sœur... Carson McCullers, Billie Holiday avaient leur génie particulier. Sagan incarnait le récit national, notre liberté de penser et ce côté moqueur et foutraque que nous avions reçus en partage. Elle était une sorte de Voltaire femme. La vedette en couverture des magazines produisait de la littérature, cet art que nous chérissons plus que tous les autres peuples, chacun à notre façon.

Nous sommes le seul pays au monde doté d'un gouvernement littéraire. Edouard Philippe est écrivain, tel de ses conseillers est poète, tel autre a publié deux romans ; le ministre de l'Intérieur (prouvant qu'être « nouveau monde » n'est pas une question d'âge), est agrégé de lettres classiques, l'épouse du président a enseigné la littérature et le théâtre... Emmanuel Macron lui-même aurait écrit jadis son roman de jeune homme... Il eut un jour cette formule stendhalienne : « J'ai fait le voyage d'Amiens à Paris. » Sagan aurait apprécié. Ecrivain-femme, femme et écrivain, elle incarne notre amour des lettres, et cette place toute particulière qu'occupent les intellectuelles en France. Au pays des salons littéraires et de Jeanne d'Arc, la République a toujours été un principe féminin innovant.

Soixante-quatre ans après la une historique de Match, Sagan nous entraîne vers le meilleur de nous-mêmes : cette soif de changement. Ce « dégagisme » qui nous caractérise aujourd'hui ? L'effet Sagan. Transformant sa vie en roman, Sagan en fit un best-seller. Nous continuons de le lire. La « petite musique » poursuit en chacun d'entre nous son entreprise de démolition, réveillant notre esprit critique, avec

ses impératifs catégoriques. Penser par soi-même. Se méfier des idéologies, des partis. « Avoir une main droite et une main gauche et s'en servir alternativement, en fonction des circonstances, et sans cahier du Maître », affirmait Bernard Frank, écrivain et chroniqueur au « Nouvel Observateur », compagnon de Sagan et son frère d'adoption. Pressentant que cette conduite nous mènerait vers toujours plus de démocratie, malgré les paillettes, nous fûmes et restons tous un peu Sagan, parce que Sagan incarne la résistance de l'individu face au rouleau compresseur de l'époque. Toutes les époques.

Alors qu'elle gît sous la terre du Lot, où nous nous sommes souvent promenées avec Peggy Roche ou Bernard Frank, j'aimerais lui rendre hommage pour ce qu'elle m'a légué. Loin des musées et des statues, le goût de la liberté. Marcel Gauchet, penseur du « Nouveau monde » – 4<sup>e</sup> volume de son « Avènement de la démocratie » – précise d'ailleurs : « L'histoire de la libération est derrière nous, les chemins de la liberté commencent. » ●

Annick Geille

Annick Geille est l'auteure d'*« Un amour de Sagan »*, éd. Fayard. Dernier ouvrage publié : *« Rien que la mer »*, éd. La Grande Ourse.



CULTURE

# SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS MÈNE LA DANSE

A l'aube des années 1950, les « rats » sortent de leurs « caves » pour danser le be-bop né dans les boîtes de nuit enfumées de la Rive gauche, devant la clientèle fortunée de la Rive droite. Ils vont Chez Carrère, rue Pierre-Charron, à deux pas des bureaux de Paris Match.

PHOTO WILLY RIZZO





Septembre 1959, le garçon de café du Flore vient au-devant de Juliette Gréco qui peine à garer son Alfa Romeo Giulietta Spider.

Be-bop dans les caves à jazz en novembre 1950. L'heure est aux répétitions au Club Saint-Germain pour l'orchestre du saxophoniste Hubert Fol, accompagné des musiciens américains James Moody et Marshall Allen.

Le 23 juin 1959, le collège de Pataphysique annonce « la mort apparente » du « transcendant Satrape ». Boris Vian, le génial touche-à-tout, disparaît à l'âge de 39 ans.



# CAVES À JAZZ ET BARS À INTELLOS CRÉENT L'ESPRIT SAINT-GERMAIN

Que se passe-t-il dans le Quartier latin ? Les existentialistes ont déserté le café de Flore pour se réfugier dans les caves ! Les jeunes gens dansent désormais sur du be-bop et se réclament de Jean-Paul Sartre. « Jamais mythe ne fut gonflé de plus de vent », eut beau s'insurger Jean Cau, qui fut aux premières loges avant de devenir l'écrivain vedette de Paris Match. Qu'importe, la légende de papier a marqué tous les esprits et Sartre est devenu, malgré lui, le grand ordonnateur de bacchanales auxquelles il ne s'est jamais rendu !



A 100 mètres des éditions Gallimard, au coin de la rue du Bac, le bar du Pont-Royal est, en 1950, la cantine préférée des existentialistes de l'écurie NRF. De g. à dr. : Simone de Beauvoir, Jacques-Laurent Bost, Jean Cau, Jean Genet et Jean-Paul Sartre.

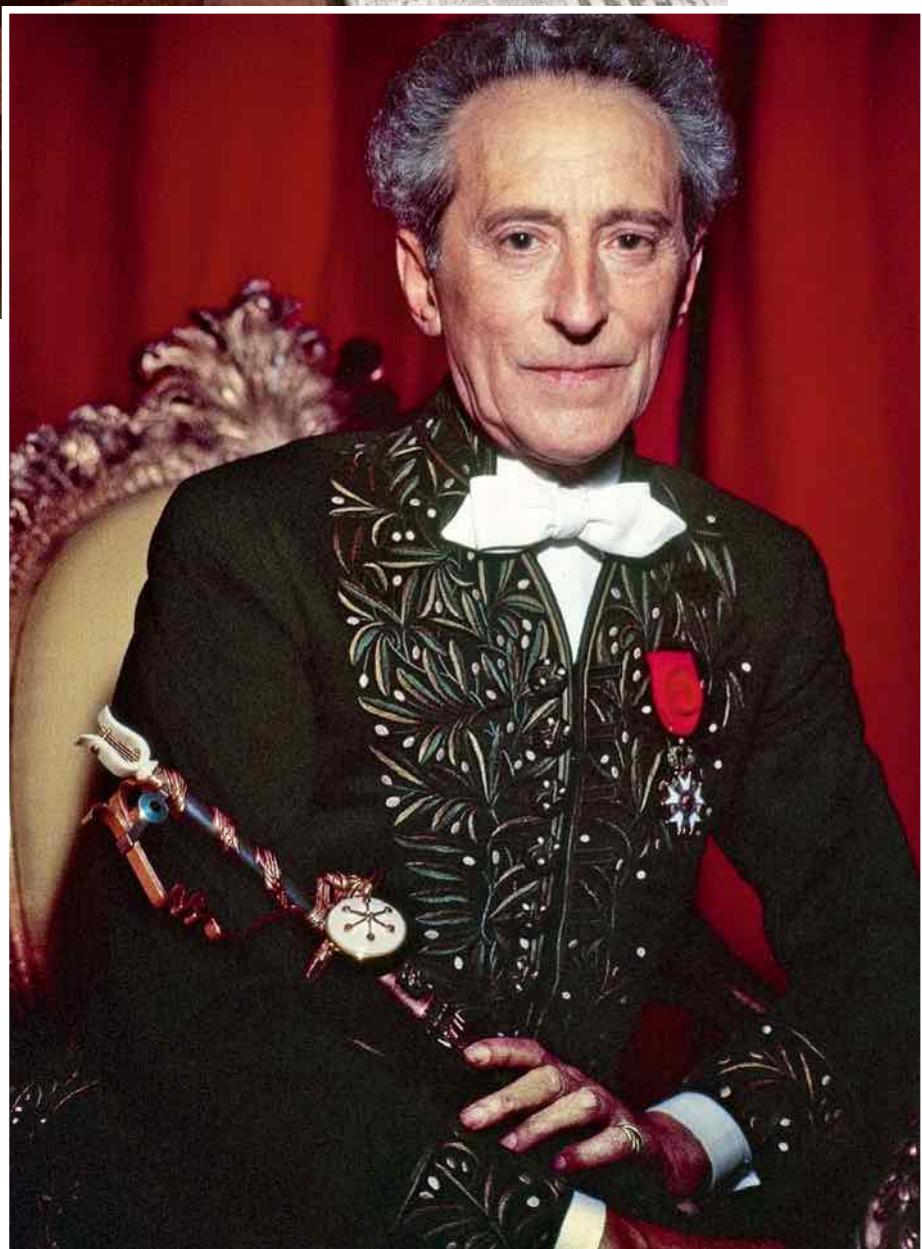


Au Théâtre Antoine, en février 1959, Albert Camus supervise les répétitions de sa pièce « Les possédés », d'après le roman de Dostoïevski, et qu'il a lui-même mise en scène.



## PARIS MATCH AU RENDEZ-VOUS DES IMMORTELS...

Dans sa jeunesse, Colette la libertine aimait choquer, mais plus tard, la « grand-mère » des Lettres françaises présida la respectable Académie Goncourt. Malgré une arthrite sévère, elle corrige le manuscrit sur papier bleu de ses souvenirs dans son appartement du Palais-Royal qu'elle ne peut plus quitter. Elle décède le 3 août 1954, peu de temps après ces clichés pris par Izis avec qui elle a publié, l'année précédente, « Paradis terrestre ». Il faudra attendre 1980 pour qu'une femme, Marguerite Yourcenar, entre à l'Académie française. Jean Cocteau, à quelques jours de son discours de réception sous la Coupole, le 20 octobre 1955, photographié ici par Willy Rizzo, reçoit Match chez lui, à Milly-la-Forêt. « Sanglez-moi le plus possible et serrez l'encolure au maximum, a-t-il exigé de Lanvin, son couturier. Pour faire mon discours j'ai besoin d'avoir le sang dans la tête. » Le poète veut y faire souffler un air de fantaisie inhabituel et décoiffant.





## ... ET DES RÉPROUVÉS

A gauche, le grand maudit Louis-Ferdinand Céline. A droite, le pince-sans-rire le plus irrésistible de la littérature française, Marcel Aymé. Puisqu'en cette année 1955 on les tient à l'écart, les deux écrivains nouent une solide amitié. Mais sous les arbres de sa propriété de Grosrouvre, près de Monfort-l'Amaury, dans les Yvelines, c'est Marcel Aymé qui écoute le plus souvent Céline parler, se contentant de hocher la tête, de temps en temps. Avec ses allures de clochard céleste, Paul Léautaud a découvert la célébrité sur le tard, grâce à la radio où sa méchanceté et sa drôlerie ont provoqué des scandales retentissants. Le 21 janvier 1956, cependant, le misanthrope noie sa guenon Guenette, confie ses chats et quitte sa maison pour La Vallée-aux-Loups, la demeure de Chateaubriand transformée en maison de santé. Avant sa mort le 22 février, il se fait ami avec le chat Praline.





Dans sa chambre-atelier de l'ancien hôtel Régina, sur la colline de Cimiez, à Nice, Henri Matisse, paralysé les deux dernières années de sa vie, a conçu ses ultimes chefs-d'œuvre. Incapable de se lever, il continue, depuis son lit, à dessiner pour sa chère chapelle du Rosaire, à Vence. C'est dans cette chambre aussi que, le 3 novembre 1954, son travail accompli, il meurt, frappé par une crise cardiaque.



## PICASSO SURGIT DANS LE SILLAGE DE MATISSE

Durant l'été 1950, sur la plage de Golfe-Juan où Françoise Gilot, sa compagne, et leurs deux enfants, Claude, 3 ans, et Paloma, 18 mois, se baignent tous les matins, Picasso joue aussi facilement avec un simple bâton dans le sable qu'avec ses pinceaux sur la toile. En quelques minutes, devant l'objectif de Willy Rizzo, il crée sur la grève un faune éphémère vite effacé par une vague, mais dont l'image fera le tour du monde.



## Guerre et paix

Certains sont des hommes pacifiques, d'autres des guerriers. Ainsi du médecin français Albert Schweitzer, qui reçoit le prix Nobel de la Paix en novembre 1953, et du révolutionnaire cubain Fidel Castro, le « Robin des bois de la Sierra », comme le surnomme notre journal, en avril 1958.



## On en parlait déjà

L'actualité a ses lois et des sujets récurrents. Depuis 1910, année de la crue du siècle, le Zouave du pont de l'Alma, qui a régulièrement les pieds dans l'eau, sert de jauge aux Parisiens quand le niveau de la Seine monte. Autre grand classique : la querelle autour des vaccins, qui s'envenime avec la même constance depuis la découverte de Louis Pasteur !



*Toute l'affaire Mac Arthur*

Par Raymond CARTIER



## La couverture impossible

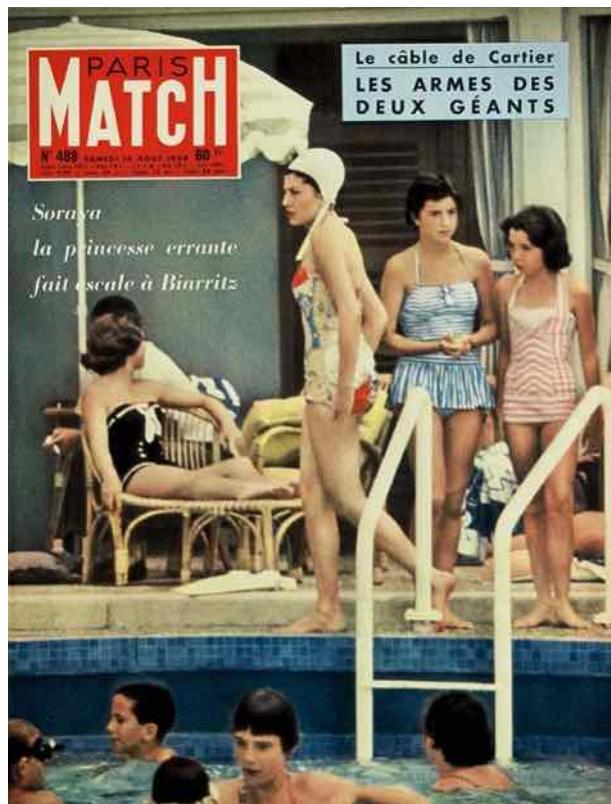
Lundi 23 juillet 1951, Philippe Pétain s'éteint à l'âge de 95 ans. Le magazine est à l'impression. Philippe Boegner, son directeur, donne l'ordre d'interrompre le tirage et de « casser » le journal. Mais quelle photo choisir ? Pour beaucoup, mettre Pétain en couverture est hors de question. Sur la photo qui est finalement choisie, on ne voit pas le visage du maréchal. Pari gagné : le journal s'arrache.





## Paparazzis avant l'heure

Août 1958 : deux ans avant que Federico Fellini n'invente le personnage de Coriolano Paparazzo dans « La Dolce Vita », donnant au passage un nom à ces photographes d'un genre nouveau, Paris Match envoie ses limiers à Biarritz, sur les traces de Soraya, la princesse errante qui a fait escale à Biarritz.



## Les héros et les martyrs

Du naufrage, du « Flying Enterprise », le navire du capitaine Carlsen, en 1952, à l'incendie de Marcinelle, en 1956, où 262 mineurs périrent, les catastrophes jalonnent l'actualité de Match. Effroyables et meurtrières, elles révèlent aussi des côtés plus lumineux comme la solidarité et l'héroïsme de ceux qui risquent leur vie pour sauver d'autres.

## Jusqu'au bout de l'aventure

Toujours plus loin, toujours plus haut ! Rien, pas même la mort, n'entame le goût du risque des aventuriers. Hommage à ces hommes et ces femmes dont le rêve fou valait bien une couverture.





## Vous avez dit bizarre ?

Paris Match sait faire rire, parfois à ses dépens ! Notre magazine a commis quelques fausses notes, comme ces couvertures sur un numéro de clowns nains dans un festival de cirque ou cet élégant modèle dont le visage est barré d'un bandeau de titraille.



## Le boom de la télé

L'avènement de la télévision valait bien une couverture en mai 1958 avec Jacqueline Huet, nouvelle speakerine désormais présente dans 730 000 foyers. Elle rejoint deux autres Jacqueline, de l'unique chaîne française : Joubert et Caurat.



## Algérie : la déchirure

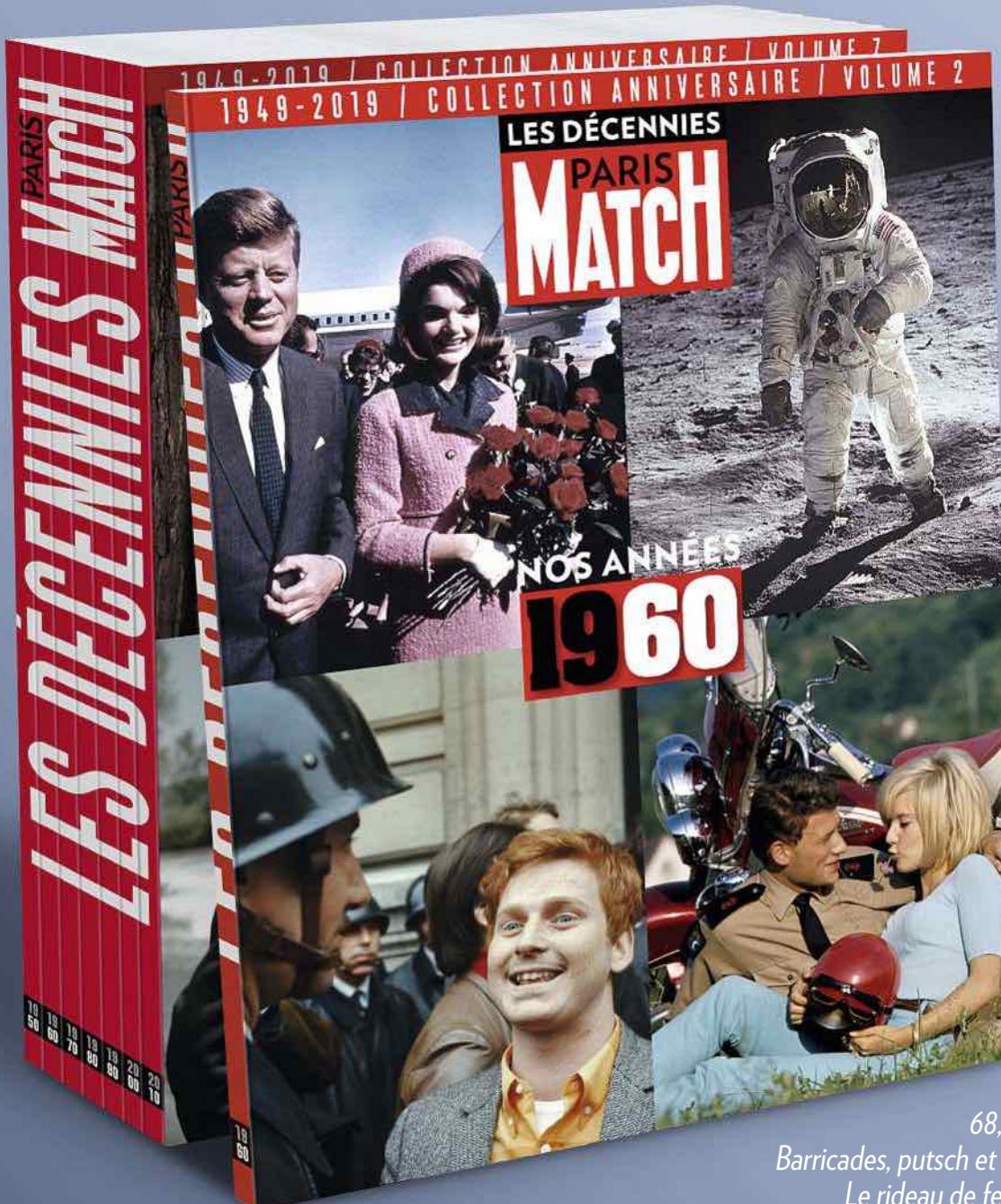
En mars 1956, les chasseurs alpins veillent jour et nuit dans les montagnes de Kabylie. Mais, deux mois après notre reportage, une section française est décimée par l'Armée de libération nationale lors de l'embuscade de Palestro.



## L'avenir en marche

Une opération à cœur ouvert, l'esquisse de la conquête spatiale ou l'édition du pont de Tancarville... Tous ces prodiges technologiques, lorsqu'ils ont fait la couverture de Match, représentaient notre avenir. Ils furent les premiers monuments dressés par les Trente Glorieuses à la prospérité économique.

# DÉCOUVREZ VOTRE VOLUME 2 NOS ANNÉES 1960



68, notre année choc  
Barricades, putsch et baroud en Algérie  
Le rideau de fer tombe sur Berlin  
Yves Montand et Marilyn Monroe : romance à Hollywood  
Et Alain Delon... séduit Romy Schneider  
La pilule nous libère  
Martin Luther King : « I have a dream »  
Courrèges fait triompher la minijupe...

Pour commander la collection complète :  
[www.decennies.parismatchabo.com](http://www.decennies.parismatchabo.com)

**DÈS LE JEUDI 24 MAI**  
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX



# LONGINES



# LONGINES ET PARIS MATCH 70 ANS D'ÉLÉGANCE COMMUNE

